ISSN 0758-170 X

39e année (2021) n° 2 (juin)

A.N.C.A.-A.D.E.A.F.

Nouveaux Cahiers d'Allemand

Revue de linguistique et de didactique

Publiée avec le concours du

GROUPE DE LEXICOGRAPHIE FRANCO –ALLEMANDE
de L'ATILF UNIVERSITÉ de LORRAINE & CNRS

Sommaire

Anne Larrory-Wunder	De l'adverbe de manière à l'adverbe « aspectuo-modal »	127-136
Emmanuel Prak-Derrington	Adverbes, adverbiaux et cohésion textuelle : commentaire linguistique de l'incipit de *Angst*, de Stefan Zweig	137-153
Odile Schneider-Mizony	Le romantisme de l'écriture hoffmannienne dans les *Fantasiestücke in Callot's Manier*	155-167
Sylvain Farge	La dérivation des adjectifs monosyllabiques de l'allemand par suffixation est-elle motivée ? (1)	169-181
Amandine Robert	*Genau* marqueur de discours : état de la recherche	183-197
Anne-Marie Nahon-Raimondez	Dictionnaire des Actes de langage stéréotypés (ALS) : « dis donc »	199-208
Yves Bertrand	L'intégration des substantifs anglais dans le lexique allemand	209-218
Françoise Collinet & Claire Laurent	La notion de polonité dans un discours du Président Duda : du lexème communément partagé au lexème polarisé	219-234
ADEB/APLV	L'avenir des pôles bilingues d'Alsace en question	235-239

Recensions (241-259)

PÖRKSEN, Bernhard / **SCHULZ von THUN**, Friedemann (2020) : *Die Kunst des Miteinander-Redens. Über den Dialog in Gesellschaft und Politik.* München : Carl Hanser Verlag. ISBN : 978-3-446-26590-5, par Philippe Verronneau. **BEYER,** Rahel & **PLEWNIA,** Albrecht 2020 (Hrsg.) *Handbuch der Sprachminderheiten in Deutschland*. Tübingen : Narr Francke Attempto. ISBN: 978-3-8233-8261-4, par Dominique Huck. **KALTZ**, Barbara/ **MEISER**, Gerhard /**MUNSKE**, Horst Haider, 2020 (Hrsg.) *Englisch in europäischen Sprachen*. FAU University Press: Erlangen. ISBN 978-3-96147-318-2, par Antoine Aufray. **SZENDE,** Thomas (2020) *Form, Use, Consciousness: Key Topics in L2 Grammar Instruction.* Bruxelles · Berlin · Bern · New York · Oxford : Peter Lang. ISBN 978-2-8076-1585-4, par Gilbert Magnus. **RÖMER**, Christine / **STURM**, Afra (2021) *Lexikologie***.** Collection Lingus (Linguistik und Schule : von der Sprachtheorie zur Unterrichtspraxis). Narr Francke Attempto Verlag**,** Tubingue, 132 pages. ISBN : 978-3823381778, par Yves Bertrand. **SMADJA**, Stéphanie /**PAULIN**, Catherine (2019) *La parole intérieure en prison*. Éditions Hermann : Paris. 220 pages. ISBN: 979-1-0370-01665, par Odile Schneider-Mizony. **HEINICKE, Nora** (2020) : *« Gemischtwarenladen » Wissenschaftsblog? Eine Textlinguistische Untersuchung der Musterhaftigkeit in Wissenschaftsblogs*. Berlin & Wien: Peter Lang. 276 pages. ISBN 978-3-631-79079-3, par Katia Darmaun.

Annonces : Frühkindlicher Fremdspracherwerb (240)

In eigener Sache : À nos auteurs (154) ; Autorenhinweise (168) ; Pilotage rédactionnel de la Revue (182) ; Référencement et accessibilité de notre revue (198).

Anne Larrory-Wunder
Université Sorbonne Nouvelle / CEREG

De l'adverbe de manière à l'adverbe « aspectuo-modal »

Cet article prend comme point de départ l'emploi des adjectifs comme « adverbes de manière » en allemand pour se pencher ensuite sur une interprétation particulière, que je qualifierai d'« aspectuo-modale », de quelques-uns de ces adjectifs dans certains contextes[1]. Ce déplacement de sens (ou de portée !) est relativement bien identifié pour quelques adjectifs comme *schnell* ou *langsam*, dans des emplois tels que les suivants :

(1) Er läuft langsam. / Sie fährt schnell.
(2) Es ist schon ziemlich spät. Wir sollten langsam gehen. / Wir sollten schnell gehen, bevor die Polizei kommt.

En (1) il s'agit de qualifier le procès décrit par le verbe : *schnell*, *langsam* décrivent une « manière » de marcher, de conduire. En (2), c'est le début du procès 'gehen' qu'il s'agit de faire advenir lentement ou rapidement. Au-delà des deux adjectifs *schnell* et *langsam*, l'opposition concerne vraisemblablement un paradigme plus large et peut-être même extensible. Nous examinerons particulièrement le cas de *fröhlich*, avec lequel semble émerger ce type de glissement en allemand actuel.

1. La question de l'incidence de l'adverbe de manière

On le sait, l'allemand ne dispose pas, de façon aussi nette que le français, d'une catégorie morphologique de l'« adverbe ». C'est généralement l'adjectif qui remplit la fonction d'adverbe « de manière », lorsqu'il se rapporte, non à un nom, mais à un verbe (« adjectif-adverbe »). Il n'est en réalité pas toujours aisé de distinguer ces deux cas de figure. Le lecteur pourra se reporter à la discussion menée par J. David, à partir d'un passage de la grammaire de J. Fourquet qui cite ces vers de Goethe : *Ein Fischer / Sah nach dem Angel* ***ruhevoll****, / Kühl bis ans Herz hinan*. On peut comprendre *ruhevoll* comme se rapportant au procès ou au pêcheur, comme le montre la possibilité de traduction par un adverbe en *-ment* ou par un adjectif en français : *« Un pêcheur... suivait du regard sa*

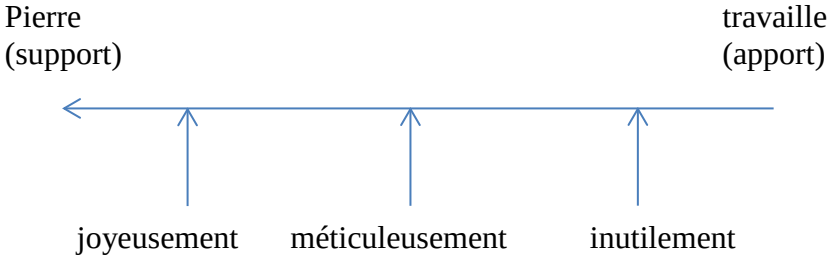
[1] Cet article est issu d'un exposé que j'ai présenté au séminaire de Delphine Pasques sur le changement linguistique. Je remercie vivement les participants pour leurs remarques et suggestions qui m'ont permis de préciser et d'enrichir mon propos.

ligne tranquillement (tranquille), de la fraîcheur jusqu'au fond du cœur »). Je mentionnerai plus bas la position de Duplâtre (2018) au sujet de ce problème.

En fait, à y regarder de plus près, l'incidence sémantique de l'adjectif en fonction adverbiale est variable : tantôt l'adjectif-adverbe qualifie une manière de réaliser le procès décrit par le verbe (*Er läuft langsam*), tantôt plutôt l'attitude de l'agent, telle qu'elle se manifeste dans la réalisation du procès (*Sie lächelte müde*), tantôt une qualité du procès résultant de qualités de l'agent qui le réalise (*Er arbeitet sorgfältig*). Ce problème d'incidence n'est, du reste, pas précisément lié à la forme adjectivale de l'adverbe allemand. Il se pose dans les mêmes termes pour l'adverbe en *-ment* en français (observer l'incidence sémantique respective de celui-ci dans : *Il marche lentement / Il marche joyeusement / Il travaille minutieusement*...) Différents travaux, inspirés de Gustave Guillaume (notamment Guimier 1991, Duplâtre 2018), ont proposé de considérer que l'adverbe n'était ni incident au verbe ni incident au sujet mais incident à l'incidence du verbe au sujet :

> Dans *Pierre marche vite*, « vite » n'est pas incident à *Pierre* et n'est pas non plus, comme on le supposerait à tort, incident à *marche*. *Vite* est incident à l'incidence de *marche* à *Pierre*, c'est-à-dire incident à une incidence en cours. (Guillaume 1974 : 202)

En considérant les exemples suivants : *Pierre travaille joyeusement / Pierre travaille méticuleusement / Pierre travaille inutilement* et en représentant les incidences sur un schéma, Guimier positionne l'incidence respective des adverbes *joyeusement, méticuleusement, inutilement* comme suit :



> La flèche horizontale représente l'incidence de *travaille* à *Pierre*, les flèches verticales les incidences adverbiales: celles-ci échoient toujours au mouvement incidentiel premier qui unit *travaille* à *Pierre*, mais à une distance plus ou moins grande de chacun de ces deux constituants. (Guimier 1991 : 33)

Pour Duplâtre (2018), l'incidence finale résulte d'un filtrage de l'adverbe par le sujet et par le verbe. C'est ce filtrage qui distingue l'emploi adverbial d'une prédication sur le sujet, interprétation qui sera privilégiée dans certains cas :

> En fait tout le problème consiste à se prononcer sur un éventuel rapport entre le verbe et le terme étudié. Si le rapport est inexistant, à savoir si le terme en question n'affecte en aucune façon l'action exprimée par le verbe, il y a bien prédication seconde, comme dans l'exemple suivant où l'événement constitué par la maladie ne semble pas déteindre sur

> l'événement exprimé par le groupe verbal : *Er kam krank nach Hause*. (Duplâtre 2018 : 121)

Constantin de Chanay (1994) adopte une perspective encore plus large, proposant de considérer que l'adverbe de manière attribue une propriété à une « situation » ou à une « scène » dans son ensemble, en tant que « référent particulier construit par le discours » ; cette propriété « flotte » au-dessus de la scène dans une sorte de « flou » :

> L'adjectif permet d'attribuer des propriétés à des « entités » déjà linguistiquement délimitées, c'est-à-dire pour lesquelles la langue fournit (les délimitant par là même dans l'extra-linguistique) une unité lexicale permettant d'y faire référence, qui les inclut dans une classe générale réputée partagée par tous préalablement à l'acte de discours. L'adverbe au contraire permettrait d'attribuer des propriétés à des « situations » particulières dont l'expression n'existe pas en langue sous forme d'un lexème ou de quoi que ce soit d'autre, mais est nécessairement construite par le locuteur assez librement par son énoncé même. Par exemple, une situation comme « Pierre a couru » est un référent particulier construit par le discours, et tout se passe comme si dans « Pierre a couru rapidement » l'adverbe assignait la propriété de « rapidité » non pas à l'un des éléments (l'action ou l'agent) engagés dans la situation dénotée, mais à la situation elle-même envisagée globalement, faisant en quelque sorte flotter la propriété au-dessus de la scène considérée comme un tout délimité – ou bien il l'attribue au rapport de l'agent à l'action (...) au contraire, une paraphrase utilisant l'adjectif peut (est obligée de) distribuer la propriété sur l'un ou l'autre des actants de la scène : « La course de Pierre est rapide » / « Pierre est rapide » ; il ne nous semble pas équivalent, du point de vue argumentatif, de mesurer la course ou d'évaluer Pierre ; par contraste, la spécificité de l'adverbe est de rester neutre ; il y a là en quelque sorte un « flou actanciel » qui semble être une propriété distinctive opposant l'adjectif à l'adverbe, et partant, un bon candidat à être une propriété définitoire de la partie du discours « adverbe ». (Constantin de Chanay 1994 : 319-320)

Cette analyse s'accorde bien à d'autres observations qui ont pu être faites dans des travaux sur l'adverbe de manière. Hansson (2007), étudiant l'incidence (*Bezugseinheit*) de l'adjectif-adverbe de manière en allemand, identifie ainsi, outre la relation sujet-verbe, l'implication possible d'autres paramètres, tels que (entre autres) :

- le résultat, dans le cas de procès représentant un agencement et produisant une situation résultante : *Sie färbten den Stoff <u>schön</u> ein. / Er stellte die Stühle <u>schön</u> auf.*
- un « élément muet du dénoté verbal » (*stummes Element des Verb-denotats*)
  Er zog das Kind <u>schön</u> an. (schöne Kleider)[1]

[1] « Ich möchte die Hypothese vertreten, dass in der lexikalischen Repräsentation mancher Verben *wie einfärben, frühstücken, streichen* oder *anziehen* Entitäten mit repräsentiert sind, die konstitutive Bedeutungselemente des Verbs darstellen, jedoch nicht durch die Valenzeigenschaft des Verbs gefordert sind. » (Hansson 2007 : 138)

- un paramètre structurel de l'événement (« ereignisstruktureller Parameter »), comme la répétition : *Er spielte das Stück intensiv.*

Autant d'éléments ou aspects impliqués dans la scène verbale, auxquels on peut encore ajouter l'observateur de cette scène, comme le remarque Schäfer (2013) à propos d'exemples tels que : *Die Leipziger haben heute wieder faszinierend gespielt*.

Dans Larrory-Wunder (2020), j'ai proposé de considérer que l'adverbe de « manière » portait sur ce que Lehmann (1992) nomme le « Partizipatum », centre immatériel de la prédication constitué du faisceau de relations entre entités organisées par un prédicat et muni de propriétés dynamiques :

> Eine Situation ist eine kognitive Repräsentation, die einem außersprachlichen Sachverhalt entsprechen kann oder nicht. Sie besteht aus einer Anzahl von Entitäten, genannt Partizipanten, die um ein immaterielles Zentrum herum, genannt Partizipatum, mittels sogenannter Partizipantenrelationen zueinander in Beziehung gesetzt sind. (Lehmann 1992 : 160)

Un adverbe a, du reste, à lui seul pouvoir de convoquer cette scène à laquelle il se rapporte, comme le note Constantin de Chanay dans un autre texte (Constantin de Chanay 1998) : les formules conclusives de lettre (*cordialement, sincèrement, mit freundlichen Grüßen*), les notations de partitions musicales (*avec entrain, langsam und schwer*) sont averbales, mais la scène sous-jacente pourrait être décrite au moyen d'une phrase verbale : 'Je vous salue cordialement / sincèrement' / 'Ich verbleibe mit freundlichen Grüßen Ihr(e)...' / 'Jouez cette pièce avec entrain' / 'Spielen Sie das Stück langsam und schwer'.

2. Déconstruction de la catégorie de l'adverbe de manière

Hansson relève aussi le cas de *schnell* et *langsam* déjà évoqué en introduction, à partir des exemples suivants :

(3) Sie bereitete schnell das Mittagessen zu.
(4) Sie bereitete das Mittagessen schnell zu.

En (3), *schnell* n'est pas accentué et n'est pas graduable ; il est généralement placé relativement à gauche dans l'énoncé ; il renvoie à une phase temporelle précédant l'événement (*Vorphase des Ereignisses*). En (4), *schnell* est accentuable et graduable et se situe très à droite (en réalité dans le rhème au sens de J.-M. Zemb, juste devant la position fondamentale du verbe)[1]. Tout en intégrant le cas de figure de l'exemple (3) dans sa classification, Hansson considère que l'on assiste ici à une réinterprétation des adjectifs *schnell* (ou encore *langsam* et *kurz*) (« Umdeutung der Adjektive *schnell* oder *langsam* von

[1] Sur ces variations positionnelles, cf. également Frey/Pittner 1998, Pittner 2004.

‚Geschwindigkeit eines Vorgangs' auf ‚zeitliche Dauer' », Hansson 2007 : 147) et à la constitution d'un nouveau type d'adverbe :

> Die Beobachtung, dass die Lesart « Vorphase eines Ereignisses » mit der Wortstellung des Satzes korreliert, zusammen mit der von den übrigen Deutungen der A&W[1] abweichenden Interpretation, legt m.E. den Schluss nahe, dass es sich nicht um ein A&W handelt, sondern um einen anderen Adverbialtyp. » (Hansson 2007 : 148)

D'autres travaux, il ressort plus généralement une sorte d'éclatement de cette catégorie descriptive de la manière appliquée à l'adverbe au profit de nouvelles classifications. Ainsi, Pittner (1999), notant que les adverbiaux de manière sont une classe « très hétérogène », retient, à côté des adverbes « de phrase » (*Satzdaverbiale*), qui ont une portée sur le contenu propositionnel,

- les adverbiaux se rapportant au procès (*prozessbezogen*) : *Er hat den Artikel sorgfältig gelesen*,
- les adverbiaux internes à l'événement (*ereignisintern*), comme *gern(e)*, qui admettent différentes positions *(Er singt nicht gerne. / Er singt gerne nicht.)*
- les adverbiaux portant sur l'événement (*ereignisbezogen*) : *langsam*, *schnell* et *schön* en 5b, 6b et 7b par opposition aux valeurs et positions des adverbiaux dans les emplois a), lesquels relèvent de la catégorie des adverbiaux se rapportant au procès :

(5) *a. Mach die Tür schnell zu!*
b. Mach schnell die Tür zu!
(6) *a. Du könntest das Geschirr langsam abspülen.*
b. Du könntest langsam das Geschirr abspülen.
(7) *a. Sie hat das Bild schön gemalt.*
b. Sie hat schön das Bild gemalt.
(Pittner 1999 : 106-107)

Dans les emplois b), l'adjectif-adverbe ne porte pas sur des propriétés du procès lui-même, mais plutôt sur la mise en route de celui-ci (*In-Angriff-Nehmen der Handlung*) ou sur le fait qu'il se déroule sans obstacle ou désagrément (7b), pour les protagonistes ou pour un observateur. Dans cet emploi, l'adjectif-adverbe précède toujours la négation de phrase. *Langsam* et *schnell* sont bien « établis » dans ce paradigme d'adjectifs admettant l'emploi a) et l'emploi b), même si leur catégorisation en b) reste délicate[2]. Je qualifie pour ma part ce type d'emploi d'aspectuo-modal dans la mesure où il renvoie à des paramètres relatifs à la temporalité de l'événement envisagée du point de vue de sa phase initiale ou de son déroulement, mais aussi à la survenue même de l'événement : virtualité de

[1] A&W=Adverbiale der Art und Weise.
[2] La grammaire de Engel (1988 : 237) classe ainsi *schnell* dans *Ich wollte nur schnell im Briefkasten nachsehen* ou *Schau doch schnell mal im Briefkasten nach* parmi les « particules modales » (*Abtönungspartikeln*).

la réalisation des procès ‘*die Tür zumachen*’, ‘*Geschirr abspülen*’ portée par l’impératif ou la modalité, déroulement « sans encombre » d’un procès relativement long qui aurait pu s’interrompre en cours de route (*Sie hat schön das Bild gemalt*). A la paire *langsam / schnell*, Pittner ajoute donc *schön*, Hansson cite également *kurz*. Dans la suite de cet article, je voudrais me pencher sur le cas de *fröhlich*.

3. *Fröhlich*

Il semble bien que *fröhlich* connaisse une opposition semblable dans ses emplois, illustrée par les deux exemples suivants :

(8) *Sie schloß also unbekümmert die Wohnungstüre ab und trippelte ganz fröhlich, als könne sie kein Wässerchen trüben, durchs Treppenhaus hinunter* (DeReKo / Hanika, Iris, *Treffen sich zwei*, 2008)

(9) *Dort liegen noch immer zerbrochene Sektflaschen zwischen zermatschten Böllerresten und bohren sich bei erster Gelegenheit fröhlich in die Reifen.* (DeReKo / *Süddeutsche Zeitung*, 20.01.2018)

En (8), *fröhlich* exprime la manière de réalisation du procès, avec une orientation vers le sujet (‘descendre joyeusement les escaliers’), et illustre admirablement la thèse guillaumienne selon laquelle l’adverbe est « incident à une incidence », c’est-à-dire pas seulement au sujet ou pas seulement au verbe mais au rapport du verbe au sujet. Il caractérise tout à la fois le sujet grammatical et l’action, ou encore le sujet engagé dans son action, selon ce « flou » propre à l’adverbe que décrit Constantin de Chanay. Des éléments du cotexte viennent en appui de cette interprétation, par association de la joie avec l’insouciance (*unbekümmert, als könne sie kein Wässerchen trüben*).

En (9) *fröhlich* ne peut s’appliquer au sujet (*zerbrochene Sektflaschen)*, qui réfère à un inanimé. *Fröhlich* ne décrit pas alors un sentiment du référent du sujet grammatical, comme en (8) ; il marque plutôt le caractère incontrôlé d’un procès qui se déroule sans rencontrer d’obstacle et il se charge d’une connotation d’intensité. Une recherche de ce type d’emplois dans le *Deutsches Referenzkorpus* (DeReKo) met en évidence que *fröhlich* apparaît volontiers en combinaison avec la description d’un événement survenant au détriment d’un participant humain (il apparaît ainsi souvent en association avec *scheitern*).

Mais cette valeur « aspectuelle » et « intensive » s’actualise de façon plus ou moins nette selon les contextes. En (10), on pourrait ainsi avoir du sujet grammatical (*die Welt*) une interprétation personnifiante, et interpréter *fröhlich* comme renvoyant bel et bien à un sentiment du référent du sujet, sentiment qui « déteint » sur la manière de réaliser l’action :

(10) *Derzeit wirkt es so, als ob die Wissenschaft hinterherrennt,* ***während die Welt fröhlich weiter Treibhausgase emittiert****.* (DeReKo / *Zeit Wissen*, 14.08.2018)

Mais la présence de *weiter* ainsi que le contexte 'détrimentaire' invitent volontiers à la même lecture aspectuelle et intensive que celle que suggérait l'exemple (9) : le procès se déroule sans rencontrer obstacle et échappe à tout contrôle.

En (11), le contexte n'est pas métaphorique, mais *fröhlich* caractérise-t-il vraiment la « manière » dans une incidence du sujet au verbe ?

(11) Kommunisten, Anarchisten, aber auch die italienischen Faschisten unter Mussolini - sie alle haben versucht, es abzuschaffen. Vergeblich. George Orwell etwa notierte in Mein Katalonien, in dem er seine Zeit in der spanischen Republik 1936/37 beschreibt, dass im anarchistischen Barcelona bei seiner Ankunft Trinkgeld plötzlich verpönt war. Als er einige Monate später von der Bürgerkriegsfront zurückkehrte, ***wurden bereits wieder fröhlich Trinkgelder gezahlt.*** (DeReKo, *ZeitWissen* 2018)

La présence de *wieder* invite à nouveau ici à interpréter *fröhlich* dans un sens aspectuel et intensif, comme en (9) : le procès se déroule sans obstacle et n'est soumis à aucun contrôle.

Pour tout un ensemble de cas, l'interprétation hésite entre les deux pôles, de sorte qu'il est, en réalité, difficile de discriminer nettement les deux emplois, comme le montrent les exemples (12) à (14) ci-après. L'extrait (12), tiré d'un roman policier, décrit une scène de cocktail dans laquelle un couple est caractérisé comme *fröhlich vor sich hin süffelnd*. Si le motif de la joie est compatible avec la scène décrite, il ne me semble pas que ce soit prioritairement ce sens de *fröhlich* qui soit visé ici, mais plutôt, en association avec la locution *vor sich hin*, un effet de sens « aspectuel » :

(12) Wilma, die in den letzten Tagen ungewollt einiges von Garbers Schicksal mitbekommen und seine Entwicklung vom De-facto-Abstinenzler zum Punschsüchtigen mit leiser Sorge beobachtet hatte, versuchte vorsichtig, den Filialdirektor nach dem vierten Punsch beziehungsweise dem dritten Grog Marlenes einzubremsen.
Ihre wohlmeinende Warnung ging aber neben Marlenes gleichzeitig gestarteter Offensive völlig unter.
*»Sind Sie nicht Direktor Garber von der Kreditbank?«, wollte Frau Mattig just in dem Moment von dem bereits erheblich Angesäuselten wissen, als Wilma gerade beiläufig feststellte, dass Autofahren nach mehr als drei Glas Punsch eigentlich höchst unverantwortlich sei. »****Dann essen Sie wenigstens etwas dazu«, forderte sie das fröhlich vor sich hin süffelnde Paar auf*** *und schob den beiden einen Teller mit Liptauerbroten hin.* (DeReKo / Emme, Pierre, *Florentinerpakt,* [Kriminalroman], 25.03.2011)

Fröhlich et *vor sich hin* suggèrent l'idée d'un procès que rien ne vient troubler. L'effet de *fröhlich* est d'actualiser une potentialité sémantique présente dans *vor sich hin* et valable pour certains de ses contextes d'emplois : l'idée qu'un agent agit seul, sans interaction avec autrui (cf. *vor sich hin entscheiden, vor sich hin arbeiten*). Le couple est tout à son plaisir (*süffeln*) et, dirait-on familièrement, « dans sa bulle ».

Cet effet de sens est lui-même potentiellement inscrit dans le motif de la joie. En (13), le personnage décrit apparaît tout à la fois joyeux, insouciant, volubile ; rien ne l'arrête à ce moment précis (*plappert fröhlich drauflos*), il est sans égard pour son entourage (*als wäre nichts dabei, dass dieses schwarze Mädchen soeben eine Abtreibung hat vornehmen lassen*).

(13) Die subtilsten Rassismusstellen aber sind die, die wieder mit Bennetts "Good White People" zu tun haben. Als Nadia, die anfangs 17-jährige Protagonistin, nach einer Abtreibung in der Klinik vergebens auf den Kindsvater wartet, bietet eine weiße (hier wird das explizit gesagt) Praktikantin an, Nadia nach Hause zu fahren. ***Das Mädchen, das das Praktikum im Zuge eines Feminist-Studies-Kurses an der Uni absolviert, plappert während der Fahrt fröhlich drauflos, als wäre nichts dabei, dass dieses schwarze Mädchen soeben eine Abtreibung hat vornehmen lassen****.* (DeReKo / *Spiegel-Online,* 08.05.2018)

La joie est insolente, comme le prouve encore la collocation *frech und fröhlich* (qui doit sans doute aussi son succès à l'allitération des deux adjectifs à l'initiale). Elle fait oublier ce qui l'entoure :

(14) Sie wirbt frech und fröhlich für ihre Veranstaltungen, ***vergisst dabei aber offenbar die Vorschriften, die es im Luftkurort für Reklame gibt****. (DeReKo / Nordkurier, 26.05.2000)*

Ces divers motifs associés à la joie – insolence, insouciance, manque d'égard, égoïsme, absence de contrôle – semblent en quelque sorte inscrits dans le programme sémantique de *fröhlich*, mais sans doute plus largement dans une expérience sociale et culturelle. On relève ainsi en français des aléas du motif de la 'joie' semblables à ce qui s'observe en allemand, avec l'adverbe *allègrement* (*enfreindre allègrement les règles*) ou avec la locution verbale : *s'en donner à cœur joie*.

4. *Fröhlich*, un « marqueur » en voie de « grammaticalisation » ?

Mon hypothèse est que l'emploi « aspectuel » de *fröhlich* en (9) (*„zerbrochene Sektflaschen bohren sich bei erster Gelegenheit fröhlich in die Reifen"*) est dérivé par rapport à l'emploi (8) (*„[sie] trippelte ganz fröhlich, als könne sie kein Wässerchen trüben"*) et qu'il résulte d'un effet de sens qui émerge d'un contexte favorable et repose sur un mécanisme de métaphore. Cet effet de sens se produit :

- lorsque le sujet grammatical décrit un inanimé (une entité à laquelle il n'est guère possible d'attribuer un sentiment),
- lorsque le cotexte présente des éléments suggérant un procès qui s'engage de façon non contrôlée / sans égard pour ce qui l'entoure
- lorsque l'événement décrit par l'énoncé présente une valeur détrimentaire pour un participant humain.

Les données examinées dans cet article montrent des emplois de l'adjectif-adverbe *fröhlich* potentiellement en voie de « grammaticalisation » vers un marqueur aspectuel, avec la présence, actuellement fréquente dans l'usage, de ce que Diewald (2008, 2014) appelle des « contextes critiques », c'est-à-dire des contextes dans lesquels l'emploi de *fröhlich* est ambigu[1] : il peut être interprété aussi bien comme renvoyant à un sentiment du référent du sujet grammatical, extériorisé dans l'action décrite par l'énoncé, que comme spécifiant un paramètre aspectuo-modal de l'action : le fait que celle-ci se produise sans contrôle ni retenue ou sans rencontrer d'obstacle. Ces contextes me semblent représentés par les exemples (10) à (14).

À côté de *langsam* et *schnell*, mentionnés en introduction de cet article, il y aurait donc d'autres adjectifs susceptibles d'un double emploi[2], comme adverbe de manière et comme adverbe aspectuel, *schön*, *kurz*, *fröhlich*, mais peut-être d'autres encore comme *munter* dans les exemples suivants :

(15) jetzt gehen Kilos munter runter. (*Brigitte*, 7/2017, p. 51)
(16) Spar Schweiz expandiert munter weiter (DeReKo / *St. Galler Tagblatt*, 24.05.1997)

où il ne saurait être question, avec *munter*, de décrire un sentiment du référent du sujet grammatical (*Kilos, Spar Schweiz*), et où l'on retrouve, encore une fois, le motif de la joie.

L'émergence et la faveur de ces emplois s'expliquent, me semble-t-il, par au moins deux raisons :

- une disponibilité de l'adverbe, du fait de sa portée vague et large, à « franchir les frontières », en l'occurrence à pouvoir glisser facilement d'une valeur sémantique d'adverbe de manière vers une valeur aspectuelle (ou vers d'autres emplois, comme celui de particule modale, cf. l'exemple de *ruhig* analysé par Diewald 2014),
- l'expressivité « ludique », « récréative »[3] de ces emplois aspectuels, dans lesquels une entité non animée semble se voir (fictivement) attribuer des états émotionnels.

[1] Le « contexte critique » correspond à la deuxième étape du processus de grammaticalisation selon Diewald : « Die zweite Phase bezeichnet die akute Auslösung eines Grammatikalisierungsvorgangs. Sie ist verknüpft mit einer spezifischen sprachlichen Konstruktion, dem *kritischen Kontext*. (…) Vergleichbar mit einem Vexierbild erlaubt der kritische Kontext mehrere Lesarten – darunter neben alten, stärker lexikalischen Lesarten auch die neue, zu grammatikalisierende Bedeutung. » (Diewald 2008 : 83). Diewald identifie le rôle de ce type de contexte par ex. dans l'émergence de la valeur de modalisation des verbes de modalité (Diewald 2008) et de l'emploi de *ruhig* en fonction de particule modale (cf. Diewald 2014).

[2] Resterait la question de la corrélation respective de chacun de ces emplois à des positions syntaxiques, lesquelles paraissent plus délicates à établir que pour *langsam* et *schnell*, en raison de variations positionnelles de l'adjectif-adverbe de « manière » *fröhlich* lui-même et d'ambiguïtés avec l'emploi prédicatif : *Er lachte fröhlich. / Fröhlich lachte die Weltmeisterin nach ihrem zweiten Platz in der Verfolgung von Oslo* (www.kicker.de). Cf. pour *frech*, Zifonun et al. (1997 : 1195).

[3] Je reprends ces termes de Hammer (2013), qui analyse toutefois des phénomènes différents.

Références bibliographiques :

CONSTANTIN DE CHANAY, Hugues (1994). Franchement, je te l'ai dit franchement ! Prolégomènes à une approche notionnelle, sémantique et pragmatique de l'adverbe français. Dans: L. Basset et M. Pérennec (Éd.), *Les classes de mots: traditions et perspectives* (p. 313‑337). Lyon: Presses universitaires de Lyon.

CONSTANTIN DE CHANAY, Hugues (1998). L'adverbe de manière : circonstant scénique à incidences contextuelles. Dans: A. Roman et S. Rémi-Giraud (Éd.), *Autour du circonstant* (p. 307‑338). Lyon: Presses universitaires de Lyon.

DAVID, Jean (1999). A propos de l'adjectif-adverbe allemand (En syntaxe aussi, les lexèmes ont leur mot à dire). Dans: C. Cortes et A. Rousseau (Éd.), *Catégories et connexions: en hommage à Jean Fourquet pour son centième anniversaire le 23 juin 1999* (p. 87‑98). Villeneuve-d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion, DL 1999.

DIEWALD, Gabriele (2008). Konstruktionen in der diachronen Sprachwissenschaft. Dans: K. Fischer et A. Stefanowitsch (Éd.), *Konstruktionsgrammatik I. Von der Anwendung zur Theorie* (p. 79‑103). Tübingen: Stauffenburg.

DIEWALD, Gabriele (2014). Bedeutungswandel und Grammatikalisierung. Dans: M. Lefèvre (Éd.), *Linguistische Aspekte des Vergleichs, der Metapher und der Metonymie* (p. 181‑202). Tübingen: Stauffenburg.

DUPLÂTRE, Olivier (2018). *Incidence de second degré et adverbe. Utilité de cette notion dans la redéfinition de l'adverbe*. Ouvrage inédit d'HDR, Sorbonne Université.

ENGEL, Ulrich (1996). *Deutsche Grammatik*. Heidelberg: Groos.

FREY, Werner et PITTNER, Karin (1998). Zur Positionierung der Adverbiale im deutschen Mittelfeld. Dans: *Linguistische Berichte*, *176*, 489‑534.

GUILLAUME, Gustave (1974). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume* (VALIN, Roch, Éd.). Québec: Presses de l'Université Laval.

GUIMIER, Claude (1991). Peut-on définir l'adverbe ? Dans: C. Guimier et P. Larcher (Éd.), *Les Etats de l'adverbe* (p. 11‑34). Rennes: Presses Universitaires de Rennes 2.

HAMMER, Françoise (2013): Expressivité et récréativité - Une étude empirique du portrait sportif. Dans: C. Chauvin et M. Kauffer (Éd.), *Ecart et expressivité. La fonction expressive* (Vol. 2, p. 169−183). Besançon: Presses universitaires de Franche-Comté.

HANSSON, Kerstin (2007). *Adverbiale der Art und Weise im Deutschen: eine semantische und konzeptuelle Studie*. Göteborg: Acta Universitatis Gothoburgensis.

LARRORY-WUNDER, Anne (2020). *L'expression de la manière en allemand*. Ouvrage inédit d'HDR, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3.

LEHMANN, Christian (1992). Deutsche Prädikatsklassen in typologischer Sicht. Dans: L. Hoffmann (Éd.), *Deutsche Syntax: Ansichten und Aussichten* (p. 155‑185). Berlin: de Gruyter.

PITTNER, Karin (1999). *Adverbiale im Deutschen: Untersuchungen zu ihrer Stellung und Interpretation*. Tübingen: Stauffenburg.

PITTNER, Karin (2004). Where syntax and semantics meet. Adverbial positions in the German middle field. Dans: J. R. Austin, S. Engelberg, et G. Rauh (Éd.), *Adverbials : the interplay between meaning, context, and syntactic stucture* (p. 253‑287). Amsterdam Philadelphia: J. Benjamins.

SCHÄFER, Martin (2013). *Positions and interpretations: German adverbial adjectives at the syntax-semantics interface*. Berlin: Mouton de Gruyter.

ZEMB, Jean-Marie (1978). *Vergleichende Grammatik Französisch-deutsch. Teil 1: Comparaison de deux systèmes*. Mannheim: Dudenverlag.

ZIFONUN, Gisela / HOFFMANN, Ludger et STRECKER, Bruno (1997). *Grammatik der deutschen Sprache* (Vol. 1–3). Berlin: de Gruyter.

Emmanuelle Prak-Derrington
ENS de Lyon

Adverbes, adverbiaux, cohésion textuelle
Commentaire linguistique de l'incipit de Angst *de Stefan Zweig*

Texte

Als Frau Irene die Treppe von der Wohnung ihres Geliebten hinabstieg, packte sie mit einem Male wieder jene sinnlose Angst. Ein schwarzer Kreisel surrte plötzlich vor ihren Augen, die Knie froren zu entsetzlicher Starre, und hastig musste sie sich am Geländer festhalten, um nicht jählings nach vorne zu fallen. Es war nicht das erste Mal, dass sie den gefahrvollen Besuch wagte, dieser jähe Schauer ihr keineswegs fremd, immer unterlag sie trotz aller innerlichen Gegenwehr bei jeder Heimkehr solchen grundlosen Anfällen unsinniger und lächerlicher Angst. Der Weg zum Rendezvous war unbedenklich leichter. Da ließ sie den Wagen an der Straßenecke halten, lief hastig und ohne aufzuschauen die wenigen Schritte bis zum Haustor und dann die Stufen eilend empor, wusste sie doch, er warte schon innen auf sie hinter der rasch geöffneten Tür, und diese erste Angst, in der doch auch Ungeduld brannte, zerfloss heiß in einer grüßenden Umarmung. Aber dann, wenn sie heim wollte, stieg es fröstelnd auf, dies andere geheimnisvolle Grauen, nun wirr gemengt mit dem Schauer der Schuld und jenem törichten Wahn, jeder fremde Blick auf der Straße vermöchte ihr abzulesen, woher sie käme, und mit frechem Lächeln ihre Verwirrung erwidern. Noch die letzten Minuten in seiner Nähe waren schon vergiftet von der steigenden Unruhe dieses Vorgefühls; im Fortwollen zitterten ihre Hände vor nervöser Eile, zerstreut fing sie seine Worte auf und wehrte hastig den Nachzüglern seiner Leidenschaft; fort, nur fort wollte dann immer schon alles in ihr, aus seiner Wohnung, seinem Haus, aus dem Abenteuer in ihre ruhige bürgerliche Welt zurück. Kaum wagte sie in den Spiegel zu schauen, aus Furcht vor dem Misstrauen im eigenen Blick, und doch war es nötig zu prüfen, ob nichts an ihrer Kleidung die Leidenschaft der Stunde durch Verwirrung verriete. Dann kamen noch jene letzten, vergeblich beruhigenden Worte, die sie vor Aufregung kaum hörte, und jene horchende Sekunde hinter der bergenden Tür, ob niemand die Treppe hinauf und hinab ginge. Draußen aber stand schon die Angst, ungeduldig sie anzufassen, und hemmte ihr so herrisch den Herzschlag, dass sie immer schon atemlos die wenigen Stufen niederstieg, bis sie die nervös zusammengeraffte Kraft versagen fühlte.

Eine Minute stand sie so mit geschlossenen Augen und atmete die dämmerige Kühle des Treppenhauses gierig ein. Da fiel von einem oberen Stockwerk eine Tür ins Schloss, erschreckt raffte sie sich zusammen und hastete, indes ihre Hände unwillkürlich den dichten Schleier noch fester zusammenrafften, die Stufen hinab. Jetzt drohte noch jener letzte furchtbarste Moment, das Grauen, aus fremdem Haustor auf die Straße zu treten und vielleicht in die vordringliche Frage eines vorübergehenden Bekannten hinein, woher sie käme, in die Verwirrung und Gefahr einer Lüge: sie senkte den Kopf wie ein Springer beim Anlauf und eilte mit jähem Entschluss gegen das halboffene Tor.

Da stieß sie hart mit einer Frauensperson zusammen, die offenbar eben eintreten wollte. »Pardon«, sagte sie verlegen und mühte sich, rasch an ihr vorbeizukommen. Aber die Person sperrte ihr breit die Tür und starrte sie zornig und zugleich mit unverstelltem Hohn an. »Dass ich Sie nur einmal erwische!« schrie sie ganz unbekümmert mit einer derben Stimme. »Natürlich, eine anständige Frau, eine so genannte! Das hat nicht genug an einem Mann und dem viel en Geld und an allem, das muss noch einem armen Mädel ihren Geliebten abspenstig machen...«

Stefan Zweig, *Angst*, Fischer Taschenbuch Verlag Frankfurt/Main, 1991 [1920].

Introduction

Le sujet de l'Agrégation nous invite à considérer les adverbes, qui sont les unités morphologiques qui composent traditionnellement la plus inclassable des parties du discours (la fameuse « classe poubelle » de Chervel, 1977 : 251) ; ainsi que les adverbiaux, c'est-à-dire les syntagmes que la tradition grammaticale associe généralement à la notion de circonstant, mais qui excèdent en réalité cette notion.

L'extrême hétérogénéité de ces formes impose donc d'adopter, dans les deux cas, la définition la plus neutre possible. Est adverbe tout lexème sans marques de catégories propres, susceptible d'occuper seul la première position dans un énoncé déclaratif. Les adverbiaux seront quant à eux définis de manière négative comme des syntagmes qui n'occupent pas de fonction nominale (sujet, objet ou attribut[1]).

Notre texte est extrait de la nouvelle *Angst* de Stefan Zweig, c'est plus précisément son incipit. L'incipit est le lieu stratégique le plus important d'un

[1] « Un adverbial est un membre de phrase qui n'est pas défini comme un autre type de membre. Cette définition sera censée inclure aussi les compléments circonstanciels au sens classique de ce terme. », (Nølke 1993 : 71).

récit, parce qu'il plonge le lecteur dans le monde fictionnel et pose le cadre qui doit lui permettre de s'y orienter par la suite. Dans quelle mesure le genre « récit » et la séquence incipit influent-ils sur les adverbiaux ? C'est la première question qui va nous occuper.

Une première analyse révèle par ailleurs que notre texte contient un très grand nombre d'adverbiaux de manière, sous la forme de groupes prépositionnels, ainsi qu'un grand nombre d'adjectifs non fléchis (les « adjectifs-adverbes). Comment expliquer cette prédominance de la manière ? De quoi est-elle le reflet ? Cette question va guider le deuxième volet de notre commentaire. L'étiquette « manière » recouvre en effet des domaines notionnels très hétérogènes, et ne bénéficie pas toujours de rubrique dans les grammaires. Nous adoptons ici une définition négative très large de la manière, comme renvoyant aux données intra-propositionnelles, non temporelles et non spatiales, qui déterminent le procès. Nous procéderons en trois temps.

Dans un premier temps, nous aborderons l'affinité entre le genre textuel (le récit), le type de séquence (incipit ou discours direct) et le type d'adverbiaux.

Nous dresserons ensuite un inventaire de la diversité formelle et fonctionnelle des compléments de manière, après nous être demandé pourquoi ils ne peuvent être qualifiés, du moins sur le plan sémantique, de « circonstance » du procès.

Enfin notre dernière partie sera consacrée à l' « adjectif-adverbe ». Nous reviendrons sur cette caractéristique qu'a la langue allemande de pouvoir utiliser tout adjectif non fléchi comme adverbe, et d'ainsi créer des ambiguïtés constitutives, en termes d'identification et de portée. L'adjectif en fonction adverbiale met au jour une zone grise, dans laquelle « qualité » et « manière » se voient rapprochées au point parfois de ne plus pouvoir être distinguées.

1. Adverbiaux et organisation du texte

1.1. Genre narratif et adverbiaux temporels

Notre incipit décrit, à la troisième personne et au prétérit, la descente d'un escalier par une femme Frau Irene, après qu'elle a quitté l'appartement de son amant. Arrivée au bas des marches, lorsqu'elle s'apprête à rejoindre la rue, Frau Irene tombe inopinément sur une femme inconnue qui lui barre la sortie et qui l'apostrophe violemment, en l'accusant de lui voler son ami.

On constate que chacun des trois paragraphes, qui composent notre texte s'ouvre sur un adverbial temporel. Est-ce une coïncidence ? Non, bien sûr.

Le temps présente une affinité constitutive avec le texte narratif. Raconter, c'est toujours mettre en ordre des événements soumis à la successivité, en respectant leur chronologie – Aristote avait défini le récit comme diégèse

déroulant un début, un milieu, une fin – ou bien, au contraire, en choisissant de les dé-chronologiser. Le premier paragraphe est le seul qui contienne une brève rétrospection (l. 8 à l. 13), le reste du texte, en revanche, met en relation, de manière isochrone, les gestes du personnage avec les pensées qui l'agitent, et qui sont, toutes, dominées par le sentiment qui donne son titre à la nouvelle : la peur.

Les trois paragraphes initiés par des adverbiaux temporels jouent un rôle de tout premier plan dans l'organisation « transphrastique ». Ils ponctuent trois étapes décisives dans le déroulement de l'action : la sortie de l'appartement ou le début de la descente des escaliers (l 1 subordonnée en *Als*-), la pause en bas des marches, court répit dans la tension dramatique, est marquée par un accusatif adverbial de durée (l 33 : *Eine Minute stand sie da*), enfin le déictique spatio-temporel *Da*, investi d'un rôle de scansion narrative, signale effectivement un tournant dans le récit, la rencontre inopinée avec la femme qui l'invective (l 43 : *Da stieß sie hart mit einer Frauensperson zusammen*). Les adverbiaux temporels contribuent ainsi à construire une cohésion « mésotextuelle », pour reprendre un terme proposé par Adam pour décrire le niveau intermédiaire du paragraphe. Selon Adam, le paragraphe assume un rôle de guidage et de gestion de l'interprétation essentiel dans la construction de la cohésion textuelle : « un paragraphe graphique est toujours une unité de sens rendue visible et donnée à interpréter » (Adam 2018 : 65)[1]. Mais les unités délimitées à l'écrit par l'alinéa le sont aussi, sur le plan verbal, par l'usage de marqueurs assumant eux-mêmes une fonction de découpage : connecteurs, anaphoriques, ou bien, ici, s'agissant du genre récit, adverbiaux temporels.

Lorsqu'il coïncide avec un début de paragraphe, l'adverbial temporel est donc investi d'une fonction double, d'ancrage temporel (il répond à la question *Wann ?*) ainsi que de segmentation « mésotextuelle ». Nous nous concentrerons ci-après sur un adverbial particulier, appelé « cadratif », qui prend dans notre texte la forme d'une subordonnée en *-Als*. La fonction de « poser un cadre » du cadratif rejoint ici idéalement celle de l'incipit[2] !

1.2. Incipit et *Als*-cadratif

Le substantif sans déterminant *Angst* compose un titre énigmatique qui éveille la curiosité du lecteur. Qu'est-ce qui fait peur, qui a peur, pourquoi ? L'incipit nous livre les réponses dès la phrase inaugurale. Cette toute première phrase est en effet d'une grande puissance suggestive, parce qu'elle associe deux procédés

[1] Adam (2018) propose en effet de réévaluer l'importance du paragraphe et de l'inscrire comme niveau médian entre le niveau microstructurel de la phrase et le niveau macrostructurel du texte, comme ce qui compose le niveau « mésotextuel ».

[2] Sur les adverbiaux temporels cadratifs et leur affinité avec le récit, voir Prak-Derrington 2008.

créateurs de suspense : une subordonnée conjonctive en *Als* en attaque d'énoncé, et l'apparition du mot titre *Angst* en position de sujet rhématique.
Les adverbiaux temporels jouissent d'une grande mobilité dans la linéarisation de l'énoncé ; une subordonnée en *als* peut être antéposée au verbe conjugué, postposée ou encore en incise. Le positionnement en Pré-V2 de la subordonnée en *Als*- lui permet de jouer un rôle « cadratif », en accord avec l'incipit.

> On désigne par cadratif un adverbial situé en première position, dont la portée excède l'énoncé dans lequel il figure et s'étend aux énoncés adjacents, pour les regrouper dans un même bloc (ou cadre) sémantique. (Charolles et Vigier 2005, [en ligne])

La subordonnée en *Als*- ne se contente donc pas d'assumer une fonction temporelle d'ancrage (répondre à la question *Wann* en indiquant qu'il s'agit d'un événement unique, par opposition à l'itératif *wenn*), elle sert avant tout à poser un scénario, « la descente d'un escalier par une femme qui vient de quitter l'appartement de son amant ». Elle suscite ainsi une attente (« Que va-t-il se passer ? ») que doit combler la suite du texte. On a affaire à ce que Confais nomme un « scénario d'émergence » (Confais 2008). La portée de l'adverbial en *Als*- couvre ici les deux premiers tiers du texte, elle cesse au troisième paragraphe. La fonction cadrative de *Als*- disparaîtrait si on la permutait avec la principale :

> Frau Irene packte mit einem Male wieder jene sinnlose Angst, als sie die Treppe von der Wohnung ihres Geliebten hinabstieg.
> [*Jene] Eine sinnlose Angst packte Frau Irene, als sie die Treppe von der Wohnung ihres Geliebten hinabstieg.

La postposition de *-als* lui fait perdre sa fonction de scénarisation. Parallèlement le suspense apporté par le sujet rhématique *jene sinnlose Angst*, disparaît si celui-ci ne figure pas à la toute dernière place dans la linéarisation discontinue.
La distribution des rôles actanciels dans cette phrase inaugurale est décisive : dans la principale, c'est la peur qui est le véritable agent, Frau Irene, à l'accusatif, n'en est que son objet (sa proie !) – l'amant étant réduit quant à lui à une donnée plus qu'insignifiante, puisqu'il n'apparaît que dans l'expansion d'un complément du nom, au sein de la subordonnée conjonctive.

Ainsi, le cadratif *Als*- et le sujet rhématique mettent l'accent de manière ostensive (*jen*- !) sur la peur, c'est elle qui va constituer le thème principal de notre texte. Et la peur n'est pas une donnée objective, c'est un sentiment qui, lorsqu'il nous « assaille », nous « terrasse », nous « domine » (les métaphores verbales guerrières disent assez son pouvoir !), peut conditionner tout notre comportement. Dans l'incipit, la peur conditionne, littéralement, la « manière d'être au monde » du personnage – et les adverbes et adverbiaux en illustrent ses effets et manifestations.

1.3. Séquence dialogale et mots du discours

La mise en type de texte est déterminante dans le choix des adverbiaux ; nous l'avons vu dans l'association adverbiaux temporels/genre narratif, mais tout genre est composite et s'organise autour de séquences prototypiques hétérogènes[1], comme l'atteste la présence de la séquence dialogale à la fin de notre extrait.

> l 43-48 : Da stieß sie *hart* mit einer Frauensperson zusammen, die *offenbar* eben eintreten wollte. » Pardon «, sagte sie verlegen […] Aber die Person sperrte ihr breit die Tür […]. » Dass ich Sie *nur einmal* erwische!« schrie sie […]. » *Natürlich*, eine anständige Frau, eine so genannte! [...] «.

Les mots du discours sont tous répartis sur ces cinq lignes, dans la description qui introduit l'échange, puis dans la réplique de la femme. Le discours direct stylise l'oralité, le parler populaire de la femme par l'emploi des tournures exclamatives et le recours aux mots du discours. Nous analyserons les occurrences de *offenbar* et *natürlich* dans notre partie sur l' « adjectif-adverbe », *eben* fonctionne ici comme un véritable adverbe temporel, qui souligne la coïncidence entre le déictique *Da* (le moment où Irène s'apprête à sortir) et l'entrée de la femme ; *nur einmal* n'est ni un adverbe temporel, ni un adverbe de discours (il ne nous semble pas pouvoir occuper la première place dans un énoncé déclaratif) mais fonctionne plutôt comme une particule illocutoire qui renforce l'acte d'exclamation, en présentant la situation comme une occasion à saisir, et en sous-entendant qu'il y a beaucoup d'autres fois où cela n'a pas été possible « Que je vous y attrape, pour une fois ! ».

2. Adverbes et adverbiaux de manière : problèmes et inventaire

2.1. La manière n'est pas une circonstance[2]

Le fait que la peur soit une donnée subjective, et même « l'agent » implicite qui sous-tend tout le déroulement de l'action, explique l'omniprésence des adverbes et adverbiaux de manière, au détriment de ceux de l'espace et du temps. Lorsqu'ils ont une fonction d'ancrage, temps et lieu renvoient aux données situées « autour » du procès, auquel ils demeurent extérieurs – étymologique-

[1] Adam (1997) dénombre cinq séquences prototypiques : récit, description, argumentation, explication, dialogue.

[2] Pour des raisons de temps, cette sous-partie ne pourrait pas figurer dans un commentaire le jour de l'épreuve, mais il nous semble nécessaire de mentionner dans cet article la non-pertinence sémantique du terme « circonstant », appliqué à la manière. Il ne s'agit donc pas de contester le terme de « circonstant » en tant qu'il s'oppose à « actant », dans une perspective syntaxique héritée de la théorie de la valence de Tesnière (sur ce point, voir Confais 1998) mais de revenir sur la contradiction qu'il y a à mettre temps et lieu sur le même plan que la manière (Flaux & Moline 2009, [en ligne]).

ment, « circonstant » renvoie à « ce qui se tient autour », tout comme le mot allemand *Umstandsangabe*. Ils peuvent alors se décrire de manière objective et se divisent d'ailleurs en unités de mesure de durée ou de distance conventionnelles, précises (l 33 Eine Minute *stand sie da*) ou bien approximatives (l 10-11 *lief […]* die wenigen Schritte *bis zum Haustor*). Dans une perspective sémantique, les circonstants précisent les procès et états de choses « de l'extérieur ».

Pour cette raison, le terme « circonstant » n'est pas approprié pour désigner les formes adverbiales qui ne décrivent pas le monde référentiel mais assument une fonction de communication, extra-propositionnelle, de modalisation ou de mise en discours (*natürlich* et *offenbar* dans notre texte). Mais la qualité de préciser le procès « de l'extérieur » qui caractérise l'ancrage dans un temps et un lieu, ne laisse pas non plus d'interroger quand il s'agit de décrire la manière sur un plan strictement référentiel. Peut-on qualifier de « cadratifs » (cette fois indépendamment de toute considération sur la portée), ou de « situatifs » les groupes prépositionnels non temporels et non spatiaux dans :

> l 17 : jeder fremde Blick auf der Straße vermöchte […] *mit frechem Lächeln* ihre Verwirrung erwidern
> l 20 : im Fortwollen zitterten ihre Hände *vor nervöser Eile*

Cela semble difficile. Pas plus qu'un mot du discours n'est une circonstance, la manière n'est une circonstance ! La manière est intrinsèque au procès. Quelle que soit l'heure à laquelle Frau Irene descend les escaliers, quel que soit l'immeuble où elle se trouve, elle serait saisie par la peur, en proie aux mêmes manifestations.

En l'absence de terminologie et de description unitaire de la manière dans les grammaires, on peut se reporter à un dictionnaire usuel pour essayer de mieux la circonscrire, en recourant à des synonymes qui peuvent être éclairants. Dans *Le Trésor de la Langue Française informatisé*, à l'entrée « manière » on trouve cette définition :

> *Aspect particulier,* forme particulière que revêt un processus, une action, un état. GRAMM. Adverbe de manière. Adverbe exprimant *la façon de faire ou d'être.* Complément de manière. Complément qui indique comment se fait l'action. (*Tlfi*, s.v. « manière »)

Le terme aspect est certes très large, mais très parlant[1]. L'aspect particulier d'un procès fait partie de ce procès ! Il se trouve qu'en grammaire, le terme aspect est utilisé de manière restreinte et renvoie exclusivement à la manière dont un procès se déroule dans le temps – qu'il s'agisse d'aspect grammatical ou d'aspect lexical. On oppose ainsi la temporalité externe, chronologique, à la

[1] Je renvoie ici aux travaux d'Anne Larrorry-Wunder, qui propose le terme d'aspect pour qualifier des emplois particuliers de certains adjectifs (*fröhlich, munter*), qui se sont éloignés de la fonction de « manière » et qui ne sont cependant pas temporels (2020 : 104-106). C'est sa proposition qui m'a rendue attentive à la pertinence du terme « aspect », qui me semble pouvoir être étendu à tous les domaines de la manière.

temporalité interne, aspectuelle. Le temps aspectuel se confond bien souvent avec la manière, comme nous le verrons. Mais les divers « aspects de la manière » ne se réduisent pas à une temporalité interne du procès, ils en expriment, bien plus largement, la « façon de faire ou d'être » – la colocation française « la manière d'être » rend d'ailleurs compte indirectement de ce lien intrinsèque.

> Strictement parlant, la manière dont un événement se déroule lui est essentielle ; elle n'existe pas en dehors de lui. (Grévisse 1969 : § 199)

C'est ce qui explique qu'on puisse ranger, en vrac sous l'étiquette de « manière », des domaines apparemment aussi hétéroclites que la cause, l'instrument, la concession ou la conséquence – autant d'aspects particuliers que nous retrouvons dans notre texte. Tous ont en commun, on va le voir, de ne pas renvoyer à des « circonstances » mais de livrer une indication sur le mode de déroulement du procès.

2.2. Aspects de la manière : inventaire

2.2.1. Divers

Les formes qui encodent la manière sont variées, nous ne prenons en considération que celles des adverbes et adverbiaux. Dans la tradition grammaticale, les compléments de manière sont susceptibles de répondre à la question *Wie* ? et sont anaphorisables par *so*. Le problème est, d'une part, que les mots et syntagmes susceptibles de répondre à la question *Wie ?* ne renvoient pas nécessairement à la manière (*cf.* 3) et que, d'autre part, nombre d'adverbiaux de manière, du moins dans la définition extensive que nous adoptons, répondent à d'autres mots interrogatifs, voire ne peuvent pas être suscités du tout par une question partielle (on verra cela avec la concession et le groupe prépositionnel en *ohne*).

Mentionnons d'abord rapidement les formes qui se présentent de manière singulative. On relève la présence d'un adverbe de manière marqué comme tel, par l'ajout du suffixe *-lings,* ajouté à l'adjectif *jäh*, (l 4 : *um nicht* jählings *nach vorne zu fallen*) ; un adjectif « incorporé » *fest* dans la construction verbale réfléchie *sich am Geländer festhalten*, l 4 – le procédé d'incorporation ayant transformé le complément de manière en préverbe séparable.

LES SUBORDONNÉES CONJONCTIVES

Certaines subordonnées conjonctives, au premier abord temporelles, admettent une interprétation de manière, pour peu qu'on les soumette à un examen plus approfondi. Ainsi, la subordonné conjonctive en incise, *indes*– l 36, marque certes la concomitance, mais introduit, en sus de son interprétation temporelle,

celle de manière, puisqu'elle décrit proprement l'accomplissement du geste physique qui accompagne le verbe de la principale.

Mais c'est surtout la succession de deux subordonnées à un endroit stratégique qui éveille notre attention. Les conjonctives se répartissent en effet d'une manière extrêmement rigoureuse dans le premier paragraphe, où elles apparaissent en miroir, au début et à la fin. On a déjà commenté la fonction d'ouverture de la *Als-Satz*, il s'agit d'analyser l'enchaînement des deux subordonnées qui viennent clore la mise en place du cadre.

> l 29-32 : Draußen aber **stand schon die Angst** […], und hemmte ihr *so* herrisch den Herzschlag, *dass* sie immer schon atemlos die wenigen Stufen niederstieg, *bis* sie die nervös zusammengeraffte Kraft versagen fühlte. // [alinéa] Eine Minute stand sie *so* mit geschlossenen Augen […]

On soulignera d'abord l'interdépendance du temps et de la manière dans la première conjonctive, *so… dass*, qui introduit la conséquence : du fort degré d'intensité d'une qualité d'un procès (*hemmte… so herrisch*, la cause) découle une conséquence (*dass…*), l'ordre logique reflète nécessairement l'ordre temporel de la consécution. Mais la deuxième conjonctive, *bis* – n'est-elle pas uniquement temporelle ? Pas si l'on regarde le 3e paragraphe qui contient l'anaphore de manière *so*. Que reprend *so* ? Le fait que Frau Irene arrive essoufflée au bas des marches (la conséquence consécutive), mais surtout l'idée exprimée dans la surbordonnée en *bis-*, des forces qui l'abandonnent et l'obligent à s'arrêter. *Bis-* se voit rétroactivement dotée d'une interprétation de manière. La peur, qui est ici personnifiée et sujet grammatical, commande les gestes d'Irène jusque dans leur succession. L'accumulation hypotaxique mime l'essoufflement et crée une sorte de climax, avant le moment de retardement (la pause en bas des marches) et la survenue de l'événement inouï (*das unerhörte Ereignis*) que va apporter le dernier paragraphe.

2.2.2. Les syntagmes prépositionnels

Les formes privilégiées d'expression dans la manière sont fournies par les adjectifs (et participes I et II) non fléchis en fonction adverbiale, ainsi que par les syntagmes prépositionnels. Commençons par l'interprétation des syntagmes prépositionnels, moins ambigus que les « adjectifs-adverbes ». Ils portent tous sur le procès exprimé par le verbe (*Ereignisbezug*), et c'est la préposition qui nous informe sur le type de relation que le syntagme entretient avec le complexe verbal. Il reste que les prépositions sont polysémiques, et qu'il n'est pas toujours facile, voire possible, de désigner par une étiquette le type de relation exprimé.

LA CAUSE

On relève d'abord trois syntagmes désignant la cause. Les compléments de cause répondent à la question *Warum ?* et peuvent être introduits soit par *aus*,

soit par *vor*, selon que la cause est consciente et maîtrisée ou bien au contraire échappe au contrôle du sujet. Notre texte illustre de manière exemplaire cette distinction. On opposera ainsi la nervosité non maitrisée, qui fait trembler les mains d'Irène (l 20 *im Fortwollen zitterten ihre Hände* vor nervöser Eile) ou l'empêche d'écouter les derniers mots de son amant (l 27-28 *jene letzten, vergeblich beruhigenden Worte, die sie* vor Aufregung *kaum hörte*), au contrôle conscient qu'elle exerce sur elle pour éviter de se regarder dans le miroir, introduit cette fois par *aus* (l 23 *Kaum wagte sie in den Spiegel zu schauen,* aus Furcht vor dem Misstrauen im eigenen Blick).

L'INSTRUMENT OU LE MOYEN

Le complément dit d'instrument répond à la question *Womit ?* ou *Wodurch ?* On trouve des compléments introduits par *mit*, en relation avec des êtres animés, un autre introduit par *durch.* Sur le plan sémantique, sinon de l'usage, trois pourraient permuter et occuper la position de sujet au nominatif :

> l 16-17 : jeder fremde Blick vermöchte […] *mit frechem Lächeln* ihre Verwirrung erwidern. [*ein freches Lächeln* erwiderte ihre Verwirrung]
> l 47-48 : schrie sie […] *mit einer derben Stimme* [*eine derbe Stimme* schrie]
> l 25-26 : ob nichts an ihrer Kleidung die Leidenschaft der Stunde *durch Verwirrung* verriete. [ob *die Verwirrung ihrer Kleidung* nicht die Leidenschaft der Stunde verriete]

En revanche l'adverbial *mit geschlossenen Augen* l 33 renvoie à une description physique et pourrait commuter avec un accusatif absolu *die Augen geschlossen.*

IMPLICITE POLYPHONIQUE DE LA MANIÈRE : CONCESSION ET GROUPE EN *OHNE*

Il n'existe pas d'interrogatif correspondant à la concession, pas plus qu'il n'existe d'interrogatif pour susciter un groupe prépositionnel en *ohne*. Nous regroupons ici les deux compléments, parce qu'ils fonctionnent tous les deux sur des attentes implicites que le procès vient démentir, des représentations de ce qui aurait dû être et n'a pas été réalisé. Le concept de polyphonie peut nous permettre de décrire ce conflit en termes de pluralité de voix ou de points de vue divergents (Ducrot 1984, Nølke 1993). Sans entrer dans les détails de ces théories, on peut dire qu'un énoncé peut refléter plusieurs points de vue, qui peuvent être concordants, dissonants, contradictoires, etc. La présence d'une concession introduit un point de vue qui serait celui de la norme, et qui entre en contradiction avec le déroulement du procès.

> l 6-7 : immer unterlag sie *trotz aller innerlichen Gegenwehr* bei jeder Heimkehr solchen grundlosen Anfällen unsinniger und lächerlicher Angst.

Le syntagme concessif en *trotz* contient un raisonnement implicite qui doit être reconstruit par le lecteur – Schanen & Confais parlent pour la concession d' « une implication présentée comme anormale » (1984 : 506). On pourrait ainsi proposer comme schéma d'implication : « Si Frau Irene succombe à tels accès

de peur, c'est parce qu'elle ne leur oppose aucune résistance », ou encore « Si on se défend de toutes ses forces contre quelque chose, on ne succombe pas ». Dans tous les cas, le procès vient démentir ce renvoi à une norme implicite.
La divergence entre représentation commune et procès effectué se retrouve dans le groupe prépositionnel introduit par *ohne* :

l 10 : lief *hastig und ohne aufzuschauen* die wenigen Schritte bis zum Haustor

Dans cet exemple, le groupe prépositionnel *ohne* vient contredire un procès considéré comme normal lorsque l'on marche avec précipitation (*lief hastig*) : « regarder où l'on va »[1]. Une formulation positive, par exemple *die Augen gesenkt*, ne serait pas polyphonique, tandis que l'absence dénotée par *ohne* introduit le point de vue de la norme et met ainsi davantage en avant le caractère inhabituel de la marche précipitée d'Irène[2].

Tous les *adverbiaux* dont nous venons de faire l'inventaire ne se contentent donc pas de « situer le procès », ils en spécifient le déroulement ou bien soulignent sa spécificité (pour les deux derniers exemples). Ils encodent lexicalement la manière, par la présence d'une conjonction ou d'une préposition. Lorsque l'on considère, en revanche, les *adverbes* de manière de notre texte – si l'on excepte le *jählings* mentionné plus haut – on constate qu'aucun n'est morphologiquement marqué comme tel (pas d'adjectif dérivé en *-weise* ou *-erweise*, etc.), ce sont tous des adjectifs non fléchis. Cette absence de spécification induit des flottements syntaxiques et sémantiques qu'il va falloir commenter et éclairer.

3. Fluctuations de l'adjectif en fonction adverbiale

3.1. Entre manière et qualité

Étymologiquement, *adjectif* (du latin *adjunctum*, *adjicere* : « ajouter »), signifie « ce qui est adjoint ». Pour le français, l'adjectif est adjoint au nom, auquel il s'accorde en genre et en nombre – la terminologie grammaticale *nomen adiectivum*, reflète d'ailleurs cette attraction – l'emploi adverbial étant habituellement spécifié par le suffixe *-ment*. Sur le plan morphologique, le français sépare donc la *qualité*, réservée à l'adjectif et au domaine nominal, de la *manière*, réservée à l'adverbe et au domaine verbal. Lorsque les deux notions sont rapprochées, c'est uniquement sur le plan sémantique :

[1] C'est la peur d'être reconnue qui l'empêche de lever les yeux, comme le dit un peu plus bas, l 11-12 : « diese erste Angst zerfloss… ».
[2] Nous n'avons pas traité ici la comparaison *wie ein Springer beim Anlauf* l 39, mais nous considérons que cette construction équivaut elle aussi à un adverbial de manière.

> La manière est […] l'idée de la qualité appliquée à des idées essentiellement verbales : elle est la qualité du procès (Sechehaye 1926, cité in Flaux et Moline 2009 [en ligne]

L'allemand ne connait pas de distinction morphologique et utilise les adjectifs, ou bien les participes I et II, sous une forme non fléchie, chaque fois qu'ils ne sont pas épithètes.

> l 45-46 : die Person sperrte ihr *breit* die Tür und starrte sie *zornig* […] an
> l 14 : dann […] stieg es *fröstelnd* auf, dies andere geheimnisvolle Grauen
> l 20 : *zerstreut* fing sie seine Worte auf

La non flexion révèle de manière éclatante la neutralité syntaxique de l'adjectif, toujours dépendant de ce quoi il est adjoint[1]. Notre texte regorge d'adjectifs non fléchis qui ne sont pas des attributs, mais tous ne sont pas non plus des « compléments de manière ». Quels sont alors leurs autres emplois et comment les distinguer ? Le recours à des tests doit permettre de les identifier.

3.1.1. Occurrences isolées

« ADJECTIF D'ADJECTIF »

Cette configuration ne pose aucun problème d'interprétation, l'adjectif forme une unité prosodique avec sa base d'incidence, le syntagme respecte l'ordre logique déterminant-déterminé. L'adjectif non fléchi en fonction d'adverbe est immédiatement antéposé à l'adjectif qu'il spécifie, l'adjectif déterminé porte quant à lui les marques des catégorie nominales, s'il est épithète : l 31 *bis sie die* nervös *zusammengeraffte Kraft versagen fühlte* ; l 12 *hinter der* rasch *geöffneten Tür* ; l 8 *Der Weg zum Rendezvous war* unbedenklich *leichter*.

ADVERBE DE PHRASE

> l 43-48 : Da stieß sie *hart* mit einer Frauensperson zusammen, die *offenbar* eben eintreten wollte. […] »*Natürlich*, eine anständige Frau, eine so genannte! «

Offenbar et *natürlich* ne sont pas des constituants de proposition au même titre que *hart* ou *eben* ; ils ne peuvent pas répondre à la question *wie*, ils ne sont pas anaphorisables par *so*, et ils ne peuvent pas être niés – les trois tests que nous retenons pour déterminer si l'adverbe spécifie le procès exprimé par le verbe, ou bien s'il renvoie à tout l'énoncé. Dans ce deuxième cas, il est dit « adverbe de phrase » et assume une fonction de modalisation :

> * *Wie* wollte sie eintreten ? *Offenbar*.
> ? Da stieß sie hart mit einer Frauensperson zusammen, die eben *so* eintreten wollte
> * Da stieß sie hart mit einer Frauensperson zusammen, die *nicht offenbar* eben eintreten wollte

[1] « Adjektive, so könne man zusammenfassend und etwas vereinfachend sagen, sind syntaktisch abhängig und semantisch eigenwillig, semantisch im Kern Eigenschaftswörter », (Eichinger 2007 : 183).

Offenbar et *natürlich* ne nous livrent aucune information sur la qualité ou le déroulement du procès mais nous renvoient au jugement du locuteur. À la manière dont il évalue ce procès, ou, pour reprendre l'idée de point de vue, au regard qu'il porte sur lui. Ce sont des « modalisateurs ». Avec *offenbar,* le narrateur commente le caractère d'évidence du procès décrit par la relative[1] ; le *natürlich* est très intéressant, parce qu'il ne porte pas sur des mots, mais sur du non-verbal, sur la situation extralinguistique. Il indique que la femme, lorsqu'elle voit pour la première fois Frau Irene qu'elle cherche depuis longtemps à prendre sur le fait (*Dass ich Sie nur einmal erwische!*), se trouve confortée dans ce qu'elle imaginait. *Natürlich* fonctionne seul – la pause entre le modalisateur et l'énoncé averbal est indiquée par la virgule – avec une valeur de confirmation teintée d'ironie (*bien entendu !*). Le modalisateur commente donc la situation extralinguistique (découvrir de ses yeux la femme qui « lui vole son ami ») avant que la femme ne la commente par les mots, dans une phrase averbale dont le *so genannt* signale le caractère railleur et insolent : *eine anständige Frau, **eine so genannte** !*

3.1.2. Ambiguïtés constitutives

Les occurrences de loin les plus nombreuses de notre texte sont celles où l'adjectif ou le participe I et II ne spécifient ni un adjectif (niveau syntagmatique) ni un énoncé complet (niveau de la modalisation), mais assument une fonction propositionnelle. Nous disons prudemment « fonction propositionnelle » et non pas adverbiale, car il arrive souvent que l'adjectif ne spécifie pas directement le verbe, mais qualifie indirectement le sujet ou l'objet, brouillant ainsi la dichotomie entre fonction nominale (l'attribut) et adverbiale (le complément de manière). Par ailleurs, on retrouve le flottement sémantique entre temps et manière, que nous avons déjà vu avec les conjonctives.

ASPECT ET MANIÈRE

> l 2-5 : Ein schwarzer Kreisel surrte *plötzlich* vor ihren Augen, die Knie froren zu entsetzlicher Starre, und *hastig* musste sie sich am Geländer festhalten, um nicht *jählings* nach vorne zu fallen

Trois énoncés se succèdent qui déclinent la même idée de rapidité, de soudaineté, dans un continuum qui nous fait passer de l'aspect temporel (*plötzlich*) à la

[1] La présence de *offenbar* apparaît ici un peu étrange, tant le motif de la collision paraît ne pas laisser de placer au doute. Le locuteur ne recourt en effet à *offenbar* que lorsque l'évidence peut être contestée, le marqueur évidentiel permet alors de renforcer son assertion. Mais on comprend mieux la présence du modalisateur par la suite ; la femme s'était postée là sur commande, c'est une actrice engagée par le mari de Frau Irene ! L'évidence était trompeuse…

manière (*hastig* « adjectif-adverbe », *jählings* adverbe). Le trait [+ soudain] fonctionne comme un fil rouge qui relie les énoncés (cf. infra 3.2).

ADJECTIFS DE VERBE ET ATTRIBUTS INFERÉS

L'adjectif non fléchi assume clairement la fonction de complément de manière, il répond à *wie*, est anaphorisable et niable :

l 34 : *atmete* die dämmerige Kühle des Treppenhauses *gierig* ein
l 43 : Da stieß sie *hart* mit einer Frauensperson zusammen

Dans l'ordre de base de la subordonnée, l'adjectif serait placé à droite en position rhématique, immédiatement devant le procès qu'il spécifie : le verbe (*dass sie…* gierig *einatmete*), ou bien le complexe verbal (*dass sie da* hart *mit einer Frauensperson zusammenstieß*). Mais que spécifient ci-après *ungeduldig* et *atemlos* ?

l 29 : Draußen aber stand schon die Angst, *ungeduldig* sie anzufassen, und hemmte ihr so *herrisch* den Herzschlag, dass sie immer schon *atemlos* die wenigen Stufen niederstieg.

En français, on traduirait par : « Dehors, la peur était déjà là, *impatiente* de l'empoigner, qui lui comprimait si *impérieusement* le cœur qu'elle était déjà *essoufflée* avant de descendre les quelques marches ». Les adjectifs spécifient ici le sujet. Nous utilisons ici le terme d' « attributs inférés du sujet » (David 1984), pour les distinguer des vrais attributs fonctionnant dans le système clos des verbes d'attribution (*sein, bleiben, werden, scheinen*). L'isomorphie de l'allemand gomme les différences avec le complément de manière, mais elles peuvent être rétablies au moyen de tests, pour les besoins de l'analyse.

On rend visible la prédication seconde qui unit le sujet à l'adjectif dans l'attribut inféré en recourant à une structure attributive explicite : *Die Angst ist ungeduldig – Sie [Frau Irene] ist atemlos.* C'est sémantiquement non pertinent quand il s'agit de manière : *? Sie ist gierig - ? Sie ist hart*).

Inversement, on peut nominaliser le complexe verbal pour transformer l'adjectif non fléchi en épithète, pour montrer qu'on a bien affaire à de la manière : *ein gieriges Einatmen, ein harter Zusammenstoß*. Mais l'attribut inféré n'exclut pas nécessairement cette possibilité : *ein ungeduldiges Anfassen* ou *ein atemloses Niedersteigen s*eraient envisageables comme figures d' « hypallage » (du grec *hupallagê*, « échange interversion ») – par transfert métonymique d'une propriété du sujet sur le procès effectué. C'est un procédé de transfert comparable, cette fois à partir d'un syntagme prépositionnel que l'on retrouve dans

l 13 : zerfloss *heiß* in einer grüßenden Umarmung

C'est bien l'étreinte qui est brûlante, et non pas le procès *zerfloss*, mais la grammaire ne dispose pas de désignation pour ce procédé plus rare, lorsque l'adjectif porte sur un complément prépositionnel.

On trouve plusieurs attributs inférés du sujet dans notre texte, leur attraction vers le sujet est manifeste quand on a affaire à des participes II :

l 20 : *zerstreut* fing sie seine Worte auf – l 35 : *erschreckt* raffte sie sich zusammen – l 44 : » Pardon «, sagte sie *verlegen*

L'absence de flexion permet de laisser flotter l'adjectif entre manière et qualité, sans qu'il soit besoin de trancher. Bien souvent l'adjectif reste ambigu, orienté tout à la fois vers le verbe et vers le sujet[1] :

l 46 : starrte sie *zornig und zugleich mit unverstelltem Hohn* an

Dans ce dernier exemple, *und*, connecteur de l'équivalence, homogénéise dans une même fonction sémantique l'adjectif et le groupe prépositionnel qu'il relie.

3.2. Isotopies

Pour les besoins de l'analyse grammaticale, nous avons séparé les formes d'expression de la manière, mais toutes fonctionnent de concert ! Adjectifs et syntagmes prépositionnels se succèdent, s'entrecroisent, se coordonnent, se répondent, voire se répètent… et cette récurrence tisse, pour une grande part, l'organisation sémantique du texte – étymologiquement, texte est dérivé du latin *textus* qui signifie « tissu » – en créant des *isotopies*. L'isotopie est un concept hérité de la sémantique structurale, qui se fonde sur l'idée de la redondance d'un même trait sémantique dans le déploiement des énoncés.

On a déjà mentionné en au début de 3.1.2 comment le trait [+ soudain] était réitéré plusieurs fois au sein d'un même énoncé. Mais il était déjà présent en amont dans la locution *mit einem Male* (l 2) phrase, et on le retrouve ensuite en aval, varié et décliné dans des sèmes voisins [+ précipité] et [+rapide] (*hastig* (trois fois), *jählings*, *mit jähem Entschluss*, *rasch*, *eilend*). C'est le trait sémantique le plus représenté dans notre texte, qu'il parcourt tel un fil rouge jusqu'à la séquence dialogale – en participe aussi la comparaison *wie ein Springer beim Anlauf* l 40.

Mais d'autres traits peuvent surgir de manière plus ponctuelle, par exemple l'utilisation contrastée de [+ chaud] dans deux énoncés successifs. *Heiß* est le seul adjectif à connotation plutôt positive de notre texte, mais à peine surgit-il qu'il est démenti par son antonyme dans l'énoncé voisin :

[1] Guillaume dit de l'adverbe qu'il est « incident à une incidence » : « Dans *Pierre marche vite*, « vite » n'est pas incident à *Pierre* et n'est pas non plus, comme on le supposerait à tort, incident à *marche*. *Vite* est incident à l'incidence de *marche* à *Pierre*, c'est-à-dire incident à une incidence en cours. » (Guillaume LL4, 302, cité par Larrory-Wunder 2020 : 33).

> l 12-15 : diese erste Angst, in der doch auch Ungeduld brannte, zerfloss *heiß* in einer grüßenden Umarmung. Aber dann, wenn sie heim wollte, stieg es *fröstelnd* auf, dies andere geheimnisvolle Grauen.

L'isotopie sémantique ne s'organise pas de manière systématique, elle tisse des liaisons souterraines qui peuvent parfois ressurgir bien plus loin. En témoigne le dernier exemple de récurrence que nous donnons ici, déjà familier au lecteur, mais que nous citons pour cette dernière fois *in extenso*, pour rendre justice au style de Zweig :

> l 14-18 : Aber dann, wenn sie heim wollte, stieg es fröstelnd auf, dies andere geheimnisvolle Grauen, nun wirr gemengt mit dem Schauer der Schuld und jenem törichten Wahn, jeder fremde Blick auf der Straße vermöchte ihr abzulesen, woher sie käme, und *mit frechem Lächeln ihre Verwirrung* erwidern.

Et c'est exactement ce qui se produit trente lignes plus loin. Le coup de théâtre a été annoncé par les adverbiaux, par les sèmes [+gêné] et [+ insolent]. A la fin de de notre extrait, les pires craintes d'Irene, dites irraisonnées (*mit jenem törichten Wahn*), se voient confirmées par la rencontre avec la femme inconnue, v*erlegen* fait écho à *die Verwirrung*, et le syntagme *mit unverstelltem Hohn* à *mit frechem Lächeln.*

> l 44-47 : »Pardon«, sagte sie *verlegen* und mühte sich, rasch an ihr vorbeizukommen. Aber die Person sperrte ihr breit die Tür und starrte sie zornig und zugleich *mit unverstelltem Hohn* an. »Dass ich Sie nur einmal erwische!« schrie sie ganz unbekümmert mit einer derben Stimme.

Le cauchemar redouté est devenu réalité.

4. Conclusion

Dès que l'on dépasse le niveau phrastique et que l'on s'intéresse à l'enchaînement des énoncés, aux niveaux méso- et macrotextuels, on se rend compte que les adverbiaux, décrits comme suppressibles si l'on raisonne en termes de phrase et de valence, sont cependant les formes qui tissent la spécificité et la cohésion du texte. Nous nous sommes ici concentrée sur deux aspects de la mise en texte : la capacité organisationnelle des adverbiaux, en relation étroite avec le genre narratif et le type de séquence (incipit, dialogue), et leur fonction de structuration sémantique, isotopique.

La descente d'un escalier n'a en soi rien de remarquable, et la situation initiale (femme quittant les bras de son amant) a souvent été traitée sur le mode du vaudeville. C'est tout l'art de Zweig de les transformer en mini-tragédie. La peur commande toutes les pensées et tous les gestes décrits, c'est elle qui est l'agent véritable. Sa mainmise sur le personnage de Frau Irene se décline sur quelques verbes et quelques noms, mais c'est dans les épithètes et surtout dans les adverbes et adverbiaux de manière qu'elle trouve son expression principale.

Références citées

ADAM, Jean-Michel (2018). *Le paragraphe. Entre phrases et texte?* Paris : Armand Colin.

ADAM, Jean-Michel (1997). *Les textes, types et prototypes. Récit, description, argumentation, explication et dialogue*, Paris : Nathan.

CHERVEL, André (1977). *Et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français. Histoire de la grammaire scolaire*, Paris : Payot.

CONFAIS, Jean-Paul (1988). « Les notions de "circonstance", "complément circonstanciel" et "circonstant" ». In *La linguistique à la session 1989 de l'agrégation d'allemand*, Nice, 103-27.

CONFAIS, Jean-Paul (2008). « Nicht-referentielle Temporalität: "Emergenz" als Textfunktion in erzählenden Texten ». In *Temporalsemantik und Textkohärenz*, édité par Anne-Françoise Macris-Ehrhard, Evelin Krumrey, et Gilbert Magnus, Tübingen : Stauffenburg, Eurogermanistik, 149-160.

DAVID, Jean (1984). « De l'attribut à l'attribuable. Quelques remarques sur le domaine et le mécanisme de la syntaxe de l'attribution ». In *La linguistique à la session 1984 de l'agrégation d'allemand*, Nice.

DUCROT, Oswald (1984). « Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation ». Chapitre VIII, *Le dire et le dit*, Paris : Minuit, 171-233.

EICHINGER, Ludwig N. (2007). « Adjektiv (und Adkopula) ». In *Handbuch der deutschen Wortarten*, Ludger Hoffmann éd., De Gruyter Lexikon: Berlin New York, 143-186.

FLAUX, Nelly, et MOLINE, Estelle éd. (2009) « De la manière. Présentation ». *Langage*, n° 175, DOI : 10.3917/lang.175.0003.

GRÉVISSE, Maurice (1969), *Le bon usage*. Paris : Gembloux, Duculot.

LARRORY-WUNDER Anne (2020), *L'expression de la manière, inédit de HDR, Facettes de l'expression linguistique de la subjectivité en allemand : étude de quelques configurations discursives*, Université Sorbonne-Nouvelle.

NØLKE, Henning (1993). *Le regard du locuteur: pour une linguistique des traces énonciatives*, Paris : Kimé.

PRAK-DERRINGTON, Emmanuelle (2008). « Temporale Adverbiale im Vorfeld : Überlegungen zum Verhältnis von Wortstellung und Temporalität ». In *Temporalsemantik und Textkohärenz : zur Versprachlichung zeitlicher Kategorien im heutigen Deutsch*, Anne-Françoise Macris-Ehrhard éd., Tübingen: Stauffenburg, 133-47. https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00356011.

SCHANEN, François, et Jean-Paul CONFAIS (1986). *Grammaire de l'allemand: formes et fonctions*. Paris : Nathan.

À nos auteurs

(et à ceux qui veulent le devenir)

Votre contribution ne devrait pas dépasser 10 à 12 pages, soit 25 000 caractères espaces non compris, et être rédigée en français ou en allemand. Une contribution plus longue peut être scindée en deux parties, dont la seconde paraîtrait dans le numéro suivant de la revue. Les citations dans toute autre langue que le français et l'allemand doivent être traduites dans la langue du texte principal (original en texte ou en note au choix de l'auteur/e). La bibliographie ne comprendra que les références des ouvrages cités dans le corps de l'article.

Recommandations de mise en forme à suivre *impérativement*

Les pages A4 de votre dactyloscript subissent une réduction qui fait passer votre 29,7 cm à 20,5 cm. Soumis à ce traitement, les mots figurant dans les graphiques et les tableaux risquent de devenir illisibles si la taille de leurs caractères dans l'original est trop petite. Veillez donc *absolument* à ne pas descendre en dessous de (par ex.) times 11, voire 12.

Par ailleurs, il appartient à l'auteur de l'article d'insérer lui-même les documents importés dans le texte (graphiques, images…) tout en respectant les marges et en veillant à la taille des caractères évoquée ci-dessus. Les délais de fabrication auxquels nous sommes soumis ne nous permettent pas de procéder nous-mêmes à cette opération qui souvent réserve des surprises et nécessite des « allers-retours » avec les auteurs.

Merci de *respecter scrupuleusement* les quelques consignes suivantes :

– Marges en haut et en bas : 3 cm ; marges à gauche et à droite : 2,5 cm.

– Police : times new roman.

– Corps : 14 pour le texte courant, 12 pour les exemples et les citations à statut de paragraphe ainsi que pour les recensions, 11 pour les notes et la bibliographie.

– Titres, sous-titres et alinéas dans le texte : *ne jamais utiliser* les formats automatiques proposés par Word (puces, numéros, listes à plusieurs niveaux).

– Paragraphe dans le texte : interligne simple ; citations en retrait de 5 mm à gauche. Si vous souhaitez insérer un espace, faites-le *uniquement* avec la touche « Enter / retour chariot »

– En-têtes et pieds de page : cocher (dans 'mise en page\disposition') les cases « paires et impaires différentes » ainsi que « première page différente ». Vous pouvez inscrire votre nom au milieu de l'en-tête gauche, le titre courant de votre article en italiques au milieu de l'entête de droite, l'un et l'autre en times new roman corps 12. Vous pouvez porter l'identifiant du numéro dans le premier pied de page (même police même corps) et numéroter les autres pages au milieu en bas.

La numérotation des notes recommence à 1 à chaque article. Pour obtenir ce résultat, cliquer (sous Word 7 ou Word 2010) sur « Références », puis sur la flèche oblique en bas à droite de « Notes de bas de page » ; dérouler le menu en face de « numérotation » et sélectionner « Continu ».

Odile Schneider-Mizony
Université de Strasbourg

Le romantisme de l'écriture hoffmannienne dans les *Fantasiestücke in Callot's Manier*

Introduction : „Form ist die Fortsetzung des Inhalts mit anderen Mitteln" Püschel (1973 : 304)

L'écriture particulière de E. T. A. Hoffmann est symptôme, renseignant sur l'auteur et son époque, mais aussi signal, renforçant l'effet sur le lecteur. Les séquences formellement saillantes représentent des dispositifs d'écriture qui produisent des inférences différentes de celles qui résulteraient d'une autre formulation. Les champs lexicaux propres ou les structures grammaticales particulières profilent une langue marquée : le style découle de l'abondance de certaines occurrences et de la répétition de tournures idiosyncrasiques de l'auteur Hoffmann. En tant qu'expression spécifique de l'artiste, il révèle son identité comme le ferait une signature. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle on peut parodier le style des écrivains (Pérennec, 1995 : 439). Constituant, au sens performatif que lui donne Püschel, la signification du texte, il fonctionne comme une condition de possibilité de l'herméneutique littéraire.

E. T. A. Hoffmann met en scène la menace des forces du Mal dans *Der Magnetiseur* et la bienfaisance de l'imagination dans *Der goldene Topf*, ou critique le rationalisme dans *Die Geschichte vom verlornen Spiegelbild*. La focalisation sur la perception individuelle comme source de toute représentation explique la divergence entre les conceptions artistiques de l'auteur (et du chien …) et celles de l'époque dans *Nachricht von den neuesten Schicksalen des Hundes Berganza*. L'idéalisation de la nature enchanteresse, prototypique du romantisme, se retrouve dans diverses scènes, même si elle est moins présente chez lui que chez d'autres auteurs. Très prononcée est la réflexivité de l'écriture sur elle-même, un trait qui court de Jean-Paul au deuxième romantisme.

Afin d'aider les candidat/e/s à l'explication de texte à l'oral de l'agrégation à analyser la manière dont « l'ironie qui émane du jeu des perspectives narratives comme de l'intertextualité font surgir ces caractéristiques propres au romantisme hoffmannien »[1], cette contribution développera trois de ces perspectives, l'étrange irrationnel, l'expressivité hyperbolique, et l'ironie de l'hétérogénéité, jaillissant de la tension entre le trivial et l'idéal.

[1] Pour citer la dernière ligne du texte du BO qui présente cette question à l'option de littérature à l'oral.

1. L'étrange et l'irrationnel

La réception de Hoffmann en Allemagne même déplorait, jusque dans les années 1960, un flou et une imprécision de formulation qui relèvent, à présent et au goût des modernes, d'une poétique délibérée de l'incertain. Effectivement, le champ lexical de l'étrange est à la fois varié (27 termes pour l'étrange, 15 pour l'inconnaissable) et fréquent. Pour nous limiter au conte central des *Fantasiestücke*, *Der goldene Topf* présente ainsi 25 fois le terme « seltsam », 19 fois « wunderbar », 17 fois « sonderbar » & « wunderlich », 13 fois « geheimnisvoll », « merkwürdig », « unbekannt » & « fremd » (au sens d'étrange, pas d'étranger) 4 fois chacun, de même que « dunkel » au sens de peu compréhensible ou identifiable (4), « niegefühlt » & « unverständlich » 2 fois, et, si nos relevés (Schneider-Mizony 1982) ne nous trompent pas, une fois chacun « absonderlich », « erstaunlich », « fremdartig », « unbegreiflich », « ungewöhnlich », « verworren », « wunderbarlich ».

Les couleurs ne sont pas des couleurs franches (seul le noir, dramatique, est abondamment présent), mais chatoyantes (« vielfarbig ») ou moirées à reflets (« glänzend »). Elles peuvent être décrites en qualificatifs se rapportant à autre chose que la couleur, comme dans le passage bien connu des *Kreisleriana* au cours duquel le chef d'orchestre Kreisler décrit au baron Wallborn son vêtement en termes musicaux :

> (…) auch hatte ich gerade ein Kleid an, das ich einst im höchsten Unmut über ein misslungenes Trio gekauft, und dessen Farbe in Cis-moll geht, weshalb ich zu einiger Beruhigung der Beschauer einen Kragen aus Es-dur-Farbe darauf setzen lassen, Ew. Hoch- und Wohlgeboren wird das doch wohl nicht irritiert haben. (ETAH[2], 290-291)

La substantivation d'adjectifs introduits par des quantificateurs non numériques – « etwas Geheimnisvolles », « manches Herrliche », « allerlei Wunderbares » – contribue également à la peinture d'un « je ne sais quoi ». La caractérisation par le général au lieu du précis se manifeste par l'emploi de termes génériques en lieu et place de dénominations de variétés zoologique, botanique ou minérale : il est plutôt question de « Blumen », « Tiere » ou « Metalle » que de « Lilien », « Eichkatzen » ou « Pyrosmalith ».

Non qu'Hoffmann n'ait pas été observateur : les détails grotesques abondent dans ses écrits. Mais il poussait à l'extrême cette tendance romantique à ne pas expliquer. Contrairement aux Lumières qui se donnaient pour but d'éclairer les ombres de l'existence, il ne souhaite pas réduire la part obscure du monde. Il n'élucide pas définitivement les éléments fantastiques dans ses contes, même si le lecteur reçoit quelques clefs possibles. Comme dans les œuvres inachevées, les êtres et les évènements ne connaissent pas d'explication

[2] Les citations de l'auteur sont faites à partir du volume indiqué en bibliographie, par l'abréviation ETAH, l'œuvre précise étant mentionnée dans le co-texte.

transparente et fixe, le monde reste mystérieux : à la fin du *Ritter Gluck*, le lecteur ne saura pas s'il avait affaire à un fou, un fantôme, au chevalier Gluck lui-même, ou à la matérialisation de l'imaginaire de l'auteur (Montandon 1979 : 26). Les impressions sont rendues en notations ambivalentes, ne relevant pas du domaine de la pensée rationnelle.

La fréquence des subjonctifs, de verbes du doute et du paraître, des dépendantes comparatives irréelles est trop connue pour que nous la développions ici en dehors d'un renvoi à notre travail doctoral[3] (Schneider-Mizony 1982), et nous nous contentons d'un exemple issu de *Don Juan* :

> Es war, als ginge eine lang verheißene Erfüllung der schönsten Träume aus einer andern Welt wirklich in das Leben ein; als würden die geheimsten Ahnungen der entzückten Seele in Töne festgebannt und müßten sich zur wunderbarsten Erkenntnis gestalten. - In Donna Annas Szene fühlte ich mich von einem sanften, warmen Hauch […] in trunkner Wollust erheben; […] ein glühender Kuß schien auf meinen Lippen zu brennen: . (ETAH, 72)

Si l'un des moyens de l'écriture fantastique est l'imprécision, la référence à un accès tout personnel au monde en est un autre. C'est ici que la perception synesthésique du monde narré transporte idéalement dans les domaines de pensée chers à l'auteur : de même que les couleurs se ressentent en tons musicaux (cf *supra*), les sons deviennent des scintillements ou l'inverse comme dans *Ritter Gluck* : « die Lichtstrahlen waren Töne, welche mich umfingen mit lieblicher Klarheit », (ETAH, 19). Les arômes des fleurs parlent à Anselmus dans *Der goldene Topf* :

> Glühende Hyazinthen und Tulipane und Rosen erheben ihre schönen Häupter, und ihre Düfte rufen in gar lieblichen Lauten dem Glücklichen zu: Wandle, wandle unter uns, Geliebter, der du uns verstehst – unser Duft ist die Sehnsucht der Liebe […]. Die goldnen Strahlen brennen in glühenden Tönen: wir sind Feuer von der Liebe entzündet. (ETAH, 253)

Les analogies entre les perceptions des cinq sens relèvent d'une pensée prélogique qui convenait fort bien à la symbolisation que le romantisme pensait figurer le fonctionnement du cerveau humain. Son mode privilégié d'expression littéraire est la métaphore, figure qui transfère le sens d'un terme à un autre : cette forme d'association entre des sensations de nature différente se rencontre chez Nodier comme chez Byron, chez AW Schlegel comme chez Tieck ou justement ETA Hoffmann (Hadermann 2011).

Une écriture de la qualification subjective crée une proximité psychologique entre lecteur et personnages, et reflète une perception qui ne peut pas être objective : les « beseelende Beiwörter », que l'on pourrait traduire en « épithètes à supplément d'âme », transforment un « grünes Rasenplätzchen » en « freundliches Rasenplätzchen » (ETAH, 180), plus appellatif. Cette perspective subjective est interne au récit, le narrateur parle de l'intérieur de ses

[3] Sous la direction de Paul Valentin, à qui je dois d'être devenue linguiste.

personnages, s'implique dans leurs plaisirs, souffre de leurs déconvenues - « die unglückselige Schnur » (ETAH, 181) – et de leurs peurs : « schreckliche, qualvolle, entsetzliche Träume » (ETAH, 150). Ces descriptions aux termes axiomatiques infirment une ligne interprétative qui a voulu faire de Hoffmann un écrivain réaliste annonçant le *Vormärz*. Elles témoignent de ce que, dans cette première période de son activité d'écrivain, le fantastique domine dans l'intention d'écriture, si l'on suit la définition robuste que Todorov en donne : « Le fantastique se définit par la perception ambiguë qu'a le lecteur même des évènements rapportés » (Todorov, 1970 : 35-36). Le lecteur partage les impressions des personnages et est livré à ses seules conjectures pour établir la vérité.

Au volet lexical de l'irrationnel, auquel participent les verbes de modalisation et adverbes modalisateurs, correspond un volet grammatico-syntaxique comme source d'ambiguïté. L'enchâssement fréquent des contenus propositionnels par des régissantes de dire ou de perception positionne le sujet parlant comme seul garant de l'objectivité de ce qu'il dit : « Zu bemerken ist noch, daß … », « Kannst du es dir denken, daß… » ou « Glaube mir, daß… ». La mise à distance des savoirs courants ou des perceptions premières se réalise de façon similaire par le biais d'incises : « Da wurde, er wußte selbst nicht wie, das Gelispel und Geflüster und Geklingel zu leisen halbverwehten Worten » (ETAH, 182). La réalité est sujette à caution.

Aux modalisations s'ajoute le recours au subjonctif d'irréalité apparaissant dans des comparatives irréelles en « als ob », ainsi que de multiples comparaisons en « wie ». Ces tournures se rencontrent évidemment dans la bouche des personnages, qui formulent des hypothèses sur ce qui leur arrive, mais aussi sous la plume du narrateur, qui refuse l'omniscience au lecteur et se complaît dans une hésitation sur la réalité ou l'interprétabilité de ce qu'il voit : « da wurde ich verdammt, zu wandeln unter den Unheiligen, wie ein abgeschiedener Geist » (ETAH, 23), indique l'apparition étrange dans *Ritter Gluck*, et l'on ne sait si le « wie » ne pourrait pas aussi bien être un « als ».

L'étrange comporte également un volet textuel, si l'on accepte qu'une nouvelle présentant de multiples plans scéniques s'intercalant les uns dans les autres est plus difficile à suivre qu'un récit qui serait parfaitement linéaire. Dans les *Fantasiestücke*, une scénographie narrative parfois complexe à l'extrême brouille l'interprétation - et embrouille le lecteur. Les formes ouvertes n'offrent à la lecture que des fragments d'autant plus difficiles à assembler que la chronologie des évènements est suspendue ou renversée. C'est ainsi que l'histoire intitulée *der Magnetiseur*, qui fait environ 40 pages dans l'édition de référence, ne comporte pas moins de dix changements de cadre déictique, faisant varier l'*origo* du locuteur et les références temporelles (toujours) ou spatiales (parfois). Qu'on juge ci-dessous de la dispersion des focales évènementielles :

De la page 141 à 143 le lecteur est de plain-pied dans une scène familiale chez le baron, son fils Ottmar, sa fille Maria et un ami le peintre Bickert, discutant de rêves ;
De la page 143 à 147, le baron raconte un épisode de sa jeunesse, dans lequel un major danois, avec lequel il fut très lié, joue le rôle d'une figure du Mal ;
De la page 147 à 154, la discussion revient au *hic et nunc*, animée essentiellement par Bickert expliquant comment se préparer des rêves agréables ;
De 154 à 160, le fils raconte à son tour une histoire décrivant comment Alban, un « magnétiseur » qui fréquente la famille, a changé les sentiments de deux fiancés par hypnose ;
De la page 160 à 161, la jeune baronnesse s'évanouit à cette histoire, et le magnétiseur entre en scène pour la faire revenir à elle ;
De 161 à 163, Bickert et le baron, restés seuls, s'inquiètent du personnage d'Alban en se remémorant (nouveau retour en arrière, donc) les signes funestes qui ont accompagné la venue de celui-ci au château ;
De 163 à 168, une lettre de Maria à une amie, sœur de son fiancé, fait comprendre que se répète avec Maria l'épisode d'hypnose amoureuse raconté par Ottmar trois séquences auparavant ;
De 168 à 174, un fragment de lettre qu'Alban écrit à un ami confirme qu'il tente d'hypnotiser Maria pour s'en faire aimer ;
Les pages 174-175 sont postérieures de trois années à l'essentiel de l'histoire : le narrateur arrive au château le jour de l'enterrement de Bickert, seul survivant du groupe initial.
Des pages 176 à 178, la découverte du journal intime de Bickert informe tour à tour de la mort de Maria le jour de ses noces, du duel, mortel pour le fiancé, que celui-ci engage avec le frère jugé responsable de ce funeste enchaînement, de la mort d'Otmar rongé de remords sur le champ de bataille, et de la mort de chagrin du baron.

Les différents plans, résumés ci-dessus de façon lapidaire, alternent sur le plan interprétatif entre la confirmation des pouvoirs sataniques du magnétiseur Alban, et le retour à un rationalisme qui rend cette explication absurde. On peut considérer, à un niveau prosaïque, que l'écheveau de cette histoire est fort embrouillé pour le lecteur, ou observer que l'alternance régulière des perspectives narratives objectivantes et des détours fantastiques empêche de s'acheminer vers une fin rationnelle : la tentation de l'explication diabolique, rejetée par trois des personnages de l'histoire, le baron, Bickert, et le narrateur final, ne peut être exclue, vu le rôle important qu'elle a jouée du début jusqu'à la fin dans l'économie narrative. L'écrivain Hoffmann reconstruit le récit à chaque séquence, imposant à chaque fois une nouvelle version des faits et remaniant l'interprétation découlant préférentiellement de la séquence précédente. Le décousu est un principe de mystère, car la superposition des sources énoncia-

tives fait glisser d'une conscience à une autre sans que le lecteur sache qui croire.

2. L'expressivité hyperbolique

La notion d'hyperbole joue le rôle d'une étiquette regroupant des faits de langue aussi variés que la gradation morpho-syntaxique par les degrés de comparaison, la gradation sémantique par la composition adjectivale (« wunderlieblich »), la redondance, et la progression sémantique soutenue par un connecteur, comme « ja sogar ». L'hyperbole, forme d'énonciation exacerbée, figure d'exagération qui dit le plus pour le moins, est un moyen d'évocation poétique forte, cherchant à captiver le lecteur. Il avait déjà cours dans la prose du XVII° siècle européen, et Suzanne Duval l'évoque comme du « parler roman », comme d'un « 'vice' de la prose fictionnelle » de l'époque (Duval 2014 : 185). L'écrivain Hoffmann, à l'orée de la naissance du genre fantastique et du feuilleton de presse, manie l'intensification comme catégorie esthétique, antithétique d'un ennui négativement connoté dans ses œuvres.

La fréquence du superlatif est une caractéristique de l'écriture hoffmannienne relevée de bonne heure par la critique : Lothar Köhn parlait déjà en 1966 de « superlativischer Stil », qui est superlatif au propre comme au figuré. Au propre, par l'emploi quantitatif tout d'abord : un texte d'une soixantaine de pages comme *Nachricht von den neuesten Schicksalen des Hundes Berganza* compte 128 formes de superlatifs, soit en moyenne deux par page, un chiffre nettement supérieur à l'usage de ses contemporains (Schneider-Mizony, 1983). On y recense des formes superlatives usuelles comme best-, schönst-, größt-, höchst- portant sur des qualitatifs que la langue courante a plus ou moins routinisés ; mais sont également gradués au superlatif, c'est-à-dire au degré maximal de la qualité des adjectifs tels que :

> der stattlichste Solofänger (ETAH, 80) ; mit der augenscheinlichsten Gefahr (80) ; auf die anständigste Weise (94) ; mit dem einstimmigsten Beifall (102) ; mit den pöbelhaftesten Zoten (123) ; die mannigfaltigste Strahlenbrechung (133) ; in der frömmsten Manier (138)

Le fait que l'adjectif au positif relève déjà d'un sémantisme porté à son comble n'empêche pas l'auteur de maximiser encore le degré :

> zur ausgelassensten Freude (85) ; der qualvollsten Trauer (85),

ni la préfixation par un privatif comme –los ou –un :

> mit dem ungeübtesten Blick (126)

Le superlatif potentialise encore la puissance de perceptions négatives :

> den ungeheuersten Schmerzen (84), das verfluchteste Ungeheuer (84) mit dem abscheulisten Kratzen (97).

Divers participes adjectivisés ou adverbialisés se retrouvent au degré maximum :

> die verfehltesten Zerrbilder (112) eine der abgedrochensten Materie (126) den gereinigtesten Geschmack (131); am geneigtesten (131);

La composition adjectivale participe à ces formulations hyper-expressives :

> hellfunkelnde Augen (83) rabenschwarze Haare (87) eiskalte Brust (108) ; den überkomischen Anblick (110) ; die stupideste Stupidität (129) ;

Les superlatifs ou la composition adjectivale intensifiante attribuent une exceptionnalité aux acteurs et aux péripéties. Les qualificatifs hyperboliques des personnages et des évènements qui leur adviennent sont un trait langagier traditionnel de la fiction héroïque et des contes (Rousseau 2014 : 174-175). Les nombreux superlatifs participent de deux tendances, suivant que les formes renvoient à une lecture littérale ou ironique (Schneider-Mizony, 1983 : 23). D'un côté, une expressivité maximale crée un monde de sentiments qui sont si profondément ressentis qu'ils voisinent avec l'excès, et les personnages mis en scène par le narrateur, dont Kreisler est l'étalon, connaissent des crises de folie passagères ou sombrent dans la démence par paroxysme d'excitation nerveuse : l'intensité généralisée vise à émouvoir le lecteur par un spectacle hors du commun. De l'autre côté, l'extravagance verbale permet l'ironie par décalage quand les expressions du sublime s'appliquent à la banalité des êtres et des objets du quotidien.

Les champs sémantiques de l'indicible et de l'intelligible représentent le degré ultime de l'hyperbole, le poète mettant en scène par ce biais la difficulté à saisir son référent par des expressions appropriées, le langage devenant insuffisant pour peindre fidèlement l'émotion intense, la plume laissant la place à l'imagination individuelle du lecteur. On relève ainsi dans les divers textes des *Fantasiestücke* les adjectifs suivants : unbekannt, unerforschlich, erschließbar, unkennbar, unverständlich, unerfasslich, unermesslich, unbeschreiblich, unaussprachlich, namenlos, unerklärlich, unnennbar. Un exemple en situation, issu du *goldener Topf* :

> […] ein Paar herrliche dunkelblaue Augen blickten ihn an mit unaussprechlicher Sehnsucht, so daß ein nie gekanntes Gefühl […] seine Brust zersprengen wollte. (ETAH, 183)

La recherche d'une intensité maximale des perceptions se marque également par l'emploi morpho-syntaxique d'un comparatif à progression continue, nommé en allemand « beständig zunehmender Grad », qui se rencontre aussi bien sous la forme de comparatifs coordonnés du même adjectif « so kam es, dass immer festere und festere Bande ihn umstrickten » (ETAH, 272) que d'adjectifs sémantiquement voisins « Immer reger und lauter wurde die Lust » (ETAH, 269). Les répétitions mises dans la bouche des personnages manifestent de

même l'exaltation de la passion : Laß mich untergehen – untergehen (271), ich muß fort, noch heute fort (273), Schweigt, schweigt (276) Fürchterlich, fürchterlich, schrie Erasmus auf (276).

Fréquence de l'épithète, adjectifs intensifs, métaphores-pivots du feu, de la glace, de la blessure ou de la bête féroce participent de l'amplification. Le langage métaphorique est créateur de surnaturel lorsque la lecture peut prendre les images au pied de la lettre, et devient signal d'ironie lorsque le contexte n'offre plus de vraisemblance à la puissance des images. Les métaphores sont peinture plutôt que preuve : le feu, torturant et dévorant, est le feu de l'enfer, la glace, son antithèse, symbolise la mort du vivant. Lorsque feu et glace caractérisent les rapports entre les personnages, leur apparition concomitante matérialise la distance de l'incommunicabilité. La sensation d'une blessure par une arme ou une morsure de bête met en scène la déchirure de l'artiste entre son moi social et sa vie dans l'art. Quant à la métaphore des bêtes sauvages hurlantes, elle évoque la régression possible des héros vers l'animalité : les hurlements ou mouvements désordonnés sont le reflet physique des déformations psychiques que connaît l'individu sensible ne parvenant pas à s'intégrer dans une société philistine.

L'insolite est ainsi plus proche du terrifiant que de la curiosité, plus proche de l'excès que de la rupture de quotidienneté :

> Feuerstrahlen durchblitzten ihn, in rasender Liebeswut drückte er die Geliebte an sich und rief: „Nein, ich lasse dich nicht, und sollte ich untergehen im schmachvollsten Verderben" (ETAH, 274)

s'écrie Eramus Spikher dans un accès de délire amoureux. L'enthousiasme des personnages dans leurs débordements verbaux est proche de la folie, qui les conduit à l'isolement et au rejet par la société, comme cette nouvelle *Die Geschichte vom verlornen Spiegelbilde* le manifeste à différents niveaux, qu'il s'agisse du rejet du héros par sa femme et son jeune fils, ancrés dans une vie matérielle prosaïque, ou des autres clients de l'auberge qui le chassent après avoir découvert son absence de reflet. L'impossibilité du personnage central à réconcilier sa vie sociale et la part « nocturne » de son Moi est un motif particulièrement cher aux écrivains romantiques. Mais, de façon plus générale, tous les personnages sensibles mis en scène par l'auteur, qu'ils soient artistes ou non, connaissent ces moments de troubles qui les font osciller d'un extrême psychologique à l'autre, comme Maria dans *Der Magnetiseur* :

> Indem ich mich oft über ein Unding, über ein Nichts bis zum Tode betrüben, und wieder eben über solch ein Nichts bis zur Ausgelassenheit erfreuen konnte, zehrte sich mein Selbst auf in den gewaltsamen Ausbrüchen einer innern mir unbekannten Kraft. (ETAH, 164)

Le banal devient terrible, et le bonheur n'est qu'un rêve dans une antithèse brutale. La sémantique de la mélancolie romantique (Cantagrel 2004) parcourt la gamme des sentiments de la joie débordante au désespoir, le propos poétique de

l'auteur articulant une philosophie de la dissonance qui prend des accents pathologiques. La répétition des mêmes motifs (mélo-) dramatiques, des mêmes champs lexicaux de l'excessif qui en acquièrent un caractère formulaire, crée une atmosphère chargée comme un ciel d'orage. Dualité du monde, duplicité des personnages négatifs, déchirements des héros se répondent dans beaucoup de récits, dont les issues heureuses sont plus rares que les fins tragiques. Mais l'exagération est perçue comme telle dans le contexte, le sens littéral ne faisant illusion que jusqu'à un certain point. L'exagération transforme l'insolite en invraisemblable, ce qui incline le lecteur de l'histoire fantastique à la malléabilité de ses univers de croyance.

3. Hétérogénéité et ironie

Certains faits de langue annoncent la déconstruction feuilletoniste de la presse populaire au milieu du XIX^{e}. Une vision morcelée de type épisodique juxtapose des contenus, parallélise sans lien ou utilise à l'envi parenthèses et incises non intégrées dans la syntaxe de la phrase d'accueil. A un micro-niveau, l'ellipse de l'auxiliaire de l'accompli, encore possible au début de ce dix-neuvième siècle, se rencontre fréquemment chez Hoffmann et fait s'entrechoquer les plans de l'hypotaxe, comme dans *Don Juan* :

> […] den Juan stattete die Natur, wie ihrer Schoßkinder liebstes, mit alle dem aus, was den Menschen, in näherer Verwandtschaft mit dem Göttlichen, über den gemeinen Troß, über die Fabrikarbeiten, die als Nullen, vor die, wenn sie gelten sollen, sich erst ein Zähler stellen muß, aus der Werkstatt geschleudert werden, erhebt ; (ETAH, 75)

La syntaxe heurtée reflète alors l'entrechoquement des perspectives de la dualité humaine, qui met en scène des couples de personnages, des divisions du moi, des balancements entre différents pôles, sans qu'un point d'équilibre ne soit atteint. L'hétérogénéité ressort aussi d'une accumulation de niveaux hiérarchiques qui touchent la syntaxe phrastique (degrés de dépendance jusqu'au niveau 3) comme la syntaxe du groupe nominal, avec des groupes participiaux tels que celui-ci, relevé dans *Don Juan* :

> … jedes durch einen gewaltigen, nie zu verschmerzendes Unheil bringenden Schlag gestörte Glück der Liebenden. (ETAH, 76)

Un discours polyphonique[4] se crée par l'intermédiaire des appositions et participes, tandis que l'absence de conjonctions évacue les liens sémantiques et fait se succéder rapidement des perspectives parfois antithétiques. La mise hors construction des compléments verbaux ou après-dernière position (« Ausklam-

[4] Pas au seul sens musical que lui donne Remy-Lacheny en parlant de voix qui s'ajoutent les unes aux autres (2011 : 244).

merung ») relève de la même façon d'une description du monde par fragments : « … zehrte sich mein Selbst auf in den gewaltsamen Ausbrüchen einer innern mir unbekannten Kraft » (ETAH, 164). Ces caractéristiques syntaxiques du style de Hoffmann étaient certes inscrites dans l'écriture de l'époque (que l'on pense à la phrase kleistienne), mais elles participent chez l'auteur d'une vision du monde bipolaire, exigeant la même oscillation (terme de Stefanie Junges 2000) de l'individu héros de l'histoire que du lecteur.

La polyphonie est surtout celle du style, qui fait voisiner de façon délibérément hétérogène un style juridique rappelant la période des chancelleries (le « Kanzleistil »), doté de lexèmes philistins (« solide Geschäfte ») et dépeignant des préoccupations embourgeoisées (« Frisur und Sonntagsfrack verderben ») dans la bouche de l'archiviste Lindhorst du *goldener Topf* :

> Unerachtet ich nun nicht eben gern sehe, dass sie mein eigentliches Wesen der Leserwelt kundgetan, da es mich vielleicht in meinem Dienst als geheimer Archivarius tausend Unannehmlichkeiten aussetzen, ja wohl gar im Collegio die Frage veranlassen wird: inwiefern wohl ein Salamander sich rechtlich und mit verbindenden Folgen als Staatsdiener verpflichten könne, und inwiefern ihm überhaupt solide Geschäfte anzuvertrauen, da nach Gabalis und Swedenborg den Elementargeistern durchaus nicht zu trauen – unerachtet meine besten Freunde meine Umarmung scheuen werden, aus Furcht, ich könne in plötzlichem Übermut was weniges blitzen und ihnen Frisur und Sonntagsfrack verderben – unerachtet alles dessen, sage ich, will ich Ew. Wohlgeboren doch in der Vollendung des Werkes behülflich sein […]. (ETAH, 251)

avec le style enthousiaste prêté à l'auteur pour parler de la vision du royaume féérique d'Atlantis dans lequel la fin du conte transporte Anselmus :

> Rühren sich nicht in sanftem Säuseln und Rauschen die smaragdenen Blätter der Palmbäume, wie vom Hauch des Morgenwindes geliebkost? Erwacht aus dem Schlaf heben und regen sie sich und flüstern geheimnisvoll von den Wundern, die wie aus weiter Ferne holdselige Harfentöne verkünden! Das Azur löst sich von den Wänden und wallt wie duftiger Nebel auf und nieder, aber blendende Strahlen schießen durch den Duft, der sich wie in jauchzender kindischer Lust wirbelt und dreht und aufsteigt bis zur unermesslichen Höhe, die sich über den Palmbäumen wölbt (ETAH, 253)

L'ironie hoffmannienne est celle du décalage, au macro-niveau de la composition textuelle comme au micro-niveau de l'écriture : les épithètes sont d'autant plus ridicules qu'elles seront appliquées à un parfait philistin ou une philistine, comme la jolie Veronika de *Der goldene Topf*. L'inappropriation entre l'objet et la désignation, entre l'évènement et sa mise en scène est moyen de railler, permettant la prise de conscience du fossé entre l'idéal et la réalité, entre le niveau de l'histoire et le regard que le lecteur doit jeter sur l'épisode. C'est ainsi que la scène de fiançailles auxquelles le père de Veronika donne sa bénédiction se clôt dans *Der goldene Topf* par la remarque que le repas n'a même pas eu le temps de refroidir :

> « Nun, ich gebe meinen väterlichen Segen zu der fröhlichen Verbindung und erlaube, daß ihr euch als Braut und Bräutigam küsset." Dies geschah, und es war, noch ehe die aufgetragene Suppe kalt worden, die förmliche Verlobung geschlossen. (ETAH, 250)

Dans le voisinage de deux perspectives ou personnages particulièrement hétérogènes, le comique naît de la différence, parce que chaque éclairage relativise implicitement l'autre et en diminue la crédibilité. Mais il ne faut pas prendre cette remise en question réciproque comme un nihilisme devant la connaissance. Au contraire, de même que les nombreux petits traits d'un dessin de Callot se combinent en une silhouette d'ensemble, comme l'auteur le rappelle lui-même dans l'introduction programmatique aux Fantasiestücke : « Schaue ich deine überreichen aus den heterogensten Elementen geschaffenen Kompositionen an, so beleben sich die tausend und tausend Figuren, (…) » (ETAH 12), et permettent de percer le mystère du dessin « alle geheimen Andeutungen, die unter dem Schleier der Skurrilität verborgen liegen » (ETAH, 12-13), de même les figures de la vie quotidienne esquissées dans leur étrangeté, renvoient au monde intérieur de l'auteur, qualifié de romantique :

> Könnte ein Dichter oder Schriftsteller, dem die Gestalten des gewöhnlichen Lebens in seinem innern romantischen Geisterreiche erscheinen, und der sie nun in dem Schimmer, vom dem sie dort umflossen, wie in einem fremden wunderlichen Putze darstellt, sich nicht wenigstens mit diesem Meister entschuldigen und sagen: Er habe in Callots Manier arbeiten wollen? (ETAH, 13)

L'irruption d'éléments saugrenus dévoile l'organisation narrative et représente un clin d'œil au lecteur. L'enjeu de la lecture n'est pas la crédibilité, les indices ironiques démystifient ce qui se passe dans l'histoire tout en rappelant son origine factice.

La polyphonie est également celle des allusions intertextuelles, qui truffe les écrits de références littéraires (Jean-Paul, Novalis, Schiller ou Shakespeare), musicales (Gluck ou Mozart) et picturales (le Callot du titre), sans oublier les écrits para-scientifiques de l'époque : cet aspect est longuement développé par Ingrid Rémy-Lacheny (2009), et même si sa monographie porte sur d'autres écrits hoffmanniens, les observations en sont pertinentes aussi pour ces œuvres précoces.

L'hétérogénéité constitutive de l'écriture hoffmannienne résulte enfin du jeu interdiscursif retors par lequel le narrateur se manifeste en tant que personnage de ses histoires en même temps qu'il les écrit, à telle enseigne que Magdolna Orosz (2001) fait de cette réflexivité de l'écriture un trait fondamental de l'écrivain Hoffmann, des premiers textes jusqu'au *Kater Murr*. L'auteur se cache derrière le narrateur dans *Nachricht von den neuesten Schicksalen des Hundes Berganza* et dialogue avec le chien en portant les théories de l'art hoffmaniennes, intervient à la fin du *Magnetiseur* pour tirer un trait de mort sous le destin du dernier personnage « Und er ist hinüber » (ETAH, 178) et

développe son intervention par un post-scriptum[5] du *reisender Enthusiast* adressé à « mein lieber Theodor Amadäus Hoffmann » à l'issue de *Die Geschichte vom verlornen Spiegelbilde* (ETAH, 283). Le narrateur de *Der goldene Topf* dégringole d'Atlantis, où il a accompagné son héros, dans la réalité triviale, forcément triviale. Son exclamation désolée « Aber ich Armer ! – bald – ja in wenigen Minuten bin ich selbst aus diesem schönen Saal […] versetzt in mein Dachstübchen, […]» (ETAH, 254-255) arrache le lecteur au royaume de la fiction, qui s'affiche ainsi comme fondamentalement artificielle.

Conclusion

L'individu peu apte à trouver sa place dans la société est au centre de ces perceptions de l'hétérogène et du grotesque. Son « mal du siècle », grossi par une hypersensibilité lui faisant voir les choses autrement qu'elles ne sont (*Der goldene Topf*), le confronte à des personnages et des situations ambigus et duplices (*Der Magnetiseur*), qui le privent de toute possibilité d'équilibre personnel. Les moyens langagiers dépeints ci-dessus ne sont guère des innovations formelles, mais l'accumulation de disruptions qu'ils convoquent, le mélange du style haut (sublime) et du style bas (grotesque) mêlent l'idéal et l'horrible, et signent cette disharmonie typiquement romantique, à tendance satirique et caractérisée par ces séquences manifestant des « formale Überschreitungen innerhalb eines Textes » et « Übertreten von Textgrenzen » (Junges, 2020). Le brassage des catégories esthétiques normatives, cette combinaison du comique et du tragique, du sublime et du prosaïque, du beau et de l'absurde conduit à un brouillage générique, amalgamant des ingrédients du roman-bleuette, du fantastique, de l'essai sur l'art et la musique et de l'interdiscours entre écrivain et lecteur. Ces écrits hétérogènes de bout en bout, du niveau lexical jusqu'au niveau textuel, se terminant fréquemment de façon ouverte, par une pirouette ou une incertitude fondamentale (le *Spiegelbild* mêle les deux), montrent des analogies indéniables avec l'incomplétude et la collision entre harmonie et disharmonie manifestées de Novalis à Schlegel en passant par Tieck. La manière et la matière langagière fondent ainsi l'interprétation, car les récits présentent des formes objectives qui imposent ce déchiffrement en « oscillation » (Junges), « ambivalence » (Orosz) ou « polyinterprétabilité » (Köhn), traits stylistiquement décisifs du romantisme littéraire.

[5] La mise au sommaire en tant que texte différencié de ce post-scriptum par l'édition Winkler – sous le titre de *Postskript des reisenden Enthusiasten*, 283 - montre d'ailleurs qu'il est difficile de juger définitivement si l'on a affaire à un péritexte dans la fiction (notre interprétation) ou un paratexte (interprétation de l'éditeur).

Édition :

HOFFMANN, Ernst Theodor Amadeus (1813/1814) *Fantasie- und Nachtstücke*. In : MÜLLER-SEIDEL, Walter (Hg.) Sämtliche Werke in sechs Bänden. Bd. 1. München: Winkler-Verlag. 1976.

Travaux utilisés :

CANTAGREL, Laurent (2004) *De la maladie à l'écriture. Genèse de la mélancolie Romantique*. Berlin New York : de Gruyter.

DUVAL, Suzanne (2014) « L'hyperbole fictionnelle : exagération et suffixation dans l'œuvre romanesque de Madeleine de Scudéry ». In : *TRANEL* (Travaux neuchâtelois de linguistique) 2014/61-62, 183-195.

HADERMANN, Paul (2011) « La synesthésie : essai de définition ». In : CUPERS, Jean-Louis (dir.) *Synesthésie et rencontre des arts*. Bruxelles : Presses de l'Université de Saint-Louis, 83-129.

KÖHN, Lothar (1966) *Vieldeutige Welt. Studien zur Struktur der Erzählungen E. T. A. Hoffmanns und zur Entwicklung seines Werkes*. Tübingen: Max Niemeyer Verlag.

JUNGES, Stefanie (2020) *Oszillation als Strategie romantischer Literatur. Ein Experiment in drey Theilen.* Schlegel-Studien 13. Paderborn: Brill Ferdinand Schöningh.

MONTANDON, Alain (1979) « Écriture et folie chez E.T. A. Hoffmann ». In : *Romantisme*, 1979/24, *Écriture et folie*, 7-28. Doi : https://doi.org/10.3406/roman.1979.5293.

OROSZ**,** Magdolna (2001) *Identität, Differenz, Ambivalenz. Erzählstrukturen und Erzählstrategien bei E. T. A. Hoffmann.* Frankfurt a. M. : Peter Lang.

PÉRENNEC, Marie-Hélène (1995) „Plädoyer für eine linguistisch fundierte Stilistik". In: FAUCHER, Eugène / MÉTRICH, René / VUILLAUME, Marcel (Hrsgb.) *Signans und Signatum. Festschrift für Paul Valentin zum 60. Geburtstag.* Tübingen: Gunter Narr Verlag, 439-451.

PÜSCHEL, Ulrich (1973) „Linguistische Stilistik". In: ALTHAUS, Hans-Peter & alii (Hrsgb.): *Lexikon der germanistischen Stilistik*. Tübingen: Max Niemeyer Verlag, 304-313.

RÉMY-LACHENY, Ingrid (2009) *Etude des Frères de Saint-Serapion d'E. T. A. Hoffmann*. Thèse de 3 ième cycle à l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III. Disponible sur HAL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00947681/document

ROUSSEAU**,** Christine (2014) « Le système superlatif dans les contes de fées du XVII^{e} siècle ». In : *TRANEL* (Travaux neuchâtelois de linguistique) 2014/61-62, 171-182.

SCHNEIDER-MIZONY, Odile (1982) *Faits de langue chez E. T. A. Hoffmann et tentative d'interprétation*. Doctorat de 3ième cycle en linguistique allemande à l'Université de Paris-Sorbonne-Paris IV. Tapuscrit non publié.

SCHNEIDER-MIZONY, Odile (1983) *Die Hyperbel in der Sprache Hoffmanns. Eine linguistisch-statistische Untersuchung.* Linguistica Palatina 1983/35.

TODOROV, Tzvetan (1970) *Introduction à la littérature fantastique*. Paris : Le Seuil.

Autorenhinweise
für die *Nouveaux Cahiers d'Allemand*

Die Hinweise bleiben bewusst knapp, da allzu lange Manuskripthinweise entweder verwirren oder demotivieren. Sie erleichtern uns die Arbeit, indem Sie sich an die wenigen hier angegebenen Regeln halten.

Ihr Beitrag sollte 10-12 Seiten *nicht* überschreiten. Notfalls kann der Stoff auf zwei Beiträge verteilt werden, wovon der zweite in der darauffolgenden Ausgabe der Zeitschrift erscheinen würde. Bei Überlänge behält sich die Redaktion das Recht der Kürzung des Manuskripts vor.

Auch sollte der Beitrag sparsam mit Fußnoten umgehen und *nur im Text zitierte Autoren/innen in der Bibliographie anführen*. Da das Lesepublikum zu einem Teil aus AkademikerInnen, zum anderen aus DeutschlehrerInnen besteht, sollte auf eine flüssige Darstellungsweise geachtet werden. Kürzere Zitate (bis 2 Zeilen) dürfen im Text bleiben, längere (über 2 Textzeilen) werden als Zitatblock (vgl. unten) abgesetzt. Zitate aus allen anderen Sprachen als Deutsch und Französisch müssen übersetzt werden, wobei es dem/der AutorIn überlassen bleibt, ob der Originaltext sich im Fließtext oder in einer Fußnote befindet.

Literaturverweise werden im Text gegeben nach dem Muster: Autor und Jahr (ev. mit Seitenangabe) „wie Müller (1990: 66) schreibt".

Literaturangaben am Ende des Artikels geben immer die vollen Namen samt Vornamen an mit üblicher Unterscheidung zwischen selbstständiger Publikation *kursiv* (Buch, Zeitschrift) und unselbstständiger Publikation *recte* (Artikel, Kapitel). Beispiel:

MÜLLER, Peter (1990): *Zur Hydronymie im Elsass*. Strasbourg: La Nuée Bleue.

Benutzen Sie bitte ein gängiges Textverarbeitungsprogramm wie Word für Windows oder Mac und wählen Sie einen einfach zu identifizierende Dateinamen, z.B. (kurzen) Titel der Publikation+Name des Autors.doc/docx.

Formanweisungen

oberer und unterer Rand: 3 cm
linker und rechter Rand: 2,5 cm
Schriftart: times new roman
Schriftgröße 14 für den aktuellen Text, 12 für Beispiele und Zitate in einem eigenen Abschnitt, ebenso Rezensionen, 11 für Fußnoten, 11 für Bibliographie
Abschnitt im Textformat: einfacher Zeilenabstand
Zitatblock: links 5 mm zurückgesetzt
Keine Word-Aufzählungsliste benutzen

Sylvain FARGE
Université Lumière Lyon2-CeRLA

La dérivation des adjectifs monosyllabiques de l'allemand par suffixation en *-e* ou *-heit* / *-keit* est-elle motivée ? (1)[1]

1. Introduction et cadre théorique

1.1. Préliminaires théoriques

Dans cette analyse, nous nous intéresserons prioritairement à la dérivation des adjectifs monosyllabiques de l'allemand en *-e* et *-heit*[2] en vue de dégager, pour chacun des deux suffixes, une signification : *signification* n'est pas à entendre dans un cadre référentialiste mais dans un cadre de linguistique indexicale telle que construite par Cadiot (1997) ou Cadiot et Visetti (2001). Il ne s'agit pas d'une signification qui serait un concept présent dans le mot ou le morphème, ici un suffixe, et renverrait à une essence première, mais d'un indice ou, pour reprendre le terme de Cadiot (1997), un catalyseur, qui donne un accès à un certain objet, conceptualisé à partir d'une *gestalt* dynamique. Nous cherchons donc pour nos suffixes une explication en termes d'indices de construction. Le suffixe *-e*, par exemple, indique de procéder à telle saisie sur la base du motif posé par tel adjectif. Nous éviterons d'employer le terme d'*instruction*, qui serait certes tout à fait évocateur, mais qui ressortit à un courant de recherche, la sémantique instructionnelle, dont nous ne partageons pas les prémisses.

Ainsi Anscombre (2015), représentant de cette sémantique instructionnelle, analysant la suffixation par *-age*, *-ment* et *-tion* en français, explique la sélection du suffixe par une base verbale par des instructions portées par cette base et sa structure sémantique :

> On voit ainsi apparaître la difficulté principale rencontrée lors de cette étude : l'interprétation du dérivé suffixal ne peut pas de façon générale être fixé à l'avance. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'une telle interprétation doit être –au moins partiellement– reconstruite dans chaque cas. Et cette interprétation dépend visiblement non seulement du verbe et de sa syntaxe, mais également de facteurs sémantiques intervenant dans l'application du suffixe à la base verbale. (2015, 67)

[1] Première partie d'un article dont la suite paraîtra dans le numéro 2021/3. (Note de la rédaction)

[2] Par commodité, quand nous parlerons du suffixe *-heit*, nous sous-entendrons ses allomorphes *-keit* et *-igkeit*. Nous ne considèrons pas dans cette étude les critères (phonétiques) qui justifient l'emploi de *-heit* ou *-keit*, ni les raisons (plus historiques) qui justifient la présence modérée, dans le paradigme de l'allomorphe *-igkeit*.

Si nous partageons avec l'auteur le présupposé que l'interprétation doit être faite à chaque fois et qu'elle dépend de la base (ici, un verbe) et d'autres facteurs contextuels, nous restons réservé sur les instructions, qui supposent la connaissance de la structure argumentale du verbe, sans que l'on sache très bien d'où le locuteur tirerait cette connaissance. En outre, dans cette perspective cognitive, les instructions sont semblables à des instructions de programmes informatiques, ce qui leur confère une certaine rigidité. Par exemple, pour le suffixe *-ment*, l'auteur donne une explication en termes de structure argumentale, mais on peut y voir un indice linguistique « mise en saillance de l'actant qui fait l'objet de l'action décrite par le nom » : le jugement concerne au premier chef la personne jugée, l'apitoiement la personne pitoyable…

La mise en saillance proposée ici s'appuie sur l'expérience du locuteur, qui porte son attention sur tel ou tel actant du procès : le sémanticien devra expliquer pourquoi l'expérience associée à l'action de juger met l'accent sur la personne jugée (c'est tout de même celle qui a le plus à perdre ou à gagner). Cette perspective théorique définit une expérience phénoménologique « intuitive » qui ne passe pas par la construction d'une structure argumentale, dont l'ancrage dans l'esprit du locuteur reste à préciser. Elle explique également des formations exclues par Anscombre, comme le substantif *abattement* dans son emploi d'*abattement fiscal* (par la mise en saillance des impôts comme support de l'abattement : l'important, c'est qu'ils soient réduits). On explique ainsi qu'il soit possible de parler du déménagement d'un entrepôt et du déménagement d'une personne (dans les deux cas, l'entrepôt et la personne sont les actants mis en saillance en énoncé : l'indice construit le sens en énoncé, alors qu'Anscombre cherche des instructions valables hors énoncé).

En outre, notre étude ne souscrit pas aux cadres théoriques qui mettent au centre de leur explication de la distribution des suffixes des critères de forme (notamment phonétique) : une analyse attentive de notre corpus n'a pas donné d'indices permettant de supposer, au-delà du caractère monosyllabique des adjectifs-bases, que la forme joue un rôle prépondérant dans le choix du suffixe. Cette position est particulièrement celle que tient l'approche analogique en morphologie, comme l'illustre l'étude, en anglais, des suffixes *-ness* et *-ity* par Arndt-Lappe (2014). Cette dernière adopte une approche cognitive ouvertement a-sémantique et considère les critères purement formels (phonétiques et morphologiques) comme seuls déterminants de la compétition entre les deux suffixes. Ce faisant, elle rejette des lectures de ces suffixes plus proches de ce que nous proposons, et notamment les travaux Riddle, repris par Baeskow (2012). Or, ces études présentent précisément une lecture en termes sémantiques : il apparaît que *-ness* indique la saisie d'une propriété vue comme graduable, particulièrement dans ses plus hauts degrés de réalisation (*absurdness*, *easiness*…), tandis que *-ity* sélectionne la qualité indépendamment de cette notion de gradation,

d'où un sentiment de généricité (*absurdity*, *ability*). Baeskow résume ainsi le propos:

> While *-ness* tends to embody a relatively high degree of a property […] and thus induces a specific reading, the generic character of *-ity* is claimed to result from its tendency to nominalize properties independently of their scalar structure. (Baeskow :2011, 28)
>
> Tandis que *-ness* a tendance à suggérer un degré relativement élevé d'une qualité […] et ainsi d'induire une lecture spécifiante, on considère que le caractère générique de *-ity* ressortit à sa tendance à nominaliser des propriétés indépendamment de leur structure scalaire. (Notre traduction)

Sans partager l'approche générativiste de Baeskow[1], qui se rapproche de celle d'Anscombre, nous nous inscrirons dans une recherche similaire de la structure sémantique explicant le choix du suffixe.

Enfin, un défaut majeur de l'approche d'Arndt-Lappe, que l'on peut reconnaître, dans une moindre mesure, dans celles de Baeskow ou d'Anscombre, consiste en ce que ne sont jamais abordées les pratiques discursives. L'étude d'Arndt-Lappe repose sur une analyse de néologismes en *-ness* et *-ity* dans un cadre diachronique, mais n'évoque à aucun moment les raisons qui suscitent les néologismes et ne tient pas compte des pratiques discursives, qui, au XX^{e} siècle, sont propices aux néologismes ou, à tout le moins, à leur enregistrement et leur étude. Comment parler de néologie sans évoquer les contraintes discursives, les modalités d'emploi de la langue, le rapport à la langue, les supports d'expression ? Ne retenant que des aspects purement formels, elle évacue des facteurs pourtant essentiels des phénomènes qu'elle étudie. L'avantage de l'approche indexicale est au contraire de prévoir et de considérer l'expérience du locuteur dans la langue. C'est ce que cette contribution s'attachera à démontrer.

1.2. Méthodologie : Caractéristiques des adjectifs-bases monosyllabiques

Avant d'étudier la suffixation, nous proposons une rapide analyse des caractéristiques des adjectifs qui serviront de base à notre étude. Le premier point concerne le fait qu'ils sont monosyllabiques : nous ferons l'hypothèse d'un rapport entre cette caractéristique et une caractéristique sémantique. Nous verrons ensuite leur comportement dans le cadre de la dérivation verbale (*warm - wärmen*, *schmal - schmälern*) et des paires d'adjectifs de sens contraire (*eben - uneben*, *hell - dunkel*). Ces critères éclaireront notre conception du sémantisme des suffixes étudiés.

[1] À titre de curiosité, rappelons que *-ness* correspond à l'allemand *-nis*, comme l'équivalent de *-e* est en anglais le suffixe *-th (deep / depth)*. Or, les formes en *-nis* en allemand sont aisément remplacées par des formes en *-e* (*Ödnis / öde*) ou, plutôt, en *-heit* (*Bitternis / Bitterkeit*, *Säuernis / Sauerkeit*…). Comme nous le verrons, la notion de degré d'une propriété, sans en être constitutive, est présente dans la structure sémantique de nos suffixes.

Le choix des adjectifs monosyllabiques tient à un fait très simple : sauf les deux exceptions de *eben* et *müde*, seuls les adjectifs monosyllabiques se dérivent en *-e*. Cela peut, bien sûr, tenir à un critère phonotactique mais également à un critère sémantique : les adjectifs simples exprimeraient des qualités simples, compatibles avec la saisie portée par le suffixe *-e*. Cette affinité des bases pour tel ou tel suffixe en fonction de leur caractère mono- ou plurisyllabique a été observée dans d'autres cas, comme pour les suffixe *-ité* et *-itude* en français. Ainsi, Koehl et Lignon (2014) observent une affinité de *-itude* pour les bases monosyllabiques (*latitude, longitude, rectitude*), de *-ité* pour les bases plurisyllabiques (*vélocité, créativité, sincérité*). En allemand, la situation est plus complexe puisque les adjectifs monosyllabiques sont également propres à la dérivation en *-heit*, par ailleurs typique des plurisyllabiques, mais aussi que des adjectifs acceptent les deux suffixations (*die Säure - die Sauerkeit*), comme cela s'observe pour les suffixes *-ness* et *-ity* en anglais.

Koehl et Lignon apportent des éléments intéressants pour notre étude. D'une part, elles montrent que *-ité* et *-itude* sont sémantiquement proches sans être allomorphes et que l'un d'eux, *-itude* n'était plus productif jusqu'à l'invention de la négritude par Léopold Sédar Senghor, puis le retour du suffixe avec la bravitude de Ségolène Royal : cela montre que le choix du suffixe peut tenir à des facteurs socio-pragmatiques, ce qui va dans le sens de notre cadre théorique, qui inscrit la sémantique des suffixes dans les pratiques discursives. En outre, elles montrent que les deux suffixes se distinguent sur des critères sémantiques : si *-ité* suffixe plutôt des polysyllabiques pour former des noms relationnels, des occurrences (*dire des absurdités*, par exemple), ou des objets (*acheter une absurdité*), *-itude* permet de former des noms de qualité, de propriété ou attitude (*la quiétude - l'inquiétude, la certitude*). Nous poursuivons le même projet de mise au jour des déterminants sémantiques.

Enfin, Koehl et Lignon remarquent que la préférence de *-ité* pour les bases longues va de pair avec la suffixation majoritaire d'adjectifs complexes : *sexuel -sexualité*, *central - centralité*, etc. Il en va de même de notre suffixe *-heit* : s'il est sans concurrence sur les adjectifs plurisyllabiques, c'est probablement en raison du fait que ces mêmes adjectifs sont régulièrement complexes. Par exemple, *zumutbar*, formé sur *jm. etw. zumuten*, se dérivera en *die Zumutbarkeit*, *freundlich*, formé sur *der Freund*, se dérivera en *die Freundlichkeit*. Le fait que les adjectifs-bases soient suffixés induit qu'ils présentent une certaine saisie : leur sémantisme est déjà complexe. Que l'on compare *warm* à *freundlich* : pour comprendre la notion portée par *warm*, il suffit de penser à une sensation de chaleur. Pour comprendre celle portée par *freundlich*, il faut construire la notion d'ami pour accéder à l'expérience d'un comportement amical, et d'en déduire la caractéristique « amabilité ». Ce n'est pas la seule forme qui commande la suffixation, mais l'interaction entre forme et

sémantisme, les deux étant liés. D'ailleurs, on trouve trace, dans le dictionnaire des Grimm, de dérivés en *-e* d'adjectifs plurisyllabiques dont seuls subsistent en allemand moderne *die Mühe* et *die Ebene* : *die Dunkele* et *die Bittere*, formés sur les disyllabiques *dunkel* et *bitter*, ont été remplacés par *die Dunkelheit* et *die Bitterkeit*. En revanche, *lecker* se dérive, selon le même dictionnaire, uniquement en *die leckerheit*, *finster* en *die finsterkeit*. Le suffixe *-e* n'est effectivement pas le plus fréquent pour les bases simples polysyllabiques.

Ensuite, nous observons que les adjectifs monosyllabiques désignent avant tout des propriétés physiques, perceptibles par les sens, comme la température (sens du toucher et nociception : *warm, heiß, kühl*…), les dimensions et les couleurs (sens de la vue), le goût, des caractéristiques psychologiques renvoyant à des qualités propres à une personne (*brav, klug*…) ou un objet (*morsch, roh, satt*…). Nombre de ces adjectifs peuvent se classer comme contraires ou comme degrés sur une échelle graduée : *leer* / *voll*, *süß* / *sauer*, *nah* / *fern-weit*, *breit* / *eng-schmal*, *dürr-dünn-schlank* / *dick*. Dans ces cas, il n'est pas possible de construire l'adjectif indiquant la propriété inverse à l'aide du préfixe *un-*, à l'exception notable de *fern* et *weit*, qui forment *unfern* et *unweit*. Cela étant, ces deux derniers adjectifs ne sont pas exactement les contraires de *fern* et *weit*, puisqu'ils ne sont pas synonymes de *nah* : ils expriment plutôt un éloignement relatif. En ce sens, ils suivent la règle des autres adjectifs : la présence, dans le système lexical, d'un contraire, rend non pertinente la formation d'un contraire formé sur *un-*. Les adjectifs ne disposant pas de leur contraire sous forme d'un adjectif simple contrastent avec un adjectif dérivé par le préfixe *un-* : *dicht* / *undicht*, *klar* / *unklar* (uniquement dans le cas où *klar* renvoie à une clarté non visuelle, abstraite, le contraire de *klar*, dans le domaine de la vision, étant *dunkel* ou *finster*), *stet* / *unstet*.

Enfin, la plupart de ces adjectifs peuvent faire l'objet d'une dérivation verbale sans affixation, le verbe obtenu exprimant le fait qu'un actant transforme un objet pour lui faire acquérir la propriété désignée par l'adjectif : *wärmen* / *kühlen*, *schwächen* / *stärken*, *spitzen*, *schärfen*, *ebnen*, par exemple. Dans d'autres cas, le verbe s'obtient avec préfixation, généralement avec le préverbe *ver-* (*verengen*, *vergrößern*, *verschönern*…) ou *er-* (*erhitzen*, *ergänzen*, *erhellen*, *ermatten* —au sens d'*épuiser*—). Dans d'autres cas encore, le verbe obtenu est factif (*nahen*, *ermatten* – au sens de *perdre ses forces* –, *erschlappen*…). Ceci est consistant avec le fait que ces adjectifs renvoient à des qualités graduables, vers lesquels un objet peut évoluer : un objet froid peut être chauffé, un objet sombre éclairci, etc... En revanche, les adjectifs graduables qui se rapportent à des caractéristiques psychologiques, comme *brav*, *klug* ou *barsch*, ne sont pas susceptibles de telles dérivations. On peut supposer que cela tient au fait que les qualités évoquées sont considérées soit comme permanentes et non susceptibles de variations (internes ou sous l'effet d'une force externe) chez l'individu

(l'intelligence), soit comme relevant d'un comportement au contraire ponctuel et ne permettant pas plus de modification de degré (*barsch*, *schroff*, *kühn*).

Nous retiendrons de ces réflexions préliminaires que les adjectifs monosyllabiques présentent des points communs qui pourraient révéler une véritable cohérence sémantique. Ils se comportent toutefois différemment dans le cadre de la dérivation nominale par les suffixes *-e* ou *-heit*. Les uns ne se dérivent qu'avec *-e* (*warm*, *weit*, *nah*, par exemple), d'autres, comme *klein*, seulement avec *-heit*, les derniers enfin avec l'un ou l'autre (*fremd*, *wirr*, etc). Nous nous attacherons à déterminer si ces différences sont explicables par des critères sémantiques et, pour cela, ferons un retour diachronique sur les dérivations qui nous intéressent ici avant d'analyser, dans le prochain article, les dérivations autorisées ou interdites.

2. Une première approche diachronique

Si, en allemand moderne, la dérivation des adjectifs monosyllabiques par *-heit* ou *-e* se présente le plus souvent en distribution complémentaire, la situation a été différente par le passé : le dictionnaire des Grimm enregistre régulièrement des couples de dérivés là où la langue moderne ne connaît plus qu'une forme : ainsi, sur *laut* est formé *die Laute*, qui signifie *la voix* (à ne pas confondre avec l'homonyme renvoyant au luth), mais également le substantif connu en allemand moderne, *die Lautheit*. Sur le même modèle, nous trouvons *die Schöne* pour *die Schönheit*, *die Kleine* pour *die Kleinheit*, *die Kläre* pour *die Klarheit*, *die Böse pour die Bosheit*, tandis que *die Kleinheit* ou *die Schönheit*, etc, sont également consignés. On trouve le substantif *die Rasche* au sens de sens de *fébrilité*, avec une nuance de colère (« übereilung, zornige eile », Article *rasche*). De fait, le substantif est un emprunt au français *la rage*, qui a été resémantisé comme dérivé de l'adjectif *rasch*.

À l'inverse, des adjectifs présentant de nos jours la seule dérivation avec le suffixe *-e* connaissaient dans les temps passés une dérivation par *-heit*. Ainsi, le Grimm présente *die Großheit* à côté de *die Größe*, *die Gutheit* à côté de *die Güte*, *die Kränke* à côté de *die Krankheit*, ou encore *die Hoheit* à côté de *die Höhe*. En langue contemporaine, *die Hoheit* s'emploie toujours pour référer à une majesté (dans l'adresse : Ihre Hoheit) mais non au sens d'altitude. Le Grimm précise déjà à l'époque que ce sens social est plus courant que celui d'altitude : « gewöhnlicher ist hoheit, auf die sociale stellung bezogen, in der bedeutung hoher rang, würde, erhabene stellung verwendet […] » (Article *hoheit*).

Enfin, l'approche diachronique peut expliquer les formations en *-igkeit* en langue moderne, comme die *Müdigkeit* à côté de *die Mühe*, *die Dichtigkeit* à côté de *die Dichte* (bien que *dichtig* ne soit pas attesté au sens de *dicht* dans le Grimm, mais comme forme de *tüchtig*), *die Schnelligkeit* à côté de *die Schnelle*,

die Helligkeit à côté de *die Helle*, *die Schwierigkeit* à côté de *die Schwere*, *die Süssigkeit* à côté de *die Süße*, avec des différences de sens : *die Süssigkeit* n'est pas, par exemple, synonyme de *die Süße*. Le Grimm consigne un grand nombre d'adjectifs dérivés d'adjectifs simples par suffixation avec *-ig*, comme *schnell / schnellig*, souvent avec un effet de synonymie qui explique bien la disparition des formes dérivées. Ceci explique probablement qu'en allemand moderne, *feucht* se dérive en *die Feuchtigkeit* alors que, *a priori*, aucun argument sémantique ou phonétique n'explique cette forme : **die Feuchtheit*, qui n'existe pas en allemand moderne et n'est pas non plus consigné dans le dictionnaire des Grimm, aurait été une formation admissible.

À l'issue de ce bref tour d'horizon, nous remarquons qu'en allemand classique, la dérivation est très libre avec les suffixes *-e* et *-heit* , même si les formes aujourd'hui disparues en allemand moderne sont plutôt rares, voire disparues à l'époque à laquelle les Grimm les consignent dans leur dictionnaire. La distribution, un temps relativement libre, était en cours de fixation dans la forme moderne que nous connaissons aujourd'hui, la majorité des adjectifs monosyllabiques se dérivant en *-e*, puis en *-heit*, et dans quelques cas avec les deux. Nous faisons l'hypothèse que la distribution moderne peut être ramenée à un principe sémantique, que la dérivation, en somme, au-delà des accidents de l'histoire de la langue, est motivée. Pour cela, nous cherchons derrière les deux types de suffixes des motifs au sens de Cadiot et Visetti (2001).

3. L'approche lexicologique

Par la comparaison entre les noms dérivés et l'analyse des formations admises ou refusées en allemand moderne, nous tâcherons de dégager une structure sémantique pour expliquer les différences de suffixes. Pour cela, nous commencerons par étudier les propriétés des substantifs en *-e*. Ensuite, fort d'un motif explicatif de cette dérivation, nous comparerons les dérivés en *-e* et en *-heit* des adjectifs qui admettent les deux dérivations (sur le modèle *starr – die Starre / Starrheit*). Nous poursuivrons avec les adjectifs n'admettant que la dérivation avec *-heit* pour déterminer le motif associé. Ceci permettra de revenir sur le comportement des substantifs relevant de l'une ou l'autre catégorie.

3.1. Les substantifs désadjectivaux en *-e*

Quelques exemples de dérivés en *-e* sont particulièrement éclairants : *die Höhle* désigne la grotte, la caverne, *die Wache* la veille ou bien la vigie, *die Spitze* désigne la pointe, *die Hälfte* la moitié de quelque chose, *die Wüste* le désert. Tandis que l'adjectif désigne une certaine qualité, le nom renvoie à un objet qui incarne cette qualité. Une grotte, par exemple, se définit précisément par le fait

qu'elle est creuse (*hohl*), la pointe par le fait qu'elle est pointue (*spitz*), la vigie par le fait qu'elle est bien éveillée, vigile, et le désert par son caractère désolé (*wüst*).

Dans d'autres cas, le substantif admet deux acceptions, l'une renvoyant à un objet du monde qui incarne la qualité désignée par l'adjectif, l'autre la qualité elle-même : ainsi, *die Säure* désigne-t-il aussi bien l'acide (matière) que l'acidité, *die Stärke* désigne la force aussi bien que l'amidon, *die Bleiche* la pâleur (livide) aussi bien qu'une pelouse sur laquelle on étendait le linge pour le faire blanchir : l'usage du mot disparaîtra en même temps que cette pratique. Enfin, on n'emploie plus, en langue moderne, *die Blässe* pour désigner une tâche blanche (sur le front, chez un animal) mais seulement pour désigner la pâleur. On garde le souvenir du premier dans *das Blässhuhn*, la poule d'eau, qui se caractérise précisément par cette tache.

D'autres substantifs, les plus nombreux, désignent simplement une qualité perceptible, qui peut être une grandeur : *die Größe*, *die Wärme*, *die Hitze*, *die Kühle*, *die Frische*, mais aussi *die Schräge*, *die Tiefe*. Parfois cette qualité perceptible est une qualité humaine, comme *die Treue*, *die Güte*, ou encore un état, *die Freude*. Bien que le lien morphologique entre adjectif et nom soit moins évident dans son cas, nous retenons dans cette catégorie l'adjectif *müde*, qui donne *die Mühe* : *die Mühe*, c'est l'effort que l'on fournit et qui porte en lui la marque de la fatigue. Le substantif *Mühe* contraste avec la fatigue, *die Müdigkeit*, qui est le dérivé en *-igkeit* de l'adjectif. Concluons sur un phénomène intéressant : parmi les adjectifs de mesure se trouve *dick*, traduit en français aussi bien par *gros* que par *épais*. Dans le sens de *gros*, *dick* exprime un volume et, particulièrement, un volume qui ne se définit pas comme une mesure physique, dont l'unité serait le litre, mais comme une norme instituée collectivement, qui classe des objets ou personnes les uns par rapport aux autres : on a ainsi une notion de ce qu'est une grosse ou une petite voiture, une personne grosse ou une personne mince… Or, le substantif *die Dicke* renvoie uniquement à l'épaisseur, le fait d'être gros étant désigné par *die Dickheit* ou, plus souvent, *das Dicksein*. En somme, la dérivation sélectionne (profile, pour reprendre les termes de la linguistique indexicale) le motif « unidimensionnel », la mesure exprimée par une unité physique (mètre), et laisse de côté le motif plus complexe, dans la mesure où sa conceptualisation repose sur une norme collective. Sur un modèle un peu différent, *dicht*, qui peut signifier dense ou imperméable, se dérivera en *die Dichte* pour exprimer la qualité perceptible de densité, en *die Dichtigkeit* pour exprimer l'imperméabilité, qui n'est pas perceptible directement mais suppose de faire l'observation d'une fuite. La notion même de ce qui est aisément perceptible et de ce qui repose sur une norme collective ou une expérience non immédiate demanderait à être précisée, mais nous posons l'hypothèse, au vu des autres exemples du corpus, que l'unidimensionnalité, la

perception immédiate sont essentielles à la dérivation des adjectifs monosyllabiques par le suffixe *-e*.

En outre, la classification proposée ici ne prétend pas correspondre à des catégories reconnaissables : les acceptions dégagées sont celles des dictionnaires mais, à ce titre, ce sont des artefacts. Reprenant le cadre sémantique de Cadiot et Visetti, nous considérons au contraire que la distinction observée au niveau du référent n'existe pas au niveau du motif. Ainsi, *die Säure* désigne une certaine expérience avant son instanciation dans la qualité d'un objet (par exemple, l'acidité d'un jus de citron, ou d'un produit chimique corrosif) ou d'un objet lui-même : le produit chimique en question, l'acide citrique…. De la même manière, *eben* ou *die Ebene*, évoquent une expérience de ce qui est plan ou plat, que ceci s'instancie dans une plaine, un plan, un niveau ou encore la qualité étale d'un objet[1]. Ainsi, pour *die Schwäche*, le dictionnaire Duden[2] distingue l'acception renvoyant à un objet du monde, une faiblesse comme manque momentané de force (*die Schwäche des Herzens*) de celles renvoyant à une qualité négative de faiblesse, dans la durée : *jemandes Schwächen ausnutzen* ou bien à un manque de compétence (*die Schwäche des Militärs*), ou encore, enfin, *die Schwäche* comme faible, penchant pour quelque chose. Ces acceptions sont séparées par le dictionnaire dans une visée didactique, et l'expérience d'un locuteur lui permettrait sûrement de dégager la même classification, mais au niveau sémantique, on reconnaît un profil unique, malléable, en amont de l'emploi en contexte : ce qui reste, c'est la notion d'un manque de force, d'une incapacité à résister à quelque chose, qui peut être un danger (la faiblesse de l'armée) ou un désir (le faible, le penchant).

Il ressort ainsi de ces réflexions que le suffixe donne un indice de construction, qu'il appartient au sujet parlant d'interpréter en fonction du contexte. Sur l'exemple du préfixe *dé-* en français, Nemo expose bien ce point :

> Ainsi dans *désherber* et *déterrer*, si le nom présent dans la base du mot (*herbe* ou *terre*) fournit bien un des arguments sémantiques que la signification de *dé-* impose à l'interprétant de chercher, il faut bien constater, toujours en en restant ici à un niveau rudimentaire (i.e. limité au niveau d'un profil) de description sémantique du morphème, qu'il ne fournit pas toujours le même argument : dans l'indication "X est retiré de Y", herbe s'unifie avec X (de l'herbe est retiré de quelque chose) alors que terre s'unifie lui avec Y (quelque chose est retiré de la terre). (Nemo, 2010, 10)

Si l'on se place au niveau du motif, où apparaît une structure unitaire, que l'on qualifierait, dans un cadre guillaumien, de *signifié de puissance*, il reste à rechercher, pour l'analyse sémantique, ce qui réunit les différents emplois

[1] Nemo (2001) montre que l'on peut décrire d'une même manière nom, adjectifs, mots du discours ou affixes, dans la mesure où il n'y a pas de différence entre la signification et les instructions. Un même motif sémantique s'adapte en contexte, notamment à la fixation dans une catégorie grammaticale.

[2] Dans l'ensemble de l'article, le *Duden* renvoie au site en ligne du dictionnaire *Duden*, les consultations ayant été faites les 7 et 8 avril 2021 : www.duden.de

d'abord dissociés à des fins de clarté. Il est question, avec ces substantifs, de qualités intrinsèques, vues comme existant en elles-mêmes, indépendamment de leur support. Ainsi, la surface (*die Fläche*, ou *die Oberfläche*, qui désigne aussi la superficie), est nécessairement constituée d'un certain matériau : la surface du cercle sur le papier n'est pas la surface d'une toile cirée. Pourtant, le terme même de *surface* renvoie à l'objet indépendamment du matériau dans lequel il prend existence dans le « monde réel ». Qu'importe que la pointe (*die Spitze*) soit en roche dans la montagne (*die Bergspitze*) ou en acier pour un outil (*die Metallspitze*), ce qui la définit, c'est sa forme, parfois la sensation de douleur que provoque la pointe acérée du couteau, ou bien la sensation visuelle d'une extrémité qui s'effile, pour la montagne. De même, que l'on soit réchauffé par le soleil de printemps ou bien par la douceur de l'accueil d'une personne bienveillante, on ressentira la même *Wärme*, chaleur physique ou humaine. Dans le premier cas, on peut dire du soleil qu'il est chaud, *warm*, alors qu'on ne le dira pas de la personne, qui sera *warmherzig*. Le motif (en termes de sémantique) est toutefois le même quel que soit le support, c'est une expérience physique et « mentale » de bien-être et de confort : c'est cette qualité intrinsèque, donc détachée de son support, qu'exprime *die Wärme*. Nous considérons donc que c'est là l'instruction portée par le suffixe *-e* : qualité intrinsèque correspondant à l'expérience exprimée par l'adjectif.

3.2. Les adjectifs à dérivation en *-heit* :

La dérivation en *-heit* est souvent complémentaire de celle en *-e*, mais nous nous concentrerons sur les adjectifs qui n'admettent que cette dernière. Ainsi, *krank*, *klein*, *nackt*, *sanft*, *klug*, se dérivent en *Krankheit*, *Kleinheit*, *Nacktheit*, *Sanftheit*, *Klugheit*. Les dérivés en *-e* qui ont pu exister ont disparu : ainsi, *krank* ne se dérive plus en die *Kränke*, qui appartient à un état antérieur de la langue allemande. Probablement reconnaîtrait-on, par une étude plus approfondie, un souvenir de cette formation dans le verbe *kränken* : vexer une personne, c'est porter atteinte à son intégrité morale. La dérivation en *–e* supposerait de considérer la maladie comme la qualité intrinsèque d'être malade, en mauvaise santé. Dans la médecine moderne, la maladie est vue comme une propriété du corps, si bien que l'on n'imagine guère une saisie de la maladie comme réalité intrinsèque : ceci rend tout à fait plausible la dérivation de *krank* par le seul suffixe *-heit*. On reconnaît en outre dans *die Seuche* la dérivation en *-e* de l'adjectif désuet *siech*, qui exprime le fait d'être valétudinaire, notamment pour une personne âgée. *Die Seuche* est une réalité intrinsèque, la maladie à l'état brut. Pour autant, nous relevons cette formation à titre d'exemple plus que de preuve, le lien morphologique entre l'adjectif déjà rare *siech* et le substantif *die Seuche* n'étant sûrement plus présent à l'esprit des locuteurs de l'allemand qui

ne se piquent pas d'étymologie. Pour cette raison, nous n'avons pas inscrit *siech* dans la colonne des dérivations en *-e*.

Ainsi, sur l'exemple de *Krankheit*, nous émettons l'hypothèse que la dérivation par le suffixe *-e* est bloquée pour une raison sémantique, la maladie n'étant pas perceptible comme une qualité intrinsèque, mais plutôt comme un état spécifique du corps. Le même raisonnement s'appliquerait à la dérivation de *klug* en *Klugheit* ou de *Nackt* en *Nacktheit* : l'adjectif *klug* se rapporte non pas à l'intelligence comme faculté intrinsèque (et mesurable), qui serait *die Intelligenz*, mais à une capacité à agir avec finesse et habileté dans une situation donnée : le Grimm donne *prudentia* en équivalent latin. L'adjectif ne se prête pas à une saisie intrinsèque, car il désigne une qualité qui se révèle en contexte, comme réaction à une certaine situation. Cela, sous réserve de confirmation de notre hypothèse sur la dérivation en *-e*, justifie la disparition du substantif *die Kluge* en allemand moderne. En ce qui concerne l'adjectif *nackt*, on reconnaît également une qualité relationnelle. Dans une civilisation qui prône le vêtement, la nudité se définit en relation avec le fait d'être vêtu : être nu, c'est ne pas être habillé. C'est une qualité extrinsèque, relationnelle et, de ce fait, elle ne saurait permettre la saisie d'une caractéristique intrinsèque.

Si les analyses que nous venons de proposer s'appliquent bien à *krank* ou *klug*, elles ne sont plus aussi pertinentes pour expliquer que *klein* ne puisse plus se dériver en die *Kleine* mais uniquement en *die Kleinheit*, ni *sanft* en *die Sänfte* mais uniquement en *die Sanftheit*, encore que, étymologiquement, une litière, *Sänfte*, soit précisément un moyen de transport défini par sa délicatesse et son confort ; la motivation est toutefois perdue de nos jours. L'explication de ces impossibilités nécessite le recours à d'autres éléments. Ainsi, une petite taille (*Kleinheit*), est une taille, et la taille s'exprime en allemand par *die Größe*, dérivé de *groß*. Les analyses structuralistes ont montré que, dans le couple *klein - groß*, c'est ce dernier qui occupe la place de pôle non-marqué, comme *alt* dans le couple *alt - jung*, *spät* dans le couple *früh - spät* : une conséquence en est que *die Größe* exprime le fait d'avoir une certaine grandeur, une taille, donc, et que c'est ce substantif qui exprime la qualité intrinsèque « avoir une certaine taille ». La petite taille n'est plus vue comme une donnée intrinsèque mais comme une qualité relative à un pôle non-marqué. Comme *die Krankheit* n'est pas une réalité intrinsèque, mais bien un état du corps qui se distingue de l'état « non-marqué » de santé, *die Kleinheit* est une qualité qui se définit en relation avec la notion de taille.

L'analyse justifiant l'absence de *die Sänfte* en allemand moderne pour exprimer la délicatesse est un peu différente dans la mesure où il n'y est pas question d'une paire d'adjectifs contraires. La définition même de *sanft* dans le *Duden* met sur la piste de la réponse : « angenehm wirkend aufgrund einer Art, die Freundlichkeit, Ruhe und Güte ausstrahlt ». *Sanft* renvoie à une qualité

ressentie par un tiers. De là la possibilité de former le verbe *jn. besänftigen* : *radoucir, rasséréner quelqu'un par son action lénifiante, apaisante*. À l'inverse, *mild* exprime la douceur comme qualité intrinsèque à une personne, une peine (*ein milder Mensch, eine milde Strafe*) : *etw. mildern*, c'est enlever à quelque chose sa dureté, comme des circonstances atténuantes (*mildernde Umstände*). Le contraire de *mild* sera *streng*, quand il est question d'un caractère, *hart* quand il est question d'une peine (de prison), ou *scharf*, quand il est question d'un plat. Ces trois adjectifs, exprimant pareillement une qualité propre à l'objet qu'ils qualifient, se dérivent en *-e* et non en *-heit*.

De ces analyses se dégage nettement la différence entre les suffixes *-e* et *-heit* sur des critères sémantiques tenant compte de l'usage. Or, une telle sémantique soucieuse de saisir l'expérience vécue du locuteur doit prendre en charge la question de l'instabilité : rien n'est plus malléable qu'une expérience ou un usage. Dans un prochain article, nous confirmerons les analyses développées ici tout en montrant à quel point l'explication doit se fonder sur l'énoncé : la sémantique ne peut pas (ou plus), en effet, observer la langue en dehors de ses usages.

Références :

ANSCOMBRE, J.-C. (2015) « Pour une approche morphosémantique des noms d'action en *-tion*, *_-ment* et *-age* ». In : *Revue de Sémantique et Pragmatique* [En ligne], 35-36, 49-80, mis en ligne le 1er mars 2016, consulté le 9 mai 2020. URL : http://journals.openedition.org/rsp/1464

DOI : https://doi.org/10.4000/rsp.1464

ARNDT-LAPPE, Sabine (2014) « Analogy in suffix rivalry: the case of English *-ity* and *-ness* ». In : *Englisch Language and Linguistics*, 18 :3, Cambridge University Press, 497-548

[En ligne)] DOI:10.1017/S136067431400015X

BAESKOW, Heike (2012) « -Ness and -ity : Phonological Exponents of n or Meaningful Nominalizers of Different Adjectival Domains ? ». In : Journal of English linguistics, 40/6, Sage Publications, 6-40, mis en ligne le 9 mai 2011. URL : https://eng.sagepub.com/content/40/1/6

DOI : 10.1177/0075424211405156

CADIOT, Pierre (1997) *Les prépositions abstraites du français*. Armand Colin : Paris.

CADIOT Pierre/ VISETTI, Yves-Marie (2001) *Pour une théorie des formes sémantiques : motifs, profils, thèmes*. PUF, Collection Formes sémiotiques : Paris.

GRIMM, Jacob, GRIMM, Wilhelm (1854-1971) *Das deutsche Wörterbuch*, Version numérisée accessible en ligne : http://dwb.uni-trier.de/de/

KOEHL, Aurore/ LIGNON, Stéphanie (2014) « Property nouns with *-ité* and *-itude*: formal alternation and morphopragmatics or the sad-itude of the A*ité*$_N$ ». In : *Morphology*, 24, pp. 351-376, Mis en ligne le 14 novembre 2014. DOI : 10.1007/s11525-014-9247-7

NEMO, François (2012) « Les signes comme accès et comme contraintes. Hommage à Pierre Cadiot ». In : Numéro spécial de la revue *Tribune internationale des langues vivantes*, 54, Paris : Union des professeurs de langues dans les grandes écoles scientifiques, 12-23. [En ligne] halshs-01345615v1

NEMO, François (2001) « Pour une approche indexicale (et non procédurale) des instructions sémantiques ». In : Revue de Sémantique et Pragmatique, n°9/10, 195-218.

Annexe : tableau des adjectifs monosyllabiques et de leurs dérivés

Domaine	Dérivable en « -e »	Dérivable en «-heit » ou «-keit »
Température	frisch, heiß, **kalt**, **kühl**, **warm**	
Distance	fern, **nah**, **weit**	
Force (Manifestation)	mild, streng	
Luminosité	blaß, **bleich**, hell	
Couleur	**blau**, **grün**, **rot**, **schwarz**, **weiß**	
Force (Goût)	***sauer***, ***süß***	
Rigidité	*starr*, *steif*	
Complétude	*ganz*, *halb*, **leer**, ***hohl***,***voll***, *wüst*	
Surface	***eben***, *flach*, ***glatt***, ***platt***	
Forme	***rund***, ***spitz***	
Force (Manifestation)	***schwach***	
	stark	
Dimensions	***dünn***, ***hoch***, *schmal*	
	breit, eng, groß, **kurz**, **lang**, tief	klein, seicht
Humidité	***feucht***	
	naß	
Inclinaison	*schräg*, *steil*	
	schief	
Véracité	*wahr*, ***falsch***	
	mürb, ***schlapp***, ***weich, dicht***, ***dick***	
Consistance	***hart***	
	flau	drall, matt, *prall*, schlaff, **straff**, **stramm**
Qualité (son, lumière)	***grell***, ***schrill***	
		laut
Qualité (morale)	*gut*	
		bös(e), hold, nett
Vitesse	**schnell**	rasch
Poids	*schwer*	*leicht*
Force (Intensité)	**scharf**	dumpf, fad, lind, schal, stumpf
Inclassables	bange, ***faul***, ***fremd***, *grob*, *gut*, *hehr*, *öde*, ***reif***, *schlau*, *stet*, *still*, *stur*, *trüb*, *wach*, ***welk*** *wild*, ***wirr***,*wund*	
	bloß, **froh**, **gar**, **lieb**, müde, *scheu* (dérivé : die Scheu, sans -e), treu	barsch, *blind*, böse, brav, bunt, derb, deutsch, doof, dreist, dumm, echt, fahl, feige, fein, feist, fett, flink, forsch, frech, frei, fromm, geil, *gleich*, hübsch, jäh, kahl, **karg**, keck, kess, keusch, klug, krank, krass, kühn, lasch, lau, lax, morsch, nackt, narr, plan, quick, rank, rauh, rein, roh, sanft, satt, schick, schlank, schlecht, schlicht, schön, schroff, schwul, siech, *stet*, stumm, taub, tor, trist, tumb, vag, weise, zag, zäh, zart

Les adjectifs monosyllabiques de l'allemand en fonction de leur dérivation substantivale

En gras, les adjectifs dérivables en verbes simples, en italique les adjectifs admettant les deux dérivations, sont soulignés ceux qui admettent ou peuvent admettre la préfixation par *-un*. Sans dérivation connue (lexicalisée) : klamm, scheel.

Pilotage rédactionnel de la revue.

En cohérence avec la décision de l'Assemblée Générale de l'Association des *Nouveaux Cahiers d'allemand* réunie le 21 novembre 2011 portant création d'une part d'un comité de rédaction, qui a pour fonction de définir l'orientation générale de la revue (Mme A. Geiger-Jaillet, MM. Y. Bertrand, E. Faucher, M. Kauffer, R. Métrich, D. Morgen) et d'autre part d'un comité de lecture, qui a pour fonction d'évaluer les articles susceptibles d'être publiés dans la revue. (Wolfgang Butzkamm, Aix-la Chapelle ; Thierry Grass, Strasbourg ; Elke Hentschel, Berne ; Anne Larrory-Wunder, Paris ; Heinz-Helmut Lüger, Koblenz-Landau ; Emmanuelle Prak-Derrington, Lyon ; Ingeborg Rabenstein-Michel, Lyon ; Gérald Schlemminger, Karlsruhe ; Odile Schneider-Mizony, Strasbourg ; Philippe Verronneau, Dijon ; Hélène Vinckel-Roisin, Paris), et conformément à la décision de l'Assemblée Générale du 16 novembre 2012, les travaux du comité de rédaction sont placés sous la responsabilité du rédacteur en chef Mme Odile Schneider-Mizony, professeure de linguistique allemande à l'Université de Strasbourg. Les propositions d'articles lui sont adressées, au Département d'Etudes Allemandes de l'Université, 22 rue René Descartes ; BP 80010, 67084 Strasbourg Cedex.

Amandine Robert
Lycée Jules Hardouin-Mansart, Saint-Cyr-l'École

Genau marqueur de discours : état de la recherche

0. Introduction

Le « marqueur de discours » (MD) est une unité mono- ou polylexicale ayant subi une perte plus ou moins importante de sa fonction référentielle, au profit de la fonction pragmatique[1], l'unité lexicale ne renvoyant alors plus à la réalité extralinguistique mais au discours, entendu comme interaction verbale de conception orale. S'ils ne sont donc pas totalement absents de la langue écrite, les marqueurs de discours relèvent principalement de la langue parlée et spontanée, produite par un ou plusieurs locuteurs.

Voici quelques-unes des nombreuses fonctions qu'un marqueur de discours, issu de multiples catégories de mot, peut prendre dans la conversation, en allemand et en français :

- Il matérialise la présence de l'énonciateur dans son discours et en renforce ainsi la fonction expressive. C'est le cas des particules illocutoires en allemand : *Das ist ja toll! Jetzt reicht's aber !*

- Il a une fonction structurante, en début d'énoncé (marqueurs issus du mot de liaison *donc / also*, de l'adjectif *bon / gut*, de l'adverbe *bien* / *gut.*…) et à sa fin (*voilà (quoi) / so* ou *ja.*…), mais également à l'intérieur du discours. Le MD permet alors à l'énonciateur de réajuster ses propos ou de pallier une hésitation.

- Il établit un lien entre l'énonciateur et son interlocuteur, qui peut être de différentes natures : les usages de *écoute* en français ont en commun de faire appel à la raison de l'interlocuteur ; on recourt à ses capacités cognitives dans le cas de marqueurs issus de verbes comme *tu vois* ou *regarde* en français et *weißt du* ou *verstehst du* en allemand ; le locuteur cherche à en savoir plus en demandant *(et) alors ?* / *na (und) ? Und ?* ou signale à son interlocuteur, par le biais de ces mêmes marqueurs, que la poursuite des propos lui importe peu…

- Il remplit une fonction purement phatique quand il s'agit de maintenir le contact et de s'assurer du niveau d'attention de son interlocuteur, fonction que remplissent également des marqueurs déjà mentionnés tels que *tu vois / weißt du* ou les *tags*[2] *ne ? gell ? oder ?*

[1] On qualifie ce processus, sur lequel nous reviendrons, de « pragmaticalisation ».
[2] Le *tag* est une unité à intonation ascendante, placée en fin d'énoncé, pour susciter la réaction de l'interlocuteur.

- Certains de ces marqueurs de discours peuvent relever de particularités stylistiques idiosyncrasiques, propres à certains locuteurs et /ou à certaines époques, comme *en fait*, *tu vois*, *enfin* ou encore *du coup* pour le français, *eigentlich, also, halt* ou *auf jeden Fall* pour l'allemand.

Nous souhaitons faire ici la synthèse des emplois du marqueur de discours *genau* en allemand moderne, principalement à partir des travaux récents de Florence Oloff (Oloff 2016 ; Oloff 2017) et Peter Auer (Auer 2020). Pour des raisons de format, la plupart des exemples seront empruntés à ces études.

Après un aperçu des catégories grammaticales auxquelles *genau* appartient en allemand moderne (1), nous présenterons un emploi de *genau* à mi-chemin entre la particule focale et le MD, dans le cas de résolution d'un problème cognitif à l'intérieur du tour de parole d'un seul et même locuteur, à fonction d'identification forte (2). Puis nous aborderons les situations de communication hétéro-dialogique où *genau* vient approuver le contenu des propos de son interlocuteur (3) ou se charge d'une fonction phatique pour simplement signaler la réception du message (4). Nous terminerons par un emploi auto-dialogique de *genau*, dans lequel le marqueur n'identifie plus, mais structure le monologue (5).

1. Les catégories grammaticales de *genau*

Genau est issu du moyen haut-allemand *genou*, qui signifie « rare, étroit ; soigné » : « knapp, eng ; sorgfältig », cf. Duden (2003 : 630). Il signifie l'exactitude, la précision, l'adéquation avec une valeur de référence et exclut par là-même toutes les autres valeurs.

- Il peut s'agir d'un adjectif, utilisé en fonction épithète ou attribut, signifiant « exact, précis » (« mit einem Muster, Vorbild, einer Vergleichsgröße [bis in die Einzelheiten] übereinstimmend; einwandfrei stimmend, exakt → *die genaue Uhrzeit. Die Schuhe passen genau.* ») ou « consciencieux, soigné » (« gründlich, gewissenhaft ins Einzelne gehend; sorgfältig ») (Duden 2003 : 630).

- En découle un emploi adverbial où *genau* peut être traduit par « exactement, précisément ; consciencieusement, soigneusement » : « Er achtet genau auf die Vorschrift » (Helbig 1988 : 154).

- C'est en sa qualité de particule focale (*Gradpartikel*) que *genau* fait l'objet des recherches les plus abondantes. La particule de degré *genau* restreint le choix des valeurs (propositionnelles) à une seule valeur possible : « [*genau*] berührt nicht den Wahrheitswert der Aussage, weist auf die unbedingte Einhaltung bzw. Gültigkeit der ausgesagten Qualität oder Quantität hin,

verbietet eine Grenzüberschreitung nach oben oder nach unten. → *Genau dort haben wir ihn schon lange gesucht. 7 Stunden genau war er in Berlin*. » (Helbig 1988 : 152). La particule focale sert à pointer dans l'énoncé un élément particulièrement pertinent ou, pour le dire avec Oloff, à « identifier ». C'est vraisemblablement en se détachant d'énoncés tels que *das ist genau so* ou *das ist genau richtig* que la particule de degré *genau* a pu évoluer vers une particule de réponse[3] (Auer 2020 : 266), que nous traiterons ici comme un type de marqueur de discours.

- L'emploi de *genau* peut relever du marqueur de discours, catégorie non homogène selon son degré de désémantisation, selon sa fonction dans le tour de parole. Dans un emploi proche de la particule focale en ce qu'il sert à l'identification (d'un mot, d'un nom propre…), *genau* marque la résolution d'une tâche cognitive, souvent de remémoration, à l'intérieur du même tour de parole. Elargissant sa portée (*scope)*, il peut aussi venir confirmer une demande ou une proposition de complétion formulée par l'interlocuteur dans le cas d'énoncés co-construits. En approuvant ou confirmant ce qui vient d'être dit, *genau* permet que débute une nouvelle séquence : ainsi naît sa fonction charnière entre deux activités chez deux partenaires différents de la communication, voire structurante à l'intérieur du tour de parole d'un même locuteur. C'est sur *genau* en tant que marqueur de discours, dont Oloff explique qu'il a été peu traité jusqu'ici dans la recherche, que portera cette contribution.

2. À mi-chemin entre la particule focale et le marqueur de discours : *genau* dans le cas de résolution de problèmes cognitifs (fonction de confirmation en usage auto-dialogique)

Genau s'éloigne progressivement de son emploi de particule focale pour évoluer vers celui de marqueur de discours à l'intérieur du tour de parole d'un seul et même locuteur, lorsque celui-ci parvient à résoudre un problème cognitif (processus de remémoration, recherche d'un mot en particulier ou d'un nom propre) – comme dans l'extrait suivant[4] dans lequel la locutrice KLA tente de se remémorer le nom d'un snack (« Ess-klasse »).

```
1 KLA *aber so=richtig COOL* find *ich; öh:: die öh Ess-
  kla *..Blick zu FAB------*Blick nach rechts unten-->
  kla *rHand Zeigefinger zu FAB---*,,rHand auf Bein-->
2     >scheisse-  *die <<☺> ESS*klasse;>          *genau*
```

[3] « particule de réponse » est le terme qu'utilise Oloff pour l'allemand *Responsivpartikel*.

[4] Pour tous les extraits de l'article, les conventions de transcription sont celles proposées par ICOR (ICOR:2013), les conventions multimodales celles proposées par Lorenza Mondada (Mondada : 2013).

```
  kla >auf Bein-*.Zfinger zu FAB*rHand zum Kopf*fällt auf Bein*
  kla >unten----*...Blick zu FAB->>
3 FAB he, j(h)a die Essklasse das is süss;      (Oloff 2017 : 214)
```

De manière caractéristique dans ce type de situation, KLA hésite (l. 1 : *öh* allongé et répété) et détourne son regard de son interlocutrice lorsque débute le processus de remémoration. De manière presque concomitante au moment où le nom lui revient, elle pointe son interlocutrice de son index, la regarde de nouveau, prononce le nom en question (« Essklasse ») – puis « genau », ce qui marque la fin de sa recherche. Ce type de situation se caractérise également par l'absence de hochements de tête de la part des partenaires de la communication. Comme c'est le cas dans l'extrait proposé, le locuteur cite d'abord l'élément recherché et prononce « genau » ensuite. Les travaux de Willkop précisent que, dans ce contexte, *genau* apparaît souvent combiné à *ah* ou *ah ja* (voir Oloff 2017 : 211).

Auer (2020) caractérise cet usage d' « auto-réflexif dialogique » (*auto-reflexiv dialogisch*) ou « auto-dialogique » (*autodialogisch*). Tout se passe comme si le locuteur dialoguait avec lui-même et donnait à voir le processus de recherche ou de remémoration. Ce dialogue peut apparaître de manière particulièrement explicite (sous forme d'une question formulée à voix haute à laquelle on cherche une réponse) ou plus implicite si le locuteur marque un temps d'arrêt pendant cette phase de recherche mentale, s'il détourne son regard de son interlocuteur, s'il le porte sur un document l'aidant à se souvenir, si le processus de remémoration s'accompagne d'un geste…

De la particule focale, *genau* garde ici le pouvoir de pointer, d'identifier (par exemple un nom propre). Toutefois, le marqueur ne porte plus sur un élément de la chaîne syntagmatique mais sur un élément que le locuteur cherche à puiser en lui, dans ses souvenirs. Puisqu'il marque la fin d'une recherche de quelque chose qui était déjà là, qui n'est pas nouveau, *genau* se charge progressivement d'une fonction de confirmation. Werlen y voit une « auto-confirmation » (*Selbstbestätigung*, Werlen 2010 : 353), Oloff parle de « particule de confirmation interne au tour de parole » (*redezuginterne Bestätigungspartikel*) (Oloff 2017 : 214).

Il sera question de cette fonction de confirmation, élargie à un usage hétéro-dialogique, dans la section suivante.

3. *genau* à fonction de confirmation : usage hétéro-dialogique

Nous nous intéressons ici à *genau* utilisé en position responsive, qui manifeste un consensus complet à l'égard de ce qui précède. Il peut constituer un tour de

parole à part entière (énoncé autonome) ou entrer dans la co-construction d'un énoncé. Dans tous les cas, *genau* revêt une forte valeur épistémique : le locuteur ne se contente pas d'approuver, de confirmer de manière neutre ce qui vient d'être dit (ce qui peut constituer une différence avec la particule de réponse *ja*[5]) mais sous-entend que ces propos sont ancrés dans un monde mental partagé, relèvent de connaissances communes aux participants (*common ground)* et qu'aucune nouvelle information n'a été ajoutée.

Au-delà du plan informationnel, *genau* implique la construction d'une relation de proximité, empreinte d'une forte dimension émotionnelle, du locuteur à l'égard de celui qui l'écoute : « Die mit *genau* zum Ausdruck gebrachte Übereinstimmung ist in erster Linie du-zentriert. » (Willkop, cité d'après Oloff 2017 : 210). On peut, à ce titre, le qualifier de « marqueur épistémique d'intersubjectivité » (« epistemischer Intersubjektivitätsmarker », Oloff 2017).

3.1. *genau* constituant un énoncé autonome

Quand il l'utilise seul (ou éventuellement précédé de *ja* ou *ganz*), sous forme d'énoncé autonome, le locuteur exprime avec *genau* une adéquation parfaite entre les propos auxquels cette particule répond et un état de connaissance ou une opinion.

On peut imaginer ce genre de situation dans une salle de classe, où *genau* vient confirmer un énoncé affirmatif :

Lehrer: Wie sagt man ‚important' auf Deutsch?
Schüler: ‚Wichtig'.
Lehrer: **Genau**.

Dans l'extrait suivant la particule de confirmation fait suite à un énoncé interrogatif. Le présentateur d'une émission radiophonique, Domian, accueille Viktoria à l'antenne et lui demande si elle a bien 24 ans. Ici, *genau* est possible parce qu'on ne livre pas d'information nouvelle, Domian ayant appris cela en préparant l'émission.

```
08 DO: vikTOr[ia v=VIErundzwanzig das stimmt ja?
09 VI:       [ähm;
10     GEn[au; (.) vierundZWANzig bin ich.
11 DO:    [SEHR gut; (-) SEHR gut;
12     um was geht's denn bei dir.          (Auer 2020 : 268)
```

[5] Dans son article sur les marqueurs de discours phatiques, Smith rappelle que si *ja* peut simplement approuver un contenu, voire accuser réception du message, certaines des fonctions prises par cette particule ne sont pas toujours neutres et sans incidence sur le plan intersubjectif (Smith 2012 : 33).

Genau peut aussi confirmer une proposition d'action, sur laquelle les protagonistes de la discussion se seraient mis d'accord au préalable, comme dans cette discussion au moment du petit-déjeuner entre Andrea et Verena qui doivent apprendre un texte en vue d'une représentation théâtrale.

```
1 ADR: (1.1) ((gähnt)
2      (2.0)
3 VER:  so.
4      (0.6)
5      heute TEXT lernen?
6      (2.4)
7 ADR: GEnau.
```

(Auer 2020 : 267).

Le marqueur épistémique *genau* rappelle que chacun sait que l'autre sait déjà – comme en témoigne la manière dont le virologue allemand Christian Drosten termine l'interview qu'il a accordée au *Spiegel* en janvier 2021.

> Spiegel: Schreiben Sie dann auch ein Buch wie andere Ihrer Kollegen?
> Drosten: Tatsächlich hatte ich mal darüber nachgedacht, ein informierendes Buch zu schreiben, im Sinne des NDR-Podcasts. Aber mir wurde im Verlauf der Gespräche darüber klar, dass da eher Interesse an meiner Person besteht. Ich habe dann gesagt, dass ich das überhaupt nicht will. Meine Memoiren schreibe ich vielleicht, wenn ich in Rente gehe. Aber nicht jetzt.
> Spiegel: Sie haben Besseres zu tun?
> Drosten: **Genau**. (Spiegel 4/2021 : 95)

La question du *Spiegel* « Sie haben Besseres zu tun ? » renvoie à la célèbre et concise réponse de Drosten « Ich habe Besseres zu tun » à un courriel de la *Bild-Zeitung* lui posant des questions critiques sur sa position de virologue et exigeant de lui une réponse en deux heures. Les protagonistes de la conversation, ainsi que les lecteurs du journal, ont à l'esprit l'histoire à laquelle il est fait allusion. Mais le rapprochement que permet ici *genau* ne relève pas uniquement du contenu. Il réagit favorablement à la création de connivence amorcée par la question-écho du journaliste.

Utilisée en position responsive et sous forme d'énoncé autonome, la particule *genau* ne confirme pas seulement. Elle termine une séquence ou une activité et permet, de fait, qu'une nouvelle débute. Ainsi passe-t-on progressivement d'une fonction de confirmation à une fonction de clôture, voire de transition.

> Da eine Bestätigung *per se* in zweiter Position steht, ist *genau* als alleinstehende Gesprächspartikel stets sequenzabschließend. Aus dieser sequenzabschließenden Funktion ist womöglich die Verwendung von *genau* als diskursstrukturierendes Element entstanden. (Oloff 2017 : 213)

En passant de particule focale à particule de confirmation, *genau* connaît une désémantisation. Il ne s'agit plus d'identifier avec précision une quantité ou une

qualité, comme le fait la particule focale dans *Das ist genau richtig*. Toutefois, comme souvent pour les MD qui conservent en synchronie des traits sémantiques du mot d'origine, la notion d'exactitude persiste, mais porte désormais sur l'intégralité d'un énoncé (élargissement de la portée). *Genau* en valide le contenu informationnel, exprime une adéquation entre le propos de l'interlocuteur et un état de connaissance, une opinion ou une intention qui pré-existait chez le locuteur.

3.2. *Genau* dans les énoncés co-construits

Florence Oloff a beaucoup travaillé sur la co-construction, qu'elle définit comme « des phénomènes de formulation conjointe d'un tour de parole, c'est-à-dire lorsqu'au moins deux locuteurs contribuent à une même unité syntaxique et pragmatique. » (Oloff 2016 : 3). S'appuyant sur Lerner, elle rappelle également qu'une co-construction « n'est pas a priori collaborative et peut de ce fait être ignorée ou refusée » et que l'on ne peut parler de séquence de tour collaborative (*collaborative turn sequence*) qu'en cas de réponse à la complétion, la troisième position séquentielle pouvant être occupée par un élément verbal (particule de réponse et/ou hétéro-répétition…) et/ou non-verbal (hochement de tête…).

Comment *genau* permet-il d'évaluer la proposition de complétion ? Nous proposons de schématiser comme suit le tour de parole co-construit dans lequel *genau* apparaît :

1ère position séquentielle : énoncé du locuteur A

2ème position séquentielle : proposition de complétion par l'interlocuteur B (formulation / mot que recherchait justement A ; demande de confirmation ; proposition de conclusion)

3ème position séquentielle : le locuteur A valide la proposition de complétion de B par *genau*, utilisé seul, précédé de *ja (ja genau*[6]*)* ou intensifié par *ganz (ganz genau).*

Oloff dresse les types de séquences de co-construction où un locuteur A évalue avec *genau* la proposition de complétion d'un locuteur B, à partir d'un corpus vidéo de conversations ordinaires. Ce support présente une plus-value par rapport à de simples enregistrements audio dans la mesure où il tient compte des regards, des hochements de tête et autres signes non-verbaux, qui sont autant d'indices sur la manière dont *genau* sera interprété par les partenaires de la communication / par le chercheur. *Genau* marque la résolution d'un problème

[6] *ja genau* ne devrait pas être a priori considéré comme un équivalent de *genau.* Oloff précise qu'il conviendrait d'établir les différences fonctionnelles entre les deux, recherche qui n'a pas encore été réalisée à ce jour. (Oloff 2017 : 229)

cognitif chez A, rendue possible par l'intervention de B (3.2.1). Il confirme une demande de précision et l'accès à un état de connaissance supérieur de B (3.2.2) ou approuve une complétion de type conclusif formulées par B (3.2.3).

3.2.1. Invitation à reformuler (*selbstinitiierte Fremdreparaturen*)

Sont abordées ici les situations de communication où le locuteur A invite, plus ou moins explicitement, son interlocuteur à l'aider face à une difficulté à s'exprimer, souvent à retrouver un nom propre ou le mot exact. A étant le seul à pouvoir juger de l'adéquation entre la réponse de B et le nom propre/mot recherché, il doit confirmer ou infirmer. En confirmant par *genau*, A ne dit pas qu'il adhère aux propos de B ou qu'il apprend quelque chose de nouveau, mais plutôt qu'il sait que B a raison puisque désormais, grâce à cet apport de B, il se souvient. On retrouve ici des traces de la fonction d'identification de *genau* particule focale, telles que décrites en 2. Tandis qu'en 2, le locuteur soldait sa recherche en puisant en lui, ici, c'est son interlocuteur qui le lui permet.

3.2.2. Demande de précision

Par sa demande, le locuteur B demande à A de lui confirmer une information à laquelle ce dernier a un accès privilégié, de préciser certains éléments de son propos. Cette demande prend des formes diverses.
Il peut s'agir d'un énoncé se détachant syntaxiquement de ce qui précède, d'un format plutôt interrogatif. Dans cette discussion au sujet de types de camion, Patrick présente l'entreprise *Tatra* et se positionne en tant qu'expert. C'est à ce titre qu'Andi lui demande si *Tatra* fabrique bien également des tramways (l. 5) et que Patrick confirme par un « genau » doublé d'un hochement de tête[7].

```
1 PAT  [und SONST na dann] gabs ja auch TATra:, (0.2) noch,
2      (0.4) die tschEchen hatten ja AUCH solche,
       (0.6)
3 PAT  °H:
4 MAR  <<pp> (bis x heu[te noch immer)>]
5 AND >                [aber tAtra, is ] doch AUCH öh:; die
6      mAchen auch äh: dann: STRAssenbahnen; +ne,+=
  and  >Blick PAT---------------------------------->
  pat                                      +nickt+
  pat  >>Blick runter aufs Smartphone-------------->>
7 PAT >=geNAU,+
  and  >PAT---+,,,
8      (0.2)       (Oloff 2017:215)
```

[7] Il conviendrait de déterminer par de plus amples recherches si dans un tel format de conversation, *genau* confirme l'intégralité de la demande formulée par B ou s'il répond en premier lieu au marqueur phatique *ne*. (Oloff 2017 : 2016)

Il est fréquent que, afin de respecter l'équilibre épistémique entre les partenaires, l'intervention de B s'adapte parfaitement d'un point de vue syntaxique à la structure amorcée par A, comme dans l'extrait suivant. Dans une discussion au sujet de méthodes d'enregistrement des conversations, Isa tente d'expliquer à Dennis différents types de gestes.

```
1 ISA   .h ja man muss ja unterscheiden zwischen gesten
2    die wichtig sind/
3   (0.3)
4 DEN   [.ts+fürs ge]sp+räch/eben [dann für]&
5 ISA   [gesten\] [*ge*nAU\]
den +°nod°-------------+
isa *°nod°*
6 &die kommunikation/ oder::\ (Oloff 2016 : 259)
```

Dennis formule sa demande sous forme d'un groupe prépositionnel (« fürs Gespräch eben, dann für die Kommunikation ») que l'on peut rattacher à l'adjectif « wichtig » d'Isa. Souvent, la demande de confirmation arrive après que le locuteur a émis certains signaux permettant à l'interlocuteur d'intervenir, tels une pause dans le débit de parole (ce qui est le cas dans l'extrait ci-dessus) ou à la suite d'un énoncé avec un fort pouvoir de projection : ici, « unterscheiden zwischen… ».

La dimension épistémique est confirmée par l'analyse de la communication non-verbale. Dans l'extrait commenté *supra* entre Isa et Dennis, des signes indiquent que Dennis possède déjà un certain savoir sur le fait à confirmer : le hochement de tête accompagne d'abord une partie de la demande de confirmation co-construite (l. 4) puis le marqueur *genau* (l. 5).

Genau rétablit en fait un équilibre entre les positions épistémiques du locuteur principal expert et un interlocuteur qui sait un peu moins mais donne l'impression qu'il cherche à comprendre et à parfaire son état de connaissance.

Ainsi, rappelant l'usage auto-dialogique décrit *supra*, *genau* est susceptible de clore un processus au cours duquel B donne à voir comment il identifie, saisit, comprend un élément dont il sait qu'il relève de la connaissance de A. C'est le cas dans la conversation suivante : Rasmus demande à la musicienne Tanja à quoi ressemble un basson, celle-ci compare d'abord cet instrument à un gros tuyau, s'ensuit une série de plaisanteries. Puis Rasmus indique qu'il visualise de quoi il s'agit à l'aide du « marqueur d'accès à la connaissance »[8] (*Erkenntnismarker*) « Ach » et en propose sa description, que Tanja valide (« genau ») et complète.

```
1 RAS >aber [DIE haben- (.) Ach Is] das das wo dann die auch&
2 ISA       [eHE, °h: he,
3 RAS  &dieser lange SCHLAUCH, ä:h-[dieser meTAllschlauch- ]
```

[8] Il s'agit là de notre propre proposition d'équivalent pour *Erkenntnismarker*.

```
4 TAN >                              [geNAU es ist so n grOss]es
5      [HOLZrohr? sieht relativ elegAnt aus, aber is auch&
6 ISA  [mhm:-
7 TAN  & wirklich GRO:SS?     (Oloff 2017 : 217)
```

3.2.3. Evaluation d'une proposition de complétion

Tandis qu'en 3.2.2., le locuteur B demandait une précision au sujet d'un élément relevant de la compétence de A, la co-construction consiste ici en la formulation d'une complétion de conclusion des propos antérieurs de A. En co-construisant un raisonnement avec A, B lui signale également qu'il comprend, s'intéresse, qu'il coopère : « Es geht auch um das Nachvollziehen bzw. die Kenntnisnahme bestimmter Details, die im Wissensbereich des anderen Sprechers liegen. » (Oloff 2017 : 221). L'effort de co-construction est considéré par Deppermann/ Schmitt comme une manière implicite de la part de l'interlocuteur de signaler qu'il comprend (« Fälle impliziter Verstehensmanifestationen », Oloff 2017 : 221).

La complétion de B intervient souvent après certains signaux envoyés par A : ralentissement ou pause dans le débit de parole, difficulté à s'exprimer, mots à fort pouvoir de projection, etc. De plus, B « annonce » et accompagne généralement sa prise de parole par des éléments non-verbaux : hochements de tête plus ou moins rapides et longs ; regards vers A lorsque A parle ; inspiration avant de prendre la parole pour signaler que tout cela est connu pour lui ou qu'il suit le raisonnement ; sourire / rire pour signaler à A son envie de coopérer.

Charge ensuite à A de juger de la pertinence de l'intervention de B, par rapport au contenu, mais aussi au moment où B propose sa complétion au regard de l'économie générale du tour de parole, sa position en tant que locuteur principal et le plan intersubjectif :

- L'intervention de B est pertinente quant à son contenu et fait avancer le tour de parole de A : A le signale en intégrant, après *genau*, le matériel lexical proposé par B (hétéro-répétition), cela montre qu'il traite cette complétion comme une formulation précise qu'il est possible de reproduire telle quelle. Oloff rappelle que « plus une formulation semble pertinente aux yeux du premier locuteur, plus elle est susceptible d'‘être répétée » (Oloff 2016 : 263). Pour que la proposition de complétion soit ressentie comme pertinente par A, il faut que B se soit limité à une intervention relativement brève, dont la syntaxe soit parfaitement adaptée à la syntaxe de l'énoncé qu'elle complète.

- A est arrivé presqu'au bout son raisonnement et a déjà pré-formulé sa conclusion. B propose alors une complétion terminant le tour de parole de A, nécessairement pertinente puisqu'elle intervient après la pré-conclusion. Dans ce

type de complétion de conclusion terminale, *genau* n'est généralement pas suivi d'une hétéro-répétition.

- L'intervention de B peut être exacte d'un point de vue informationnel mais ressentie par A comme une perturbation. Elle peut ne pas correspondre à l'intention communicative de A, venir trop tôt dans le tour de parole co-construit, être trop longue ou syntaxiquement peu adaptée et ainsi empiéter sur le droit de parole du locuteur principal. Si le marqueur *genau* confirme le contenu des propos pour la forme, afin de ménager la relation entre les partenaires de la communication (*face saving*), il sert ici en premier lieu à mettre un terme rapide à cette nouvelle séquence faisant concurrence au locuteur principal. L'hétéro-répétition est alors peu probable. En revanche, une des possibilités pour le locuteur principal de maintenir la pertinence de son tour est l'auto-répétition, qui consiste à recycler la partie de son tour qui a été chevauchée par l'intervention de B. Sur le plan non-verbal, ce type de réaction à une complétion jugée perturbatrice se caractérise par l'absence de hochement de tête et de regard porté sur son interlocuteur.

Ici aussi, *genau* conserve une valeur épistémique forte. Par sa proposition de complétion, B n'apporte rien de nouveau d'un point de vue informationnel. Il est en mesure de formuler sa conclusion soit parce qu'il est déjà au courant du contenu informationnel / partage déjà l'opinion présentée par A, soit parce qu'elle relève de faits prévisibles ou déductibles du déroulement antérieur de la conversation.

Comme remarqué *supra* lorsque la particule de confirmation *genau* constitue un énoncé autonome (3.1), on voit à travers ces formats de co-construction que la fonction de la particule *genau* s'élargit : elle ne permet plus uniquement de répondre mais aussi de clore (*responsive Bestätigungspartikel* > *responsive und sequenzschließende Bestätigungspartikel*, Oloff 2017 : 228).

D'un point de vue épistémique et intersubjectif d'une part, elle vient réparer une asymétrie et aligne les positions des partenaires de la communication. D'autre part, elle marque la complétude d'un tour : c'est la troisième position séquentielle mentionnée *supra*, indispensable pour que l'on puisse parler d'une séquence de tour collaborative selon Lerner.

La fonction de clôture s'étend ensuite à celle de fonction charnière (*sequenzschließende Bestätigungspartikel* > *sequenzstrukturierende Bestätigungspartikel* Oloff 2017 : 228). En effet, une fois le problème cognitif de A résolu / la demande de confirmation de B clarifiée / la proposition de complétion de B jugée pertinente, A peut poursuivre son propos. S'il s'agit d'une complétion de conclusion terminale, un nouveau topic débute alors. Si la proposition de complétion vient perturber le locuteur principal, *genau* y mettra rapidement un

terme et A reprendra sa position de locuteur principal. L'accent se déplace ainsi progressivement d'un *genau* rétrospectif vers un *genau* prospectif.

Cette évolution des fonctions de *genau* (confirmation > clôture > charnière) constatée dans des usages hétéro-dialogiques expliquerait l'emploi auto-dialogique récent d'un *genau* signal de structuration (*Gliederungssignal*) dont il sera question dans la section 5.

4. *Genau* à fonction phatique : signal d'écoute (*Rezeptionsmarker*)

Conformément à la définition que donne Smith (2012) de la fonction phatique, les usages de *genau* présentés *supra* relèvent à de nombreux titres du marqueur de discours phatique (*phatischer Diskursmarker*) :

> [Die Beifügung „phatisch" verweist] auf die besondere kommunikative Funktion einer Kategorie sprachlicher Ausdrucksmittel, welche zur Herstellung, Aufrechterhaltung und Beendigung des Kontakts zwischen zwei oder mehreren Interaktanten dient (vgl. Jakobsons Definition der „phatic function"). [Es geht] dabei nicht (allein) um kognitive Aspekte der Verstehenssicherung […] Demnach spielen emotionale und psychosoziale Elemente eine entscheidende Rolle, wenn es um die Herstellung und Sicherung intersubjektiven Verstehens geht." (Smith 2012 : 27)

Dans un emploi certes toujours hétéro-dialogique, mais avec un recul de la fonction de confirmation, il convient de mentionner ici un emploi de *genau* à forte dimension phatique, avec lequel on se contente d'accuser réception du message, indépendamment du contenu, de maintenir le lien et d'ainsi inviter son partenaire à poursuivre (*continuer*). Cette évolution montre un pas de plus dans la pragmaticalisation, que Gaétane Dostie décrit comme suit :

> The term *pragmaticalization* […] refers to a process of linguistic change in which a full lexical item (noun, verb, adjective or adverb) or grammatical item (coordinator, subordinator, etc.) changes category and status and becomes a pragmatic item, that is, an item which is not fully integrated into the syntactic structure of the utterance and which has a textual or interpersonal meaning. (Dostie 2009 : 203)[9]

Puisque *genau* ne renvoie plus au contenu d'un énoncé, l'évolution vers la fonction phatique s'accompagne d'une perte de la dimension épistémique.

À la différence du *genau* de confirmation intervenant toujours en deuxième position séquentielle, *genau* signal d'écoute semble contenir moins de restric-

[9] Notre traduction : « Le terme de *pragmaticalisation* […] renvoie à un processus de changement langagier au cours duquel un item lexical utilisé dans son sens plein (substantif, verbe, adjectif ou adverbe) ou un item grammatical (conjonction de coordination, de subordination, etc.) change de catégorie pour devenir un item pragmatique, c'est-à-dire un item qui n'est pas complètement intégré dans la structure syntaxique de l'énoncé et renferme une signification textuelle ou interpersonnelle. »

tions de position dans le tour de parole du locuteur initial[10]. Il peut par exemple être prononcé dès le début du tour de parole du locuteur initial, souvent si celui-ci hésite, fait des pauses dans l'élaboration de son tour de parole.

Dans les formats conversationnels que nous venons de présenter – aide à la résolution d'un problème cognitif, demande de confirmation, proposition de complétion, signal d'écoute – *genau* est utilisé en fonction responsive. Il vient toujours en réaction à l'intervention d'un interlocuteur – en signifiant que l'aide proposée correspond à ce qu'il recherchait, en répondant à sa demande de confirmation, en évaluant positivement la pertinence de la complétion proposée, en maintenant le lien de la communication. La dernière partie de cette contribution s'intéressera à l'usage auto-dialogique de *genau*, à l'intérieur du tour de parole d'un seul et même locuteur.

5. Le marqueur de discours *genau* : usage auto-dialogique

Comme expliqué précédemment, *genau* tire de sa fonction responsive et de confirmation la possibilité de clore une séquence et d'en débuter une nouvelle. Ainsi peut-on expliquer l'évolution vers une fonction charnière, de transition entre deux sujets, à l'intérieur du tour de parole d'un seul et même locuteur (Oloff 2016 & 2017). Selon Auer, c'est de l'emploi auto-réflexif dialogique de *genau*, tel que décrit en 2, où le locuteur essaye de résoudre une tâche cognitive, qu'émerge la fonction charnière.

De manière générale, *genau* devient un « signal de structuration » qui, du côté du locuteur, facilite la formulation, et, du côté du destinataire, facilite la compréhension (« redezuginterne sequenzstrukturierende Bestätigungspartikel », Oloff 2017 : 228). Il renseigne sur les liens entre différentes parties du discours, rend certains éléments du discours plus saillants. Utilisé en toute fin de monologue, il signifie à l'interlocuteur que ce dernier est autorisé à prendre la parole et introduit un changement de tour. Potentiellement plus prospectif que dans un emploi responsif, *genau* peut survenir à l'initiale d'un tour. Chez certains locuteurs, *genau* est inséré de manière parenthétique dans le discours, tel un mot de remplissage (*Füllwort*) qui pallie une hésitation.

Auer (2020) résume ce type d'emploi sous l'étiquette « Powerpoint-genau ». Il semble très usité par les élèves/étudiants lors de présentations ou épreuves orales, pour signaler à leurs interlocuteurs qu'ils prennent la parole, pour marquer une transition d'un point à un autre de la présentation, pour revenir au sujet principal après une digression. Il s'accompagne souvent d'autres particules (d'hésitation comme *ähm*) et de gestes (regard porté sur une feuille de

[10] La position de ces marqueurs de réception du message n'est toutefois pas aléatoire, elle obéit à certains appels verbaux et non-verbaux lancés par le locuteur principal. (Smith 2012 : 29)

notes, un document ou une diapositive de la présentation), qui sont autant de moyens supplémentaires d'attirer l'attention de l'auditoire. Le locuteur qui monologue à voix haute, semblant commenter sa propre performance cognitive, maintient le lien avec son auditeur, lui signalant où il est en dans sa présentation et qu'il va la poursuivre.

Ce dernier emploi, le plus récent en allemand moderne, connaît un degré de désémantisation particulièrement avancé qui déstabilise certains locuteurs plus âgés. C'est le signe d'un changement langagier en cours :

> Dieses Powerpoint-genau, wie man es nennen könnte, führt bei älteren Sprechern und Sprecherinnen des Deutschen immer noch zu Irritationen, während es für jüngere völlig unproblematisch ist. Dies deutet auf sprachlichen Wandel hin. Offenbar hat sich genau zu einem Gliederungssignal entwickelt, während ältere Sprecher/innen mit dem Diskursmarker noch eine pragmatische (Zusatz-) Bedeutung verbinden (eine bestimmte Art von Zustimmung), die sie situativ unpassend finden. (Auer 2020 : 264)

6. Conclusion

L'évolution des fonctions de *genau* retracée dans cette contribution se résume ainsi : identification > confirmation > clôture/transition. Ce déplacement de la portée du marqueur de discours s'accompagne d'un élargissement de l'utilisation en dialogue à un usage monologique.

Genau est marqueur d'intersubjectivité à plusieurs titres. Il exprime un consensus complet, rétablit un équilibre épistémique, répare des incompréhensions, signale la bonne réception du message. Il s'inscrit dans une démarche plus large de coopération à l'œuvre entre les interactants, aussi bien sur le plan informationnel et cognitif qu'émotionnel.

Dans une perspective contrastive, il serait intéressant d'établir, pour chacune des situations de communication où intervient *genau*, des équivalences pragmatiques avec des marqueurs français, tels que *voilà*, *exactement* ou *tout à fait.*

Bibliographie

AUER, Peter (2020) : *Genau!* Der auto-reflexive Dialog als Motor der Entwicklung von Diskursmarkern. In: B. Weidner et al. (Hrsg.) *Verfestigungen in der Interaktion – Konstruktionen, sequenzielle Muster, kommunikative Gattungen*. Berlin: de Gruyter, 263-294.

DOSTIE, Gaétane (2009) : "Discourse markers and regional variation in French. A lexico-semantic approach". In: Beeching, Kate/ Armstrong, Nigel/ Gadet, Françoise (eds.) *Sociolinguistic Variation in Contemporary French*. Amsterdam: John Benjamins, 201-214.

DUDEN (2003): *Deutsches Universalwörterbuch* (5. Aufl.), Bibliographisches Institut, Berlin.

HELBIG, Gerhard (1988) : *Lexikon deutscher Partikeln*. 1. Auflage. Leipzig: Verlag Enzyklopädie.

ICOR (2013): Convention ICOR. UMR 5191 ICAR (CNRS – Lyon 2 – ENS de Lyon).

http://icar.univ-lyon2.fr/projets/corinte/documents/2013_Conv_ICOR_250313.pdf

LARRORY-WUNDER, Anne (2012) : Einleitung. In: Larrory-Wunder, Anne (Hg.): *Intersubjektivität und Sprache. Zur An-und Abgleichung von Sprecher- und Hörervorstellungen in Texten und Gesprächen*. Tübingen: Stauffenburg. VII–XV.

LERNER, Gene H. (2004) : Collaborative Turn Sequences. In: Lerner, Gene H. (ed.) *Conversation Analysis. Studies from the first generation*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 225-256.

MONDADA, Lorenza (2008) : Conventions de transcription des gestes. Université Lyon 2.

http://icar.univ-lyon2.fr/projets/corinte/documents/convention_transcription_multimodale

OLOFF, Florence (2016) : Comparaison de deux marqueurs d'affirmation dans des séquences de co-construction: *voilà* et *genau*. In : *Testi e Linguaggi* 10/2016 : 243-267.

OLOFF, Florence (2017) : *Genau* als redebeitragsinterne, responsive, sequenzschließende und sequenzstrukturierende Bestätigungspartikel im Gespräch. In: H. Blühdorn, A. Deppermann, H. Helmer & Th. Spranz-Fogasy (Hrsg.) *Diskursmarker im Deutschen*. Göttingen: Verlag für Gesprächsforschung, 207-232.

SPIEGEL (2021) : „Wir müssen durchhalten – und vor allem: auf die Bremse treten". Spiegel-Gespräch mit Virologen Christian Drosten. 4/2021, 92-95.

SMITH, Anja (2012) : Der Appell zur intersubjektiven Verständigung: zur Rolle phatischer Diskursmarker. In: Larrory-Wunder, Anne (Hg.) *Intersubjektivität und Sprache. Zur An-und Abgleichung von Sprecher- und Hörervorstellungen in Texten und Gesprächen.* Tübingen: Stauffenburg, 25-50.

WERLEN, Iwar (2010) : *Genau* als Hörersignal im (Schweizer-)Deutschen. In: Th. Harden & E. Hentschel (Hrsg.), *40 Jahre Partikelforschung*. Tübingen: Stauffenburg, 345-359.

Référencement et mise en ligne de la revue

Notre revue est référencée dans le réseau « mirabel » accessible sous le lien suivant :

https://reseau-mirabel.info/revue/1003/Nouveaux_Cahiers_d-Allemand_Revue_de_linguistique_et_de_didactique | https://reseau-mirabel.info/revue/1003/Nouveaux_Cahiers_d-Allemand_Revue_de_linguistique_et_de_didactique

Par ailleurs, les anciens numéros de la revue (à partir de 2 ans d'ancienneté et, pour le moment, jusqu'aux numéros de 2018 inclus) sont accessibles gratuitement et téléchargeables sur le site de l'ATILF (Analyse et Traitement Informatisé de la Langue Française) sous le lien suivant :

http://www.atilf.fr (Onglet « Publications »)

Anne-Marie Nahon-Raimondez
Lycée Pierre Mendès-France, Épinal (Vosges)
Avec la collaboration des membres du GLFA
(Coordination : M. Kauffer)

Petit dictionnaire permanent des « actes de langages stéréotypés » (ALS)

Microstructure de *dis donc*

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

FORME ET SYNTAXE

Variantes : Aucune.
Figement : Incomplet. Variation de la personne selon le nombre et la politesse (*dis / dites donc*).
Configurations syntaxiques : *dis donc* est suivi d'une virgule ou d'un point d'exclamation et ne fait pas partie d'un groupe syntaxique.

SENS ET FONCTIONS

Type d'acte de communication : ÉTONNEMENT
Fonctions : *dis donc* sert à exprimer l'étonnement face à un fait qui ne correspond pas à nos attentes ou à ce qu'on connaît. *Dis donc* apparaît seul ou est (le plus souvent) accompagné d'un commentaire. Ce commentaire peut exprimer l'incrédulité en insistant sur l'importance de l'écart par rapport à ce qu'on attendait ou alors tirer les conséquences de cet évènement étonnant pour exprimer une appréciation.
Concurrents : *allons (bon / donc)* ; *alors ça* ; *ça alors* ; *ça va pas la tête ? ; c'est dingue (ça)* (fam.) ; *(non mais) c'est fou* ; *hein ; incroyable !* ; *je te dis pas, mais …* ; *j'y crois pas* (fam.) ; *oh là là ; pas vrai ; tiens ; (eh bien) voyons ; waouh !* (fam.)

USAGES

Registre : Langue parlée.
Partenaires privilégiés : *ah ben ; ben ; eh ben ; toi/vous* (toujours en position antéposée)

ÉQUIVALENTS

- Habituels: *na sag mal ; na sagen Sie mal ; sag mal*
- Occasionnels: *aber* ; *alle Achtung ; denk dir ; ja ; Mann ; na ; na sowas ; und (…) dazu ; was sagt der Mensch dazu ; was sagst du dazu ; wow*

PLAN

I. SERT À EXPRIMER L'ÉTONNEMENT

II. SERT À EXPRIMER L'ÉTONNEMENT ET L'INCRÉDULITÉ

III. SERT À EXPRIMER L'ÉTONNEMENT ET UNE APPRÉCIATION

FONCTIONS ET EMPLOIS

I. SERT À EXPRIMER L'ÉTONNEMENT

Dis donc sert au locuteur à exprimer son étonnement devant un fait, une situation ou un énoncé. Dans la plupart des cas, *dis donc* est suivi d'une phrase où le locuteur précise la cause de son étonnement.

Quand je suis arrivé à l'école, le matin, avant d'entrer en classe, j'ai montré le billet aux copains.
– Eh ben, **dis donc**, a dit Clotaire, et qu'est-ce que tu vas en faire ?
– Je sais pas, j'ai répondu. Papa me l'a donné pour que je connaisse la valeur de l'argent, et il faut que je le dépense d'une façon raisonnable. (SGN 26/-))

Als ich morgens in die Schule kam, habe ich den Schein gleich meinen Kumpels gezeigt, bevor wir ins Klassenzimmer gingen.
„**Wow**“, sagte Clotaire, „und was willst du damit machen?“
„Keine Ahnung“ habe ich geantwortet. „Papa hat ihn mir gegeben, damit ich weiß wieviel Geld wert ist, und ich soll es auf eine vernünftige Art ausgeben.“

Vers huit heures du matin, j'allume mon ordinateur. […] Je consulte en même temps, comme d'habitude, le Facebook japonais. Les commentaires parlent d'une grosse secousse sismique. « **Dis donc,** ça a secoué aujourd'hui ! » « Toutes mes bibliothèques se sont renversées, il va m'en falloir, du temps, pour ranger tout ça. » (FR-RSC 8/-)

Gegen acht Uhr morgens schalte ich meinen Computer an. [...]. Gleichzeitig konsultiere ich, wie gewöhnlich, das japanische Facebook. Die Kommentare sprechen von einem großen Erdbeben. „**Mann**, was für ein Beben heute!“ „Alle meine Regale sind umgekippt, da werd ich einige Zeit brauchen, um das alles aufzuräumen.“

Quand il lui saisit le poignet pour examiner l'état d'usure du bracelet brésilien, ses mains tremblaient. « **Dis donc,** c'est solide ! », dit-il. (FR-ECC 153-154/-)

Als er ihr Handgelenk ergriff, um den Zustand ihres brasilianischen Armbands zu überprüfen, zitterten seine Hände. „Das ist **aber** wirklich fest!“

Ici, ce n'est pas un camp pour habiter, c'est un camp de triage. Vous serez répartis dans les fabriques de vos futurs employeurs, n'est-ce pas. La région où nous sommes, ici, c'est Berlin.
« Berlin ? Ah! ben, **dis donc !** Je voyais pas du tout ça comme ça. » (FCR 31-32/36)

Das hier ist kein Wohnlager, das ist ein Durchgangslager. Ihr werdet auf die Fabriken eurer künftigen Arbeitgeber verteilt, nicht wahr. Das Gebiet, wo wir uns hier befinden, ist Berlin.
„Berlin? **Was sagt der Mensch dazu!** Darauf wär' ich wirklich nicht gekommen“.

[…] j'ai vu les volets s'ouvrir et la gueule d'un type a surgi au-dehors. C'était le locataire, un type mal rasé, en maillot de corps, se tirant à peine de son lit, […]
– Ah ! c'est toi ? il a fait. Qu'est-ce que t'es en train de foutre ?
– Ça se voit pas ?
Il a hoché la tête en rigolant :
– **Dis donc**, ça change de te voir bosser un peu... (FR-PDL 46-47/-)

[...] Ich sah, wie sich die Fensterläden öffneten und die Fratze eines Typen herauslugte. Es war der Mieter, ein schlecht rasierter Typ im Unterhemd, der gerade mal aufgestanden war, [...] „Ah, du bist’s“ sagte er. „Was für’n Mist machste denn da?“ „Sieht man das nicht?“ Er nickte belustigt: „**Na**, das is ja mal was Neues, dich ein bisschen arbeiten zu sehen ... „

À son front, ses cheveux blond filasse commencent à se raréfier. Originaire de Vic-sur-Seille, il s'exprime avec un fort accent lorrain. En allumant une cigarette, Laurence commande un café.
– Et toi, grand ?
– Une limonade.
– Eh ben **dis donc**, t'es sage aujourd'hui !
– Je retourne à la fac, après. (FR-MTT 893-894/-)

Sein strohblondes Haar wird auf der Stirn zunehmend schütter. Als gebürtiger Einwohner Vic-sur-Seilles drückt er sich mit einem stark lothringischen Akzent aus. Laurence zündet sich eine Zigarette an und bestellt einen Kaffee. „Und du, Kleiner?“ „Eine Limo.“ „**Na sowas**, du bist aber brav heute!“ „Ich geh nachher wieder zur Uni.“

II. SERT À EXPRIMER L’ÉTONNEMENT ET L’INCRÉDULITÉ

Le locuteur veut aussi exprimer son incrédulité. Il cherche à la justifier, soit en accentuant fortement *dis*, soit par un commentaire placé avant ou après. Il s’agit de montrer de façon très appuyée, voire exagérée, comme l’évènement sort de l’ordinaire. Il cherche à en souligner l’énormité.

Moi ? On me ferait signe, à moi ? On me remarquerait ? On me donnerait à comprendre ? J'étais ému comme tout. À quarante-cinq berges, tu te rends compte ? Avec déjà plein de blanc dans la moustache. Une belle femme comme ça ! Sapée fallait voir. Et docteur, **dis donc**. Spécialiste, même. (FCY 27/21-22)

Ich? Man gab mir ein Zeichen? Man beachtete mich? Man gab mir zu verstehen? Ich war ganz gerührt. Mit fünfundvierzig Jahren – können Sie sich das vorstellen? Mit schon einer Menge weißer Haare im Schnurrbart. Eine schöne Frau wie diese! Elegant, chic, das sah man. **Und** Doktor **dazu**. Spezialist sogar.

Ils ont tous l'air très jeune, sportif, leurs uniformes leur vont bien, cols grands ouverts, tissus légers, petites demi-bottes évasées avec le futal qui plonge dedans. Font plutôt boy-scouts que bidasses. A retardement, je sens l'émotion qui monte, qui monte... Les Allemands sont là ! Les Boches ! **Dis donc !** L'énormité de la chose me pénètre peu à peu. J'ai froid dans les os… (FCR 92-93/103)

Sehen alle ganz jung aus, sportlich, ihre Uniformen stehn ihnen gut, große offene Kragen, leichte Stoffe, halbhohe Stiefel, oben weit, in denen die Buxen stecken. Sehn mehr wie Pfadfinder aus als wie Muschkoten. Mit Spätzündung fühl ich, wie die Erregung in mir hoch und immer höher steigt . . . Die Deutschen sind da! Die Boches! **Was sagst du dazu!** Die Ungeheuerlichkeit der Sache dringt nach und nach in mich ein. Mich friert's in den Knochen . . .

Le commentaire est souvent une locution tirée du registre familier. On remarque également l'emploi de litotes ou d'antiphrases. L'humour est souvent présent.

– Tu vas le dire à papa, que je me suis fait casser la gueule à cause de Céline ?
– Oui, je le lui dirai. Je n'ai pas l'habitude de mentir à ton père.
Le ton qu'elle a employé le dissuade d'insister.
Quand ils arrivent à la maison, […] Florence se hâte en revanche de venir constater les dégâts.
– Eh ben **dis donc**, il ne t'a pas raté ! (FR-MTT 714/-)

„Wirst du Papa sagen, dass ich mich wegen Céline hab verkloppen lassen?“
„Ja, ich sag's ihm. Ich bin's nicht gewohnt, deinen Vater anzulügen.“ Der Ton ihrer Stimme hält ihn davon ab, darauf zu bestehen.
Als sie zu Hause ankommen, [...] kann sich Florence dagegen nicht verkneifen, seinen üblen Zustand festzustellen: „**Na sag mal**, der hat dich aber ganz schön zugerichtet!“

Rabaud (*sincère*) : J'ai choisi cette

Rabaud (*aufrichtig*): Ich habe das

pièce uniquement parce qu'elle m'a passionné. […] Je suis tombé amoureux de cette pièce comme d'une femme. Pour la première fois de ma carrière, je me suis senti humble devant elle. J'ai eu peur de ne pas être digne d'elle.
L'homme important : Eh bien, **dites donc !** Si l'auteur était là, il boirait du petit-lait !
Pierre : Oh ça, sûrement ! (FDB 155-56/21-22)

Stück angenommen, weil ich es hervorragend fand. […] Ich habe mich in das Stück verliebt - wie in eine Frau. Zum ersten Mal in meiner Karriere bin ich vor einem Stück richtig ... demütig geworden. Ich hatte das Gefühl, seiner nicht würdig zu sein.
Georges: **Na sag mal**. Wenn der Autor hier wäre - das ginge ihm aber runter wie Öl.
Pierre: Bestimmt.

Marcel était aussi pâle que si on lui eût tiré tout le sang des veines. Maintenant qu'on l'avait lavé, on voyait que son arcade sourcilière était fendue et sa lèvre inférieure tuméfiée. Le regard de Benoît disait :
– **Dis donc !** Il me semble que tu n'y es pas allé de main morte !
Et après ? Pourquoi Chatelard se serait-il gêné ? Etait-ce lui qui avait attaqué ce petit crétin ? Était-ce lui qui s'était servi d'un revolver ? (GSM 379/89)

Marcel war leichenblaß, als hätte man ihm alles Blut aus den Adern gepumpt. Nun, da er gesäubert war, konnte man sehen, daß er eine aufgeschlagene Augenbraue und eine geschwollene Unterlippe hatte. In Benoits Blicken las Chatelard einen stummen Vorwurf: „**Na sag mal!** Den hast du ja ganz schön durchgewalkt!"
Na und! Warum hätte er sich einen Zwang antun sollen? Hatte denn er diesen kleinen Schwachkopf angegriffen? Hatte er sich vielleicht eines Revolvers bedient?

Comme j'avais rien d'autre à faire, je me suis assis à la table. Ce sein que j'avais sous le nez était d'une taille impressionnante, je pouvais pas m'empêcher de le regarder.
– **Dis donc**, j'ai plaisanté, c'est pas de la rigolade... ! Elle s'est mordu la lèvre avant de me répondre :
– Oh, et encore, je te jure, tu peux pas savoir comme ils sont durs...
(PDM 201/211)

Da ich nichts Besseres zu tun hatte, setzte ich mich an den Tisch. Diese Brust, die ich da vor meiner Nase hatte, war von beeindruckender Größe, ich konnte es mir nicht verkneifen, sie anzusehen.
„**Sag mal**", scherzte ich, „das ist aber kein Pappenstiel...!" Sie biß sich auf die Lippe, bevor sie mir antwortete: „Oh, und außerdem, ich schwör's dir, du kannst dir gar nicht vorstellen, wie fest die sind... Die tun fast schon weh, weißt du..."

JE T'AIMEEEE...
EEE..., répond l'écho des collines.
Les chasseurs de sangliers […] se regardent, ébahis.
– Macarel ! Qu'est-ce qui gueule comme ça ? dit le vieux Pierre de la ferme de la Guinette Basse.
Il regarde dans la lunette de sa grosse carabine en direction de la Micoulette.
– C'est les Parisiens, annonce-t-il à ses copains. Ben, **dites donc !** Ils s'emmerdent pas, sur leur terrasse...
(NBC 231/272)

ICH LIIIIEBE DICH...
IIIIEBE DICH ..., antwortet das Echo von den Hügeln.
Die Wildschweinjäger, […], sehen einander verblüfft an.
„Macarel! Wer brüllt denn da so?“
Durch das Zielfernrohr seines großen Karabiners späht er Richtung La Micoulette.
„Ach, die Pariser“ verkündet er seinen Freunden. „**Na sag mal!** Die lassen ja nichts anbrennen auf ihrer Terrasse ...“

– Mais toi tu as tes filles, je t'envie. Tu ne peux pas oublier la vie.
– Eh bien, puisque tu n'as pas d'enfants, vis avec une fille ; pars pour Tahiti... n'importe quoi mais pas mourir à cinquante-neuf ans ! Et n'attends pas d'avoir une arthrose de la hanche ou une paraplégie...
– Tu es optimiste, **dis donc !** (BGT 336/414-415)

„Aber du hast noch deine Töchter, ich beneide dich. Du kannst gar nicht vergessen, wie das Leben ist.“
„Na und du, gerade weil du keine Kinder hast, zieh doch mit einem jungen Mädchen zusammen, fahr nach Tahiti...mach irgend etwas, um nicht mit neunundfünfzig schon tot zu sein! Und warte nicht, bis du Hüftgelenksarthrose hast oder einen Schlaganfall bekommst...“
„Du bist **ja** wirklich optimistisch!“

III SERT À EXPRIMER L'ÉTONNEMENT ET UNE APPRÉCIATION

Le commentaire qui accompagne *dis donc* permet au locuteur de donner, ou plutôt de suggérer, son sentiment sur ce qui suscite son étonnement. Il peut s'agir d'admiration, de réprobation, de colère …. C'est un sentiment véritable ou simplement feint. A l'interlocuteur de juger. *Dis donc* peut également suggérer une appréciation, s'il apparaît seul. La nature de cette appréciation est alors à déduire de l'accentuation.

Madame Lintz ? Vous avez des ennuis ? demanda la voix de Rosenfeld. Dans sa précipitation, elle avait laissé la porte ouverte [...] Il traversa l'entrée, s'avança jusque dans le salon et lui prit doucement le bras.

„Madame Lintz? Ist etwas passiert?“, rief die Stimme von Rosenfeld.
In ihrer Hast hatte sie die Tür offen gelassen, [...] Er kam über den Flur ins Wohnzimmer und faßte sie sanft am Arm.

– Qu'est-ce qui vous arrive, encore ? dit-il, inquiet. [...] Vous voulez quelque chose, un calmant ? [...]
– Ne restez pas ici, lui dit-elle.
– Eh bien vous, **dites donc**, vous êtes une voisine un peu particulière, marmonna le médecin. (TJO 277-78/245-46)

„Was ist denn jetzt schon wieder passiert?“ erkundigte er sich besorgt. [...] „Geht es?“ fragte er schließlich. „Wollen Sie ein Beruhigungsmittel?“ [...] „Bleiben Sie nicht hier“, sagte sie ihm. „**Na sagen Sie mal**, Sie sind mir schon eine eigenartige Nachbarin“, brummte der Arzt.

– Il est arrivé quelque chose, hein ?
– Ben, tu sais, c'est les mecs, i sont cons, ils l'ont fait descendre de sa fenêtre, tu sais, et pis ils l'ont coursé, ils y ont jeté des pierres en gueulant, pour se marrer, quoi, alors lui, la peur qu'il a eue, il s'est trissé à fond de train, ils y ont couru au cul, jusque dans la Grande-Rue, lui il a traversé comme un dingue, y avait juste l’autobus qui passait, ah, la vache, en plein dessus, **dis donc**, merde !
(FCY 153/131)

„Es ist ihr was zugestoßen, he?“
„Also, weißt du, es waren diese Dreckskerle, sie haben sie von ihrem Fenster heruntergeholt, weißt du, und dann haben sie sie gehetzt, sie haben mit Steinen nach ihr geschmissen und gebrüllt, um sich einen Spaß zu machen, und sie, die Angst, die sie gekriegt hat, sie ist getürmt, so schnell sie konnte, die Kerle immer hinter ihr her, bis in die Grande-Rue, sie ist verrückt vor Angst über die Straße gelaufen, und da kam gerade der Bus, oh, verdammt, direkt darüber, **denk dir**, oh, Scheiße!“

Après quelques slows que vous passez voluptueusement dans les bras de l'Homme-de-votre-vie, celui-ci obtient un grand succès en réclamant une polka piquée au galop effréné. Hop ! Hop ! Hop ! Vous faites un tabac tous les deux. […] Ce qui vous réjouit le plus, c'est d'entendre la copine de Fille Aînée lui chuchoter : – Eh bien, **dis donc**, finalement, tes vieux, ils se défendent encore pas mal ! (NBC 224/261)

Nach ein paar Slows, die Sie wollüstig in den Armen des Mannes-Ihres-Lebens verbringen, erntet selbiger großen Beifall, als er eine gesalzene Polka verlangt. In rasantem Galopp legen Sie los: Hopp! Hopp! Hopp! Sie haben einen Bombenerfolg. (…)Was Ihnen am meisten Genugtuung bereitet, ist die Bemerkung, die eine Freundin Ihrer Großen zuraunt: „**Alle Achtung**, deine Alten schlagen sich ja noch ganz ordentlich!“

– […] Il m’a montré ses abdominaux, on dirait du béton.
Ben **dis donc**, mon Yvette, on s’amuse bien à ce que je vois. Tâter les abdos

„[...] Er hat mir seine Bauchmuskeln gezeigt, hart wie Beton.“
Na sag mal Yvette, wie ich sehe, amüsierst du dich ja prächtig. In

d'un inconnu dans ma cuisine, c'est pas de l'attentat à la pudeur, ça ? (BAM 67/70)

meiner Küche die Bauchmuskeln eines Fremden abzutasten, ist das etwa kein Angriff auf das Schamgefühl?

BILAN

SENS GÉNÉRAL ET EMPLOIS

Dans son emploi non-ALS, *dis donc* permet au locuteur d'interpeller une personne de façon familière et (éventuellement) brutale. *Dis donc* peut également jouer le rôle de marqueur discursif.

(Un chameau s'est égaré dans un abattoir parisien. Un ouvrier le voit)
La haute silhouette du chameau vient d'apparaître dans le cadre du portail ouvert. Il appelle un collègue.
– Eh **dis donc !** Viens voir ça ! Ben ça alors ! On aura tout vu ici : un bédouin avec son chameau. Alors là, on peut vraiment dire, y a plus de France !
(MTG 182-83/201)

(Ein Kamel hat sich in ein Pariser Schlachthaus verirrt. Ein Arbeiter sieht ihn) Die hochbeinige Silhouette des Kamels ist unterm offenen Eingang erschienen. Er ruft einen Arbeitskollegen. „He, **was sagst du dazu!** Komm, sieh dir das an! Das ist was! Toller kann's nicht mehr kommen: Ein Beduine mit seinem Kamel. Da kann man wahrhaftig sagen: Frankreich, das gibt's nicht mehr!"

Abdelaziz était assis comme un enfant sage devant la table de la chambre, en train de lire Le Nouvel Observateur. Dès qu'il vit David, il se leva. [...]
– Assis, bon dieu, dit David avec vivacité en appuyant de la main sur son épaule. On ne va pas faire des cérémonies. Ça va ? Tu as l'air frais comme une rose, **dis donc**. Et tu lis *Le Nouvel Observateur*, ajouta-t-il en riant. Mais c'est réac ! (RMV 363/198)

Abdelaziz saß wie ein braves Kind am Tisch und las den „Nouvel Observateur". Kaum hatte er David erblickt, stand er auf. [...]
„Bleib sitzen, Herrgott", sagte David voller Schwung und drückte ihm mit der Hand auf die Schulter, „wir werden doch keine Zeremonien machen. Wie geht's? Du siehst **ja** frisch aus wie eine Rose. Und den ‚Nouvel Observateur' liest du", setzte er lachend hinzu, „so was Reaktionäres!"

– **Dis donc**, fiston... prononçait une grosse voix. Il se retourna au moment où son père, avec un effort, se dressait de sa chaise, […].
– Depuis quand fréquente-t-on les

„**Na sag mal**, Bürschchen", dröhnte es hinter ihm.
Er wandte sich um. In diesem Augenblick erhob sich sein Vater schwerfällig von seinem Stuhl. [...]

cafés, à ton âge ? (GSM 348/49)	„Seit wann treibt man sich in deinem Alter in Kneipen herum?“

Dans son emploi ALS, *dis donc* sert avant tout à exprimer son étonnement face à quelque chose qui nous dépasse, parce qu'on ne l'avait pas anticipé, ou alors parce qu'il provoque en nous, en plus, des sentiments très forts comme l'admiration, la colère, la désapprobation… C'est un élément de langage familier, utilisé à l'oral. Fortement accentué, et détaché du reste du discours (souvent par un point d'exclamation), il permet également d'exprimer sa réaction de façon ostentatoire. *Dis donc* est le plus souvent accompagné d'un commentaire qui précise la cause de l'étonnement, l'énormité de l'évènement ou l'appréciation que le locuteur en fait.

ÉQUIVALENTS

Les différents équivalents allemands qui apparaissent sont assez variés. Il semble que *na sag mal / na sagen Sie mal,* qui parait être l'équivalent le plus habituel, soit plus fréquemment utilisé lorsque l'étonnement est mêlé d'incrédulité. Un étonnement très fort peut être rendu par l'interjection *wow* ou alors par *Mann* ou *aber*. Il y a également des équivalents allemands plus « expressifs » que *dis donc*. Ainsi *alle Achtung* va-t-il exprimer plus explicitement une admiration simplement suggérée par *dis donc*.

RÉFÉRENCE DES SOURCES

(Les références en FR ont comme origine la base Frantext)

BAM : Aubert, B. *La mort des bois*. Paris : Le Seuil, 1996. / Traduction allemande par E. Hagedorn et B. Reit : *Im Dunkel der Wälder*. München : Goldmann, 2003.

BGT : Groult, B. *Les trois quarts du temps*. Paris : Grasset & Fasquelle, 1983. / Traduction allemande par I. Kühn : *Leben will ich*. München : Knaur, 1984.

FDB : Dorin, F. *Si t'es beau … t'es con*. Paris : Laffont, 1978. / Traduction allemande par W. Spier : *Wenn du gut bist, geht's dir schlecht*. Frankfurt a. M. : Fischer, 1980.

FCR : Cavanna, F. *Les Russkoffs*. Paris : Belfond, 1979. / Traduction allemande par K. Budzinski : *Das Lied der Baba*. Frankfurt a. M. : Ullstein, 1989.

FCY : Cavanna, F. *Les yeux plus grands que le ventre*. Paris : Belfond, 1983. / Traduction allemande par M. Schulte : *Die Augen grösser als der Magen. Memoiren eines alten Narren*. München : Wilhelm Goldmann Verlag, 1985.

FR-ECC : Carrère, E., *La classe de neige*. Paris : P.O.L., 1994.

FR-MTT : Jung, M., *Le triomphe de Thomas Zins*. Paris : Editions Anne Carrière, 2017.

FR-PDL : Djian, P., *37° le matin*. Paris : L'ai lu, 1985.

FR-RSC : Sekiguchi, R., *Ce n'est pas un hasard*. Paris : P.O.L. 2011.

GSM : Simenon, G. *Monsieur La Souris*. In : *Oeuvres de Georges Simenon. Le locataire, Monsieur La Souris, La Marie du port*. Paris : Gallimard, 1953. / Traduction allemande par R. Heimbucher-Bengst : *Monsieur La Souris*. Zürich : Diogenes, 1988.

MTG : Tournier, M. *La goutte d'or*. Paris : Gallimard, 1985. / Traduction allemande par H. Waller : *Der Goldtropfen*. Frankfurt a. M. : Fischer, 1993.

NBC : Buron, N. de *Chéri, tu m'écoutes ? ... alors, répète ce que je viens de dire* … Paris : Plon, 1998. / Traduction allemande par Riek W. *Liebling, hörst du mir zu?* Berlin : Ullstein, 1999.

PDM : Dijan, P. *37°2 le Matin*. Paris: Flammarion, 1989. / Traduction allemande par M. Mosblech : *Betty Blue. 37,2° am Morgen*. Zürich : Diogenes, 1988.

RMV : Merle, R. *Derrière la vitre*. Paris : Gallimard, 1970. / Traduction allemande par C. Gersch : *Hinter Glas*. Berlin : Aufbau Verlag, 1986.

SGN : Sempé, J.-J. & Goscinny, R. *Le petit Nicolas*. Paris : Denoël, 1983.

Yves Bertrand
Université de Paris X-Nanterre

L'intégration des substantifs anglais dans le lexique allemand

Devant l'abondance des emprunts que l'allemand fait à l'anglais[1], il convient de se poser la question des conditions dans lesquelles s'effectue ce passage d'une langue à l'autre et des problèmes qui se posent.

En fait, on se situe entre deux pôles : d'une part, on emprunte tout en conservant le plus possible au terme emprunté sa nature et son aspect d'origine. C'est ce qui se passe, par exemple, avec les termes géographiques : *Wales, Montana*, les institutions : *die Queen, der Prime Minister,* ou simplement un mot exotique et auréolé : *der Cowboy*, à côté duquel le *vacher* et le *Kuhhirt* font pâle figure. D'autre part, on a une intégration totale de ce mot étranger dans le lexique, si bien que l'origine étrangère n'est même plus visible : combien de francophones savent que *contredanse* vient de *country dance*, *redingote* de *riding coat* ? De même, de nombreux germanophones ignorent que *der Streik* et *der Keks* viennent respectivement de *strike* et de *cakes.*

Entre ces deux pôles, il y a l'intégration : le mot d'emprunt acquiert toutes les caractéristiques du lexique d'arrivée, mais conserve cependant son aspect d'origine et est aisément reconnaissable comme issu d'une langue étrangère. C'est bien ce qui se passe pour la plupart des substantifs anglo-saxons qui pénètrent l'allemand et c'est pourquoi le terme d'intégration est préféré à celui d'assimilation[2] .

Se posent alors plusieurs questions, que nous allons aborder successivement :

1. Qu'en sera-t-il de la prononciation : respectera-t-on la prononciation d'origine ou se résoudra-t-on à prononcer à l'allemande ?
2. Que se passera-t-il pour la graphie ? Gardera-t-on les habitudes anglaises ou américaines ou écrira-t-on les noms empruntés selon les règes de la graphie allemande ?
3. Le genre étranger sera-t-il conservé ou les mots d'emprunt recevront-ils un genre différent et, si c'est le cas, selon quelles modalités ?
4. Le pluriel d'origine restera-t-il ou adoptera-t-on le pluriel allemand ?

[1] Anglais est pris ici au sens large et comprend donc l'américain, l'australien, etc., bref, les variétés de langue de tous les pays dont l'anglais est langue officielle.

[2] Cf. *Integration englischer Fremdwörter im Deutschen* (https://www.linguistik.hu-erlin.de/.../phaeno-kp-Anglizismen.pdf) et www.duden.de/sprachwissen/sprachratgeber/schreibung-von-fremdwoertern-aus-dem-englischen.

5. Le nom d'emprunt s'intégrera-t-il dans la déclinaison allemande ou restera-t-il invariable ?
6. La signification demeurera-t-elle constante ou bien observera-t-on des changements dans la dénotation ou dans la connotation ? Ces substantifs anglais, américains voire australiens ou autres combleront-ils un vide ou co-existeront-ils avec leurs synonymes allemands éventuels et alors avec quelle valeur ?

1. La prononciation

1.1. D'abord, il faut constater que l'allemand, plus que le français, respecte la prononciation du pays d'origine, quel que soit ce pays. Il suffit pour s'en convaincre de comparer la prononciation des présentateurs/présentatrices des chaînes de télévision allemandes et les nôtres. Alors qu'en France on entend « au bas mas » pour *Obama* et « il a ri » pour *Hillary*, avec déplacement systématique de l'accent tonique, affaibli, sur la dernière syllabe, place et vigueur sont conservées outre-Rhin.

Toutefois, on note des hésitations pour la place de l'accent dans les substantifs composés : avec *das Burnout* on a l'accent sur *burn* ou sur *out*. Dans *Knowhow* l'accent s'est déplacé sur *how*, comme sur le *up* de *Makeup*.

1.2. Malgré cet effort de fidélité, les germanophones tendent à remplacer les voyelles anglaises inexistantes en allemand par celles qui sont les plus proches dans leur système phonologique.
Ainsi, pour les voyelle simples :

- [æ] est remplacé par [ɛ] : [ˈhændi] devient ['hɛndɪ].
- [ʌ] est remplacé par [a]. Le *u* de *Public Relations* est tantôt transcrit par [ʌ] (*Meyers Großes Lexikon*), tantôt par [a] *DUDEN Rechtschreibung.*
- Si le *schwa* existe dans les deux langues, celui des mots avec le suffixe *or* passe à [ɔ] : *der Detektor*, *der Reaktor*, *der Sensor,* dont le *Duden* nous apprend que s'ils ont une apparence latine (même si le *k* allemand a remplacé le *c* devant *t*), ils sont d'origine anglaise.
- Le [ə:] de *girl* est remplacé par [œ:], donc [goerl] (le *r* étant prononcé, alors que postvocalique, il ne l'est pas en anglais).

Quant aux diphtongues qui manquent en allemand, leur est substituée la voyelle simple longue la plus proche :

Le [ei] de *lady*[leɪdɪ] devient donc [e:] [le:dɪ], de même pour *baby* : [be:bɪ]
Le [eə] de *hair* devient [ɛ:] dans *Hairstylist.*

1.3. Pour les consonnes se produit le fait démarcatif suivant : en finale, l'opposition entre sonore et sourde est neutralisée au profit de la sourde : le *d* de *Land*

est prononcé [t]. L'allemand le fait aussi pour les emprunts à l'anglais. Donc dans *Bridge* le [dz] devint [ʧ], autrement dit] *Britsch*. De même dans *Image* : [ɪʧ]. Le fait est particulièrement répandu pour les pluriels en *s* : alors que l'anglais prononce ce *s* [z] après voyelles et consonnes sonores, l'allemand ne connaît plus que le[s] et donc le *s* final de *Public Relations* est prononcé [s].

Ce ne sont là que modifications de détail et il importe de bien expliquer aux élèves et étudiants que l'essentiel de la structure phonétique du mot d'origine anglais est conservé, puisque l'accent reste à sa place et se prononce avec la vigueur commune à toutes les langues germaniques. De même subsiste l'opposition fondamentale entre voyelles brèves et voyelles longues.
De ce fait, vu le respect attribué à la langue d'origine, l'allemand ne connaît pas, à ma connaissance, ces métamorphoses, où *ferry-boat* devient *ferry boîte* avec Pagnol, où *traveling* passe à *Travelingue* avec Aimé et où *blue jeans* se mue en *bloujinz*e avec Queneau.

2. **La graphie**[1]

a) Les substantifs empruntés à l'anglais suivent la règle générale : ils prennent une majuscule : *der Job.*

b) Si deux composants ou plus ou sont séparés, tous prennent une majuscule : *Public Relations.*

c) La difficulté est de savoir si plusieurs éléments
- restent séparés : *die Happy Hour*,
- s'écrivent désormais en un seul mot : *die Poleposition*,
- sont reliés par un trait d'union : *das Make-up*.

La tendance de fond est néanmoins de parvenir à un seul terme : *Happyhour, Softdrink, Smalltalk.*
- En principe, on a un trait d'union entre le verbe et « l'adverbe » : *das Know-how, das Make-up, das Burn-out, das/der Check-up*. Mais on trouve (*Google*) *das Knowhow, das Makeup, das Burnout, das Checkup.*
- En principe, un trait d'union entre dans l'association entre emprunt anglais composé et substantif allemand : *das Open-Air-Konzert, der Multiple-Choice - Test.* Pour des raisons de lisibilité, on garde la séparation entre les composants, mais l'unité de l'ensemble est marquée par le trait d'union.

[1] Cf. *http://www.studis-online.de/Studieren/Richtig_schreiben/engl_substantive.php* et *Schreibung von Fremdwörtern aus dem Englischen* (http://www.duden.de/sprachwissen/sprachratgeber/schreibung-von-fremdwoertern-aus-dem-englischen)

En anglais, on constate un manque de cohérence[1], ce que montre l'association d'un adjectif et d'un substantif. Ainsi, avec on a avec *red* : *redcap, redcurrant,* mais *red card*, *red carpet,* ou, avec *black* : *blackcurrant* mais *black berry, blackshirt* mais *black sheep.* Toutefois, l'évolution va vers l'écriture en un seul mot : on est passé de *make-up* à *makeup* de *black bird* à *blackbird.*

On retrouve cette tendance avec l'allemand, qui a pour principe de base d'écrire en un seul mot ce qui correspond à un seul concept, et donc on passe de *fast food* à *Fastfood*.

Toutefois, on n'ose pas toujours aller directement, et le trait d'union sert alors dans un premier temps de solution intermédiaire. On a donc à partir de *peer group,* successivement *Peer-Group,* puis *Peergroup,* qui s'est imposé. Mais pour plus de lisibilité *: Peer-Group-Probleme*. De même, on passe de *pole position* à *Pole-Position* puis enfin à *Poleposition,* mais *der Pole-Position Kampf*.

On peut poser comme règle générale : plus le groupe d'origine anglais est intégré à la langue allemande, puis il tend à s'écrire en un seul mot, sauf s'il est mieux lisible en plusieurs.

3. Le genre[2]

C'est le gros problème : l'allemand n'a pas conservé systématiquement le genre anglais, mais donne souvent un genre différent de celui du mot d'origine.

En anglais moderne pourtant, les choses sont d'une rare simplicité :

a) les humains ont le genre de leur sexe, sauf les bébés ;

b) les autres, y compris les animaux (sauf les animaux familiers), sont du neutre, à quelques très rares exceptions près (*ship, motor, engine*).

Il eût été pourtant bien simple et commode de conserver ce genre en empruntant le nom. Ce n'est pas le cas : *das Girl*, pour ne pas parler de la multitude de ceux qui ne sont plus neutres, mais passés au masculin (*der Job*) ou au féminin (*die Poleposition*). L'explication paraît être celle-ci : pour emprunter, l'allemand ne s'est pas fondé sur le genre. Celui-ci du reste n'est pas apparent dans le groupe nominal, article et démonstratifs étant communs aux trois genres, mais dans la différence des pronoms : *he, she, it*. L'allemand s'est fondé sur le sens, la forme, l'origine grammaticale ou la structure.

[1] Exemples empruntés au *Oxford Advanced Learners's Dictionary (1991)*

[2] Cf. www.google.fr/?gws_rd=ssl#newwindow=1&safe=active&q=artikelwahl+bei+englischen+substantiven et, déjà cité

a) pour le sens : *das Girl* puisque *das Mädchen*. On rattache donc le mot emprunté au mot allemand le plus proche sémantiquement et on lui donne le même genre.

b) pour la forme :

L'influence des suffixes est déterminante :

-*ion* impose le féminin : *die Poleposition*
-*or* entraîne le masculin. : *der Detektor, der Reaktor, der Sensor*
-*er* dans la structure « radical verbal +*er* » désignant un dispositif, un instrument impose le masculin : *der Computer, der Starter, der Tuner.*
-*ment* impose le neutre : *das Management.*

De plus la parenté formelle joue : *group* et *Gruppe* ont non seulement le même sens, mais se ressemblent fort malgré la différence de prononciation et d'orthographe, donc *die Peergroup.*

c) pour l'origine grammaticale. Quand un mot qui n'est pas à l'origine un nom est substantivé il devient automatiquement neutre. Donc : *das Warum, das Lernen, das Schöne, das Ach.*

Le verbe anglais substantivé reste donc neutre :

- radical verbal *: das Burn-out, das Check-up*[1]*, das Knowhow*
- participe /gérondif *: das Mailing, das Dumping, das Speeddating.*

Prenons un exemple précis pour montrer le rapport éventuellement conflictuel du sens et de la forme. Les danses d'origine anglo-américaine passent au masculin à cause de *der Tanz*. Ici, on a de la chance puisque l'on n'a pas le conflit[2] avec la voyelle *a*, qui tend à entraîner le féminin, comme *die Polka* ou *die Mazurka* (*die Rumba,* mais aussi *der Rumba* en autrichien, de même *die* ou *der Samba)* ou encore la voyelle *e*, qui entraîne elle aussi le féminin : *die Sarabande, die Barkarole, die Pavane*, ni avec le suffixe *ett* qui impose le neutre : *das Menuett*. Donc on a *der Charleston, der Fowtrott, der Slow, der Rock and Roll.* On remarque au passage que dans ces conflits entre sens et morphologie, le critère morphologique l'emporte.

Mais alors se posent deux problèmes :

1. Que se passe-t-il si l'on peut rattacher le substantif anglais sémantiquement à deux noms allemands de genre différent ? *Safe* peut être rattaché à *der Geldschrank,* donc *der Safe* ou à *das Schließfach,* donc *das Safe.* La conséquence

[1] Mais le *Deutsches Universalwörterbuch* donne aussi le masculin, sans doute à cause de la *Gestalt* de *Check,* voir ci-dessous.
[2] Cf. Y. Bertrand : « À propos du genre en allemand et ailleurs » (*Linguistica Palatina*, N°34, 1982)

est que les deux genres coexistent. On peut penser qu'à la longue l'un finira par l'emporter. Ce n'est pas si sûr : bien que le mètre date de la Révolution française, les deux genres vivent encore. Et d'ailleurs *Artikelwahl bei englischen Substantiven* le reconnaît :

> Der Genusgebrauch bei Fremd- und Lehnwörter schwankt vor allem in der ersten Integrationsphase, bis sich ein bestimmtes Genus durchgesetzt hat. Aber auch mit fortschreitender Integration können noch Schwankungen auftreten: der Laptop das Laptop.

Tant mieux : *der* ou *das*, on est sûr de ne pas se tromper.

2. Que se passe-t-il si l'on ne peut rattacher le mot anglais, par exemple *der Job*, à un substantif allemand ? Un *Job* n'est pas *ein Beruf*, au contraire, mais *eine berufliche Tätigkeit, eine Beschäftigung, eine Stellung.*

d) Alors il faut recourir à d'autres explications.

- *Artikelwahl bei englischen Substantiven* avance un principe phonologique :

> nach einer Reimanalogie (der Snack wegen der Dreck/Schreck/Fleck/Scheck/...).

Ceci ne vaut pas pour *der Job, der Stress, der Trend* et bien d'autres.

- *Integration englischer Fremdwörter im Deutschen* propose :

> Sind Anglizismen einsilbig, so ist das Genus meist maskulin – Ausnahmen treten zwar auf, sind jedoch selten.
> Beispiele: der Boom, der Rap, der Flop, der Gag
> Ausnahmen: das Byte, das Match, das Steak, das Team, die Art, die Band, die Bar, die Box, die Crew, die Farm, die Gang.

Der Job entre dans ce schéma.
En fait, les exceptions citées relèvent presque toutes du principe sémantique : *die Band (die Kapelle,)* et de plus, le féminin permet d'opposer le groupe musical à *der Band* et *das Band*. Pour *der Flop* on a *der Misserfolg. Das Match (der Matc*h en Suisse*) ist ein Spiel. Die Bar ist eine Theke und erst dann ein Lokal. Der Rap ist ein Sprechgesang. Die Box ist eine Art Kassette. Die Crew ist eine Schiffsmannschaft. Die Gang ist eine Gruppe. Das Steak ist ein Fleischstück. Das Bit und das Byte sind Binärzeichen.*

Pour ma part, je serais enclin à proposer en plus du fait qu'il s'agit de monosyllabes, un principe de *Gestalt.* Sont masculins (sauf principe sémantique contraire) les monosyllabiques de structure : « Consonne(s) + Voyelle + Consonne(s) », *Gestalt* fréquente en allemand : *der Tanz, der Gang, der Trank, der Klang, der Schlag, der Fall*. Donc : *der Check-up, der Drink, der Flirt, der*

Link, der Park, der Snack, der Spread, der Start, der Stress, der Trend, etc. Aussi *der Talk,* mais on hésite avec le composé : *der/das Smalltalk*

Il n'en reste pas moins qu'on se heurte à des contradictions : avec *die Fitness, die Wellness,* on serait tenté de dire que le suffixe anglais *ness* impose le féminin, s'il n'y avait *das Business (das Geschäft, das Geschäftsleben*). On aurait pu croire que le suffixe *age : die Visage, die Etage, die Demontage, die Sabotage* imposerait le féminin. Non : *das Image (das Bild).* Cette fois, c'est la sémantique qui l'a emporté sur la morphologie.

Enfin, certains emprunts amènent à se demander si n'a pas été conservé le genre neutre anglais tout simplement par manque de motif particulier d'en changer. Ce serait le cas de *das Team*.

Donc les raisons ne manquent pas. Et parfois s'opposent. Force est donc à l'apprenant d'apprendre le genre au cas par cas et, pour faciliter son travail de mémoire, de rattacher ce genre à la sémantique (*der Hairstylist*) ou à la suffixation (*die Poleposition*) ou à l'origine grammaticale ou à l'analogie de la *Gestalt.* Une consolation : même les germanophones hésitent.

Encore une fois, on peut dans un premier temps regretter que l'allemand n'ait pas conservé systématiquement le genre d'origine. Ayant lui aussi trois genres, il pouvait le faire, alors que le français est obligé de classer les noms neutres soit parmi les féminins soit parmi les masculins.

Mais à la réflexion, le fait de garder systématiquement le genre anglais n'aurait pas eu seulement des avantages D'abord, et c'est une question de principe, une langue n'a pas à se régler sur une autre pour assurer son fonctionnement, de même qu'un pays n'a pas à copier le système politique ou économique d'un autre, même s'il trouve profit à l'adapter. Ensuite, en empruntant un mot anglais, l'allemand ne le considère pas comme un représentant de l'ensemble et devant comme tel en conserver toutes les caractéristiques, mais comme un individu isolé, donc comme un cas à traiter en lui-même et pour lui-même, selon les besoins. Surtout, concrètement, garder le genre neutre aurait abouti à des conflits avec les autres substantifs allemands de même suffixe et qui en fonction de ce suffixe ne sont pas du neutre. Il est donc plus expédient, pour ces substantifs, de leur attribuer le genre qu'impose le suffixe dans la langue allemande, ce qui contribue ainsi à une intégration plus facile.

4. Le pluriel

Conserver en allemand le *s* de l'anglais ne pose pas en soi de problème majeur, puisque l'allemand connaît depuis longtemps cette marque par l'intermédiaire du français (*die Restaurants*) et qu'il l'a prise à son compte pour les substantifs terminés par une voyelle pleine (donc autre que *schwa*) : *die Opas, die Omis, die*

Photos, die Cafés. Toutefois, l'allemand ne transforme pas le *y* post-consonantique en *ie* : donc *die Ladys, die Babys, die Partys*.

a) Mais pour les monosyllabiques de *Gestalt* « consonne(s) + voyelle + consonne(s) on peut être tenté de donner le pluriel allemand en *e.*
Donc *der Park : die Parks,* (*die Parke* en Suisse) *der Streik : die Streike* (à côté de *Streiks*), *die Boykotte* à côté de *Boykotts, die Foxtrotte* à côté de *Foxtrotts*.

b) Pour les emprunts de noms avec suffixe on adopte le pluriel allemand :
- en : *die Polepositionen*
- Ø : *die Computer*
- en : *die Sensoren*
- en pour le suffixe *ist* : *die Hairstylisten*

c) Quelques mots sont *des singulare tantum : das Dumping*. Le *Duden Deutsches Universalwörterbuch* ne donne pas en tout cas de pluriel. D'autres au contraire semblent ne pas s'employer au singulier. Un exemple de ces *plurale tantum* est *Public Relations*. Mais en règle générale il semble que l'allemand répugne moins à utiliser au pluriel des noms empruntés à l'anglais que des noms de sa propre langue[1].

5. La déclinaison

Il n'est pas évident a priori qu'un nom étranger doive se plier à la déclinaison de la langue d'accueil. En polonais, langue de morphologie très riche, des mots comme *museum, gimnazjum (collège), liceum* restent invariables tout au long des sept cas du paradigme. En allemand, bien plus pauvre, le nom d'origine anglaise s'adapte sans problème. Il prend la déclinaison forte sauf avec le suffixe *ist : des Hairstylisten, des Mentalisten.*

En fait, cette déclinaison est réduite, l'essentiel étant porté par les articles, déterminatifs, etc. Les féminins restent de toute façon invariables au singulier et au pluriel (sauf ceux qui ont un pluriel en *Umlaut + e* : *die Hände*, donc *den Händen* au datif) et la question ne se pose que pour le *s* du génitif masculin ou neutre.

Il semble que ce *s* soit encore moins présent dans la langue d'aujourd'hui que celui des noms d'origine allemande. *Des Slang* est très usité à côté de *des Slangs*. On dit de toute façon plus *des Jazz* (777 000 occurrences) que *des Jazzes* (286 080). (*Google*, mars 2021).
Pour *Knowhow, Duden* donne les deux : *des Know-how, des Know-hows.*

[1] cf. Y. Bertrand « De l'impossibilité et de la nécessité du pluriel des substantifs », *NCA*, volume 32, no 1, 2014

Pour *Small Talk : des Small-Talks* comptabilise 815 000 occurrences, ce qui est plus que *des Smalltalk* : 83 120. Mais pour *Speed Dating* on a plus de *des Speed Dating* : 225 300 que de *des Speed Datings* : 10 500.
Donc l'intégration à la déclinaison allemande ne soulève pas de difficultés particulières.

6. Les raisons d'être de l'emprunt

Plusieurs cas de figure se présentent :

a) D'abord, ce peut être, quoique rarement, une erreur sur l'anglais *Das Mobiltelefon* étant trop long, on a cherché plus court : *das Handy*. Mais si *handy* existe en anglais comme adjectif *(easy to reach, easy to use)* il n'est pas attesté comme nom. En anglais, on dit *cellphone (cellular phone).*

b) Le terme anglais comble une lacune du lexique allemand.
C'est le cas dans tous les domaines de la vie d'aujourd'hui, où se fait sentir l'influence britannique et plus encore américaine.

- domaine scientifique et technique : *Sensor, Computer*, en particulier informatique : *der Link, der Terminal, die Site, die E-Mail ;*
- domaine économique et social : *das Dumping, der Boykott* ;
- domaine administratif et politique : *der Bobby, der Sheriff, der Cop ;*
- domaine sportif : *das Rugby, das Golf, das Tennis, das Squash, das Badmington* ;
- domaine des loisirs : *das Bridge, das Whist ;*
- domaine artistique : *das Design, die Pop- Art;*
- domaine des moeurs : *das Speeddating, das Stalking, das Mobbing* ;

Sans oublier le vêtement : *Slip, Jeans, T-Shirt, Leggings ;*
ni même la cuisine : *das Fastfood, der Snack, das Marshmallow, der Hamburger.*

c) Le terme anglais est plus prestigieux.
Nous l'avons déjà vu pour *Cowboy* : *berittener amerikanischer Rinderhirt (der gleichzeitig als Verkörperung so genannten männlichen Lebensstils gilt) (Deutsches Universalwörterbuch).*
Il y a surtout *Lady. Un Ladyshave* se vend mieux qu'un *Rasierapparat für Frauen.*
La *Lady* va non pas chez le *Frisör* ou même chez le *Coiffeur*, comme n'importe quelle *Frau* ou même *Dame*, mais chez le *Hairstylist* ou dans une *Beautyfarm* ou part avec son *Vanity Case* pour des *Wellnessholidays* dans un *Wellnesshotel* avec *Indoorpool, Outdoorpool, Beautybereich*.

Elle fréquente le *Fitnessstudio,* auch *Fitness-Center, Fitnesszentrum oder Sportstudio*, plus chic qu'un *Gymnastikraum.* Entre deux *Flirts*, elle pratique aussi le *Bodybuilding* (plus exaltant que le *Krafttraining*) *in einem Fitnessstudio,* auch *Fitness-Center, Fitnesszentrum.*
J'oubliais : son *Lover*, dont elle a fait la connaissance lors d'une *Party*, est un *Snob* qui joue au *Playboy* et au *Sonnyboy*, faute d'être un *Gentleman.*

En fin de compte il apparaît que l'intégration des noms anglais ne soulève pas de problèmes majeurs, exception faite du genre, où nous avons vu que les germanophones hésitent et que les solutions sont parfois différentes selon qu'on est en Allemagne, Autriche ou Suisse.

Cette facilité d'intégration est encore plus grande pour les verbes : on ajoute la marque d'infinitif *en* : *flirten, shoppen, downloaden* et pour les adjectifs : *sie ist clever, ich bin happy, ein cooler Typ*. Cette facilité favorise la pénétration de l'anglais et l'émergence d'une langue intermédiaire, où les substantifs ont toute leur place, le *Denglish*. Citons l'article de *Wikipedia* :

> Comme ce phénomène est, sans nécessité, très répandu dans l'espace germanophone, même les anglophones l'appellent de manière dépréciative *German linguistic submissiveness* (« soumission linguistique allemande »).

Il s'étend à tous les domaines : dans la plupart des *Krimis* et autres séries télévisées, par exemple *In aller Freundschaft*, populaire depuis une décennie, les chansons du générique sont en anglais. On se demande où sont passés les paroliers et musiciens allemands ! D'être un géant économique, la puissance dominante en Europe, d'avoir de plus en plus de poids dans le monde, n'empêche pas d'être très ou trop perméable à l'influence étrangère. La langue ne connaît ni droits de douane ni embargo et outre-Rhin on lutte moins pour l'exception culturelle qu'en France. Mais ne soyons pas trop pessimistes : les excès déclenchent toujours une réaction et les protestations contre le *Denglish* seront peut-être entendues. Les humoristes et satiristes trouveront dans cette soumission linguistique un sujet de moquerie et de dérision, qui ramènera au bon sens, et de toute façon ce qui n'est qu'effet de mode disparaîtra, comme ce fut le cas, à une autre époque, pour les emprunts au français. Sera conservé en revanche ce qui mérite de l'être, parce qu'innovant et parce que l'invention étrangère contribue à enrichir la langue allemande.

Françoise Collinet
Université de Cracovie

Claire Laurent
Université de Strasbourg

La notion de *polonité* dans un discours du Président Duda : du lexème communément partagé à un lexème polarisé

L'objectif du présent article est d'étudier la manière dont le Président Duda évoque le thème de la polonité dans un discours tenu à Wolsztyn le 19 mars 2019. Publier un article sur la *polonité* dans une revue germaniste peut sembler paradoxal, voire un brin provocateur : depuis le XVIII[e] la polonité s'est d'abord construite comme un refus de la germanité (et de la russité). Les travaux de Pérennec, axés sur l'observation des collocations et de leur lexicalisation, ont ouvert une voie intéressante pour mesurer les *manipulations* argumentatives que peuvent subir certains lexèmes ; par exemple, le mot *Nation* en allemand (Pérennec, 1996 : 54). Si cet objectif peut être le nôtre, c'est une méthodologie sensiblement différente qui est proposée ici. La *Nouvelle Rhétorique* ne s'inscrit pas dans le cadre d'une sémantique linguistique, mais dans le prolongement de la grammaire traditionnelle (Amossy, 2002 : 153). Sa démarche est fondée non sur la distinction entre *lexèmes* et *sémèmes* mais bien plutôt sur les opérations de classification et de qualification de *notions*. Deux possibilités ici : soit la classification et la qualification font partie des accords préalables inscrits dans un langage partagé ; soit elles résultent d'un réaménagement opéré par l'argumentateur. Dans ce second cas, l'argumentateur dispose de deux moyens d'action : il peut procéder par *associations de notions* mais aussi par *dissociations de notions*. L'ensemble des schèmes argumentatifs traditionnels (définition, argument d'autorité, etc.) sont considérés comme des types d'associations de notions. Les mots (ou, si l'on préfère, les lexèmes) sont considérés comme des signes permettant d'accéder aux notions, c'est-à-dire à des idées. A rebours de la *Logique* de Port Royal, la logique non formelle de Perelman se fonde, non sur des concepts clairs et distincts, mais sur des notions confuses et malléables que l'argumentateur peut assembler ou décomposer à la manière d'un ouvrier qui, à l'aide de ses outils et des matériaux qu'il a choisis, construit ou détruit un mur (Perelman et Olbrecths-Tyteca, 2008 : 552) ou tout autre objet au gré de ses besoins.

Dans la suite du propos, on se demandera à quelles techniques rhétoriques recourt le Président Duda mais aussi – et surtout – s'il compte davantage sur des classifications en principe acceptées par l'ensemble des Polonais ou sur des

classifications plus spécifiquement acceptées par des conservateurs susceptibles de voter pour son parti.

1. Contextualisation : la polarisation du lexème *polonité* dans le débat contemporain

Dans la Pologne contemporaine, la définition du terme de *polskość* est devenue un enjeu dans le débat qui oppose les conservateurs aux libéraux et aux socio-démocrates. Cette tension peut être symbolisée par une définition argumentative apparue sous la plume de Donald Tusk (2011 / 1987) qui propose un classement inédit pour cette notion.

Polskość to nienormalność.

La structure, si simple en polonais, est difficile à rendre en français. Et l'absence des articles n'est pas la seule en cause : *La polonité, c'est l'anomalie* ou *La polonité c'est une anomalie*. L'intention tuskienne exprime un accablement vaguement incrédule face à l'importance que prend dans l'imaginaire collectif l'épopée nationale :

La polonité, c'est pas normal.

Pour les besoins de cette étude, on optera pour une traduction moins séduisante :

La polonité est une anormalité.

Deux raisons à ce choix : d'une part, on a voulu rendre la rime interne *polonité* / *anormalité*. D'autre part, et surtout, c'est la formule qui permet de mieux saisir le renversement proposé par Mateusz Morawiecki (2019 : 6). Lors d'un discours à la Diète, l'actuel premier ministre conservateur a opéré une nouvelle définition argumentative, fondée sur une classification inversant celle de Tusk.

Polskość to normalność[1].

La polonité, c'est la normalité

La *polonité* rejoint ainsi l'ensemble des termes polarisés par le débat actuel. Cette situation est assez typique des adaptations sémantiques qui ont lieu en

[1] C'est en tout cas ainsi que la presse a résumé l'idée. Dans l'exposé de politique générale du 19 novembre 2019, la formule est un peu plus longue : « *liberté*, *solidarité* et *normalité* ». L'opposition *normal / anormal* sert de fil conducteur pour caractériser non seulement la polonité (ou pour décrire la politique familiale) mais l'ensemble des aspirations des Polonais ; par exemple, *avoir un niveau de vie confortable*, *se sentir en sécurité dans son quartier* ou *respirer un air aussi sain* que possible sont présentés comme des éléments de *normalité*.

contexte argumentatif (Maingueneau, 1983 : 109 ; Angenot, 2009 : 19) ; elle passe souvent par la création de nouvelles expressions qui se cristallisent en formules (Krieg-Planque, 2009).

2. Une polarisation sur un lexème en principe partagé par l'ensemble des Polonais

Cependant, dans le cas présent, au-delà de la mise en formule, il s'agit aussi de la reconfiguration d'une notion, en principe largement partagée, pour répondre aux besoins du débat politique. L'actuelle polarisation du terme *polskość* peut se lire comme une dissociation argumentative (Perelman et Olbrechts-Tyteca, TA, § 89 : 550-555) : au départ, le mot *polskość* est une notion « confuse » en ce sens que, comme tous les mots abstraits, elle est susceptible de se redéfinir, à chaque génération, au gré des débats philosophiques ou idéologiques. Une certaine incompatibilité est perçue par un locuteur ou un groupe de locuteurs. Ainsi, les partisans du Pis (principal parti conservateur) s'interrogent face à certains effets de la mondialisation incompatibles avec une conception de l'État-Nation largement inspirée du romantisme. La polonité (définie comme le fait d'être polonais ou le caractère de ce qui est polonais) apparaît alors comme une notion qu'il faut redéfinir de manière à répondre aux défis contemporains. Cette redéfinition et cette actualisation passeront par une stabilisation de la notion susceptible de favoriser sa diffusion auprès d'un large public et notamment les élèves. En retour, les libéraux et les progressistes observent que leurs adversaires politiques n'ont pas le monopole de la définition du terme *polskość* ; ils plaident dès lors en faveur d'une conception plus souple et plus ouverte de la polonité. Ces deux conceptions pourraient être respectivement représentées par les expressions *polskość*$_1$ et *polskość*$_2$. Du point de vue du Pis, à certains aspects de la mondialisation doivent être préférés des traits d'une polonité qui met l'accent sur la continuité historique. Inversement, du point de vue des libéraux, la polonité telle que la conçoit le Pis est mise à distance au profit d'une représentation plus cosmopolite et moins traditionnelle.

Lorsqu'on s'intéresse à l'argumentation, l'attention est d'abord attirée par les désaccords et la confrontation des idées. On oublie qu'il n'y a pas d'argumentation possible sans une série d'accords préalables au débat d'idées proprement dit (Perelman et Olbrechts-Tyteca, 2008, § 3 : 22). Ainsi, même s'ils ne sont pas toujours d'accord sur la définition à lui accorder, le mot *polskość* fait partie du vocabulaire partagé et investi par les Polonais. Si le dialogue de sourds est le signe qu'on s'approche des limites du champ de l'argumentation, seul le recours à la force indiquerait que cette limite serait franchie (Perelman et Olbrechts-Tyteca, 2008, § 13 : 73). Pour examiner les redéfinitions de la notion de polonité dans le débat contemporain, notre premier soin consistera donc à

trouver une définition admise par tous, une définition aussi lexicographique que possible et que nous nommerons donc *polonité*$_0$ en ce sens qu'elle est antérieure aux débats actuels. Des exemples cités par le dictionnaire de Doroszewski (1950-1969)[2], on retiendra que la polonité est un sentiment qu'on peut éprouver, exprimer (par exemple par la musique) et éventuellement feindre. Ce sentiment peut également se cultiver, notamment par l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. L'accent est mis sur l'aspect culturel. C'est pourquoi, le droit polonais distingue citoyenneté (*obywatelstwo*) et nationalité (*narodowość*). Le sens du mot *narodowość* est ambigu : il peut signifier un sentiment d'appartenance aussi bien qu'une origine familiale ou des caractéristiques ethniques.

3. L'utilisation du lexème *polonité* dans le discours du Président Duda

Le discours du Président Duda à Wolsztyn que nous nous proposons d'étudier illustre la manière dont s'organise la relation entre *polskość* $_0$ et *polskość*$_1$. Il s'agit en effet d'une intervention protocolaire : en tant que Chef de l'Etat, Duda est censé s'adresser aux Polonais au-delà de leurs divergences idéologiques. Mais, en même temps, il est un représentant du Pis, le parti conservateur Droit et Justice. On s'intéressera donc aux éléments spécifiquement conservateurs et de nature à susciter une dissociation argumentative entre *polskość*$_1$ et *polskość*$_2$ ou, autrement dit, la polonité telle que la définit le Pis et les réactions de résistance qu'elle peut susciter.

L'extrait choisi (traduction en annexe) a été découpé en 4 sections :

a) adresse (8'00') précédée entre autres par des chants folkloriques et le chant de l'hymne national,
b) une courte anecdote personnelle (9'19''),
c) le corps du discours (de 11'35'' à 19'38),
d) une brève conclusion (jusque 19'40).

Le corps du discours réserve quelques difficultés au lecteur francophone : il apparaît à première vue comme un inventaire à la Prévert ; comme dans certains romans russes où l'on voudrait noter les noms des personnages pour mieux les identifier, on peut avoir le sentiment de se perdre face à l'évocation de nombreux faits et événements historiques qui ne nous sont pas aussi familiers qu'aux Polonais. L'analyse du développement des thèmes liés à la notion de *polonité* est une clé de compréhension de ce discours aux ancrages culturels importants.

[2] Ce dictionnaire est consultable en ligne : https://sjp.pwn.pl/doroszewski/polskosc;5476593.html (dernière consultation, le 25 avril 2021).

3.1. Une évocation indirecte de la polonité

Après une adresse protocolaire où le président mentionne l'ensemble des autorités présentes (a), le discours commence avec un premier remerciement général. Duda évoque ensuite un précédent voyage privé à Wolsztyn lié à des affects positifs, qui lui permet de qualifier celui-ci de « voyage sentimental ». Cette anecdote poursuit plusieurs objectifs.
Tout d'abord, il s'agit de capter l'attention des auditeurs en parlant de quelque chose qui les concerne directement et de façon favorable :

(1) « Avec ma femme nous nous sommes promenés, durant quelques heures au bord du lac, sur l'une de ces belles promenades, que vous avez sur le Lac de Wolsztyn, dont ces pontons en bois, sur lesquels on peut se promener et la sensation est presque comme si on marchait sur l'eau. »

Ensuite, Duda construit ici un ethos de proximité avec son auditoire. Il se présente comme un homme « normal » : « j'étais venu simplement pour me reposer », « avec ma femme », « je suis de Petite-Pologne », qui connaît le lieu dans lequel il se trouve, mais également la géographie générale du pays :

(2) « Il y a peu d'endroits en Pologne, on peut sûrement les compter sur les doigts d'une main, qui sont positionnés de façon à toucher deux lacs. Que ce soit pratiquement autour de l'un d'eux ou d'une partie, la ville s'est développée […] »

À la proximité s'ajoute l'humilité avec « tout simplement » et l'ensemble des qualificatifs mélioratifs et superlatifs utilisés : « belle promenade », « contact incroyable avec la nature », « c'est magnifique » …

Cette entrée en matière d'un président avec un ethos de normalité et de proximité lui permet d'introduire subtilement le thème de la polonité grâce à la mise en valeur des paysages de Wolsztyn et ses environs, simples, sans artifices (1), (2). Cette vision bucolique s'inscrit dans la continuité discursive polonaise, comme l'atteste par exemple Rybicka dans son étude des outils de production discursive du « paysage national » polonais dans deux œuvres littéraires du début du XX^{e} siècle. Son article de 2019 cite notamment en introduction l'écrivain J.I. Kraszewski (1838-1887) et la partie « Paysages » de son œuvre *Gawędy o literaturze i sztuce* (*Discussion sur la littérature et le théâtre*), où l'auteur postule que ce qui constitue réellement le paysage polonais c'est la campagne, ses bâtiments – « vieille église », « moulin » et ses paysages spécifiques – « étang » (1857 : 207-208, cité par Rubicka : 2019).

L'évocation du paysage de Wolsztyn par Duda s'inscrit dans la continuité du lieu spécifique polonais « ce qui est traditionnel est beau » et peut être complété par un lieu commun de quantité (Perelman et Olbrechts-Tyteca, TA, § 22 : 115) « le plus est préférable au moins » qui se présente ici sous la forme :

« plus c'est simple et traditionnel, plus c'est beau ». L'ensemble se complète pour former le syllogisme suivant :

a. ce qui est traditionnel est beau
b. ce qui est beau est constitutif de l'identité polonaise
c. ce qui est traditionnel est constitutif de l'identité polonaise.

Si ce syllogisme n'est pas explicitement formulé dans le discours du Président, il fait partie des lieux communs en principe partagés par l'auditoire et de par son existence antérieure à Pis, de polsko*ść*$_{0.}$
Le passage entre polsko*ść*$_0$ et *polskość*$_1$ s'effectue de manière systématique à travers le discours et consiste en une énonciation de lieux polonais, largement consensuelle, et des moyens concrets que possèdent les Polonais d'honorer et de perpétuer cet ensemble de valeurs accentuées. À cet effet, le remerciement anaphorique présent tout au long du discours matérialise la valorisation de ces comportements par Duda. Un dernier remerciement : « je vous remercie grandement pour cela » s'apparente à une ultime validation des actions mémorielles menées par les Wolsztyniens à leur niveau.

3.2. L'acte de remerciement comme écho des manifestations de polonité exprimée par des individus

En enjoignant les citoyens polonais à commémorer certains événements et en validant leurs actions en ce sens, le discours de Duda prend une dimension incitative. Cette figure de guide se retrouve chez Kłosińska et sa description du discours éthique, soit le discours centré sur la vision de l'homme dans la société, comme c'est le cas ici (2012 : 93). Selon Kłosińska, l'« auteur de texte 'éthique' apparaît comme un missionnaire appelé à la défense ou au rétablissement de valeurs morales » (ibid. : 52).
Duda n'hésite pas à rappeler plus tôt dans le texte que les actes qui sont l'objet de son approbation sont également issus de sa volonté :

(3) « je veux pour ça remercier [pour tout ce que vous faites] de tout mon cœur, j'y tenais énormément. Je l'ai demandé à plusieurs reprises à différents endroits en Pologne et également dans mes interventions les plus médiatisées notamment à la Diète, lors d'un discours il y a un peu plus d'un an, j'ai demandé à ce que ces célébrations du centenaire de l'indépendance de la Pologne soient fêtées le plus localement possible […] »

À l'ethos de proximité s'ajoute alors celui du décideur guidant le peuple vers la vertu nationale. De façon plus générale, selon Perelman et Olbrechts-Tyteca (2008 [1958], §11 : 67), le discours épidictique contribue à :

> accroître l'intensité d'adhésion à certaines valeurs, dont on ne doute peut-être pas quand on les considère isolément, mais qui pourraient néanmoins ne pas prévaloir contre d'autres valeurs qui viendraient à entrer en conflit avec elles. L'orateur cherche à créer une communion autour de certaines valeurs reconnues par l'auditoire, en se

> servant de l'ensemble des moyens dont dispose la rhétorique pour amplifier et valoriser.

C'est bien ce qui est à l'œuvre ici, à travers les nombreux remerciements (quatorze occurrences), mais également avec d'autres anaphores comme « j'ai demandé », présent à trois reprises et « c'est (d)'ici » et « ici » : présents 6 fois en un paragraphe.

Chacun de ces remerciements apparaît comme une réponse à une manifestation de la polonité. Afin de rendre compte de l'importance ce mécanisme, nous avons établi le tableau de citations suivant :

Événement historique concerné	Action réalisée récemment par des citoyens contemporains
« célébrations à l'occasion du centenaire de l'insurrection de Grande-Pologne, de la libération de Wolsztyn le 5 janvier 1919 »	« tout […] ce qui se passe ici chez vous » « tout ce que vous faites »
	« De notre bibliothèque sont sorties 283 bibliographies d'insurgés de Grande-Pologne, des garçons d'ici »
« année du centenaire de l'indépendance de Wolsztyn » « années de centenaire de l'indépendance de la Pologne »	« les enseignants » « tous ceux qui ont œuvré pour que l'école élémentaire numéro un porte le nom d'insurgés de Grande-Pologne »
	« les directions des écoles, les jeunes écoliers » « pour cet étendard de 123 mètres de long que vous avez porté à l'occasion de l'Indépendance »
	« pour la Course de l'Indépendance »
« [je veux] rendre hommage aux Soldats Inébranlables »	« tous ceux qui ont œuvré, qui se sont battus pour qu'ici chez vous à Wolsztyn il y ait un monument aux Soldats Inébranlables »
	« [ceux] qui ont récolté des fonds pour ce monument, qui ont fait en sorte que ce monument existe et qui ont fait en sorte que je puisse aujourd'hui poser une couronne de fleurs devant lui »
	« à Wolsztyn vous vous souvenez d'eux »
« Je veux remercier pour tout ce qui s'est passé aujourd'hui ou auparavant, en lien	

avec l'indépendance, en lien avec l'insurrection de Grande-Pologne, en lien avec ce qui est si important pour nous, pour notre mémoire historique et pour perdurer comme peuple, comme communauté et comme nation. »

Dans la colonne de gauche, les événements historiques cités par Duda ont en commun de rappeler la lutte pour l'indépendance de la Pologne. Ils participent donc d'une manifestation de la polonité à travers l'histoire. Dans la colonne de droite du tableau, les actions concrètes menées par des citoyens pour perpétuer le souvenir des actions passées apparaissent, à leur tour, comme une manifestation de polonité. La prise en compte des différentes manières de manifester sa polonité redéfinit la notion de polonité de façon très malléable.

De plus, on note la répétition des remerciements en relation avec plusieurs événements historiques, dont l'Insurrection de Grande-Pologne en 1918-1919 et l'Indépendance de la Pologne, en 1918-1919. À cela s'ajoute la célébration des « Soldats Inébranlables ». Généralement appelés « Soldats Maudits », il s'agit de combattants issus de mouvements polonais de résistance pendant et à la suite de la Seconde Guerre Mondiale. À l'origine opposants au régime communiste, certains d'entre eux sont également accusés d'avoir fait preuve de cruauté envers des civils polonais, biélorusses, juifs ukrainiens, etc.... Dans le débat contemporain, le thème des « Soldats maudits » constitue donc un sujet sensible. Par cette inclusion des Soldats maudits dans l'épopée nationale et dans l'inventaire des actions mémorables à célébrer, Duda assimile leur action à des événements historiques moins polémiques.

3.3. L'évocation de faits historiques et présents comme autant de manifestations de la polonité

Dans le discours, ces événements du passé sont mis en relation avec le présent grâce aux remerciements contenus dans le texte. A la mention de l'Insurrection de Grande-Pologne sont associées des mesures concrètes d'hommage au présent : retrouver les profils d'insurgés locaux et les mettre en relief, nommer une école en leur honneur. Un autre exemple consiste en la mention des « Soldats Inébranlables », qui est accompagnée de celle de la construction d'un monument en leur honneur à Wolsztyn. À chaque moment historique mis en valeur par Duda, correspond un ensemble de moyens actuels permettant de célébrer l'événement.

De cette manière s'instaure une continuité historique entre passé et présent, qui est plus largement visible avec l'extrait suivant :

(4) « C'est la Grande-Pologne qui est le berceau de [polskość]. **C'est d'ici** qu'est née la Pologne. **C'est ici** en Grande-Pologne que la Pologne a été baptisée. Les historiens peuvent se quereller pour savoir si c'est à Gniezno, sur l'île de Lednica ou à Poznan. Il n'y a pourtant pas l'ombre d'un doute que le baptême

> de la Pologne, le début de l'État polonais a eu lieu précisément **ici**. **C'est d'ici**, que nous venons et que comme Polonais nous avons commencé notre grande aventure et notre grande épopée de construction de notre pays, qui a ensuite été tellement fortement ancré en nous, que même après avoir disparu pendant 123 ans ou plus, c'est également **ici** en Grande-Pologne que tout a été mis en œuvre pour qu'il réapparaisse sur la carte. »

Avec de nombreuses répétitions, Duda affirme la continuité de ce peuple originel avec les Polonais actuels et la continuité de la nation polonaise : « C'est d'ici que provient la Pologne ». Duda rappelle ce lieu commun appris dans les livres d'histoire : les débuts du destin polonais sont associés à la région de l'actuelle Grande-Pologne : la conversion de Mieszko I^{er} (966) et de son peuple ainsi que la reconnaissance de son état par le Pape Jean XV puis par l'Empereur sont les premiers signes d'un état polonais en développement. On trouve également une synesthésie géographico-temporelle avec : **« c'est d'ici** que l'on peut dire que comme Polonais nous sommes arrivés et avons commencé notre grande aventure ». Le lieu géographique correspond environ à la Grande-Pologne tandis que l'époque correspond au moment à partir duquel une forme d'État polonais a vu le jour.

À une notion continue du passé comme indicateur du présent et du futur s'ajoute un amalgame entre l'espace et le temps. L'amalgame temporel est confirmé dans la formule conclusive « tout ce qui s'est passé aujourd'hui ou auparavant » qui fait définitivement le lien entre passé et présent.

L'étude du remerciement et du déictique « ici » en anaphores qui rythment l'ensemble du discours permettent de systématiser les contours de la vision de l'identité et de la conscience nationale polonaises telles que les conçoit le Président polonais. Il s'agit du mélange entre passé et présent, avec en premier lieu la célébration d'événements historiques largement présents dans la conscience collective des Polonais : l'indépendance retrouvée en 1918, les actions des « Soldats Inébranlables » et plus localement : l'Insurrection de Grande-Pologne et la libération de Wolsztyn. Dans un second temps, les actions de commémoration sont fortement encouragées par le Président qui les valide grâce à ses nombreux remerciements.

La dimension épidictique du discours est alors pleinement perceptible. La célébration de l'Histoire polonaise est une démonstration du patriotisme des Wolsztyniens, et la dimension polémique de certains moments est omise, notamment concernant les « Soldats Inébranlables », présentés en héros absolus. L'utilisation du terme montre une prise de distance d'avec son aspect polémique, dans la mesure où ces combattants sont d'abord connus sous le nom de « Soldats Maudits », et permet d'insister sur leur courage plutôt que sur la légitimité de leur traitement. Ces caractéristiques épidictiques du discours l'actualisent et forment sur les bases de *polskość*$_0$ la vision *polskość*$_1$ de Pis.

3.4. Une vision complète de l'identité/la conscience nationale

Il convient cependant d'aller plus loin que la seule étude des anaphores pour saisir pleinement l'image de *polskość* esquissée par Duda.

La notion de *polskość* est citée à quatre reprises dans le discours. La première mention se situe dans l'extrait déjà cité :

(5) « C'est la Grande-Pologne qui est le berceau de [polskość] »

Cette phrase déclarative n'est suivie d'aucune justification et relève de l'effet d'évidence des propos du président dans la mesure où il s'agit d'un fait avéré, qui participe des représentations collectives de l'auditoire. La phrase s'inscrit dans la liaison entre passé et présent/futur déjà mentionnée. Auparavant, un ancrage géographique et historique plus large est mentionné : les Polonais habitent en Pologne, la Pologne est en Europe. Le discours de Duda fournit progressivement un cadre d'existence de la nation polonaise. Ce cadre va ensuite se préciser avec les deux mentions suivantes de *polskość* :

(6) « […] les Polonais ont toujours survécu malgré le HKT, malgré toutes les actions qui ont été menées contre le Polonais et contre la [polskość]. Cette identité a perduré ici, grâce à vous ».

On voit ici apparaître une antithèse entre deux comportements distincts : l'opposition sémantique « malgré » et « grâce à » condamne certains comportements tout en en entérinant d'autres. L'HKT, mouvement de germanisation des Polonais créé en 1894, visant principalement à les expulser des terres conquises par la Prusse à l'issue des partitions de la fin du XVIII^{e} siècle, est amalgamé avec d'autres comportements ayant mis la polonité en danger. À l'inverse, l'antidote à la disparition de cette dernière est clairement énoncé : il s'agit du « vous », soit le peuple polonais dans sa totalité, l'auditoire du président tel qu'il se le représente. Le déictique « vous » est détaillé dans la phrase suivante : « grâce à votre famille, grâce à vos ancêtres, vos parents » avec une reprise anaphorique de la locution prépositionnelle « grâce à », insistant sur le caractère positif du fait de participer, pas seulement à la construction et au développement de la conscience nationale, mais également à sa défense. De manière générale, on peut noter que l'utilisation des participes passés « perduré » et « survécu » dans l'entourage immédiat droit de *polskość* contraste à gauche avec « contre ». La nation polonaise est une entité qu'il faut protéger sous peine de la voir disparaître.

Défendre l'identité nationale fait partie des représentations de la population polonaise, de façon plus ou moins consciente et depuis une période bien antérieure à ce discours. Le propre de ce dernier consiste alors en l'actualisation du thème de la nécessité de cette protection, thème constitutif de *polskość*$_1$.

La quatrième et dernière mention de *polskość* vient conclure cette thématique de la défense de l'identité en l'inscrivant dans la perspective de continuité historique déjà mentionnée :

(7) « La Pologne et [polskość] ont perduré, et le désir de liberté a survécu à plus de 40 ans d'esclavage communiste. Tout cela est resté vivant ici grâce à la solidarité, grâce à une action conséquente, jusqu'à la liberté, jusqu'à la Pologne libre que nous avons aujourd'hui. ».

Ce passage suit une liste des actes héroïques commis par les Polonais depuis la Seconde Guerre Mondiale. Ainsi, le passé lointain développé à partir de la première occurrence de *polskość* devient plus proche. Le lien entre le « berceau de la Pologne » et son existence actuelle est acté. De plus, l'aspect récent de la période communiste en Pologne reste saillant dans les esprits des membres de l'auditoire qui l'ont connue. La métaphore d'« esclavage communiste » s'oppose nettement à « Pologne », « polskość » et « liberté » et mobilise des représentations fortement négatives du passé communiste. Ce dernier passage est important car, en plus de lier le passé au présent, il dessine une vision dichotomique des deux périodes, le passé est associé au mal combattu par des Polonais héroïques de l'époque et le présent devient un idéal de liberté.

Conclusion

Le discours épidictique possède la particularité, en énonçant ce qui semble évident, de mobiliser des éléments sur lesquels l'orateur souhaite insister, par rapport à d'autres. Le discours à l'étude mentionne des éléments de *polskość*$_{0,}$ en principe largement acceptés par la population. L'on retrouve notamment l'identité polonaise à travers les paysages polonais et la valorisation du traditionnel et de l'ancien dans les premiers extraits du discours (1) et (2). Les mentions d'événements historiques largement partagés comme le baptême de la Pologne (4), (5) ou l'époque des Partages ont une valeur polémique nulle et à ce titre, participent de *polskość*$_{0.}$

Cependant, sur ces bases historiques et culturelles, s'opère un basculement vers une conception plus spécifiquement conservatrice de la notion, soit *polskość*$_{1}$.

Premièrement, le discours s'inscrit dans une logique politique (3) de mémoire que Duda rappelle comme provenant de sa volonté propre. Le parti Pis conduit, depuis son arrivée au pouvoir, une politique historique tranchée, dont les fondements historiques sont souvent questionnés. Un exemple des prises de position du parti et ici, de Duda, est l'appellation plus valorisante de « Soldats Inébranlables » en lieu et place du terme de « Soldats Maudits ». Celle-ci permet d'éviter l'association mentale avec leurs actions controversées après 1945 tout en leur reconnaissant une valeur héroïque. Ce changement de qualification

témoigne d'une volonté de rendre acceptable la célébration de ces soldats, pratiquée à l'origine à la marge de groupes d'extrême droite et désormais partie intégrante de la politique mémorielle du gouvernement du Pis (Kichelewski, 2020 : 114).

Deuxièmement, c'est aussi le nombre d'allusions historiques (notre tableau ne les recense pas toutes) qui porte la marque d'une lecture conservatrice. Ces allusions renvoient à des actions concrètes que les Wolsztyniens (et par extension, les Polonais) peuvent mener pour participer, de manière active et volontariste, à la conservation de l'idée nationale : monument aux Soldats Inébranlables, valorisation des « garçons d'ici », « course de l'Indépendance », etc… Ces actions, mises en relief car incitées par la politique historique de Pis, font le lien entre passé et présent et visent à ne pas enfermer la polonité dans le passé. Duda dessine les contours du citoyen polonais moderne et de la façon dont ce dernier peut agir pour prouver son patriotisme, protéger sa polonité, et par extension, l'identité nationale telle que la conçoit le Pis.

En réaction à cette *polskość*$_1$ se construit une notion concurrente *polskość*$_2$, notamment à travers la réinterprétation de la formule tuskienne : « la polonité est une anormalité ». Mais, au-delà des sentiments ambivalents qu'elle suscite en lui, le Tusk de 1987 rappelle aussi que la polonité n'est pas un sentiment dont il pourrait ni même dont il voudrait se départir. C'est pourquoi, qu'elle prenne une valeur épidictique ou qu'elle soit périodiquement renégociée au gré des conflits idéologiques, la notion de *polonité* et les redéfinitions qu'elle est susceptible de subir constituent un intéressant cas de sémantique argumentative.

Bibliographie

AMOSSY, R. (2002). « Nouvelle Rhétorique et linguistique du discours », In Amossy, R., et Koren R. (Eds), *Après Perelman. Quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ?*. L'Harmattan, Paris, p. 153-171.

ANGENOT M. (2008). *Dialogue de sourds : traité de rhétorique antilogique*, Mille et une nuits, Paris (Essai).

DOROSZEWSKI, W. (1950-1969). *Słownik języka polskiego (dictionnaire de la langue polonaise)*, https://sjp.pwn.pl/doroszewski/polskosc;5476593.html

KICHELEWSKI A. (2020). « Les entreprises de relecture de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale dans la Pologne actuelle (2015-2019) », in : *Synergies Roumanie*, n° 15, p. 107-118.

KŁOSIŃSKA K. (2012). *Etyczny i pragmatyczny: polskie dyskursy polityczne po 1989 roku (éthique et pragmatique: discours politiques polonais depuis 1989)*, Wydanie I, Narodowe Centrum Kultury (Centre national de la Culture), Varsovie.

KRIEG-PLANQUE A. (2009). *La notion de formule en analyse du discours: cadre théorique et méthodologique*, Presses universitaires de Franche-Comté, Besançon (Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté).

MAINGUENEAU D. (1983). *Sémantique de la Polémique*, l'Age d'Homme, Lausanne (Cheminements).

PERELMAN C., OLBRECHTS-TYTECA L., Meyer M. (2008). *Traité de l'argumentation: la nouvelle rhétorique*, Editions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles.

PÉRENNEC, M. (1996). « Le lexème *Nation* en allemand essai de construction de son signifié ». In Rémi-Giraud, S., et Rétat, P. (Eds.), *Les Mots de la nation.* Presses universitaires de Lyon. p. 103-117.

Sitographie

CZUSZ, W. (2020, 13 novembre). *Polskosc to nienormalnosć [list] (la polonité est une anormalité) in Krytyka polityczna (critique politique).* https://krytykapolityczna.pl/kraj/polskosc-to-nienormalnosc-list/

MORAWIECKI M. (2019). *Transcription de l'exposé de Mateusz Morawiecki du 19 novembre 2019*. www.Gov.pl. https://www.gov.pl/web/premier/stenogram-expos-mateusza-morawieckiego-2019.

MUNICIPALITÉ de la ville de Wolsztyn. (2019). *Prezydent RP w* Wolstzynie (le Président de la République à Wolszyn, [vidéo]. Youtube, www.youtube.com/watch?v=uTJJCkOO7SU.

TUSK, D. (2011 / 1987). *Polak rozłamany (le Polonais brisé)* in *Znak (le signe)* n°390-391 (11-12), p. 190-192, Cracovie. www.miesiecznik.znak.com.pl/6792011donald-tusk-polak-rozlamany.

Annexe :

Extrait traduit[3] du discours d'Andrzej Duda à Wolsztyn, 19/03/19

[a. Adresse]

Chère Madame le Ministre, chère Madame le Député, cher Monsieur le Voïvode, cher Monsieur le Professeur, Député européen, cher Monsieur le Maire, chers Députés, Sénateurs, éminents Invités, chers Conseillers, chers Directeurs, Représentants des différents cercles de Wolsztyn, chère Jeunesse, Mesdames et Messieurs,

[b. Anecdote personnelle]

Merci beaucoup, pour moi la rencontre d'aujourd'hui à Wolstzyn, c'est un peu comme un voyage sentimental car, bien sûr vous ne le savez pas mais je suis venu pour la dernière fois à Wolsztyn en juillet 2014. Après les élections européennes, j'étais venu simplement pour me reposer.

Avec ma femme nous nous sommes promenés, durant quelques heures au bord du lac, sur l'une de ces belles promenades, que vous avez sur le Lac de Wolsztyn, dont ces pontons en bois, sur lesquels on peut se promener et la sensation est presque comme si on marchait sur l'eau. Mais avant tout, c'est un contact incroyable avec la nature, la nature comme nous ne l'avons pas en Petite-Pologne (car je suis de Petite-Pologne), nous manquons de lacs comme vous en avez ici a Wolsztyn, nous n'en avons pas, c'est d'ailleurs ce qui rend cette terre belle et peu ordinaire, et cette ville, belle et peu ordinaire. Il y a peu d'endroits en Pologne, on peut sûrement les compter sur les doigts d'une main, qui sont positionnés de façon à toucher deux lacs. Que ce soit pratiquement autour de l'un d'eux ou d'une partie, la ville s'est développée et ça, c'est magnifique et ça, ça octroie à la ville une valeur indéniable.

[3] L'extrait a d'abord été transcrit à partir du lien Internet, puis traduit par nos soins avant d'être révisé par un locuteur polonophone natif.

[c. Corps du discours]

Et Wolstzyn ici ce n'est pas seulement une ville, qui est connue pour les trains à vapeur, les locomotives pour cette fête annuelle que vous célébrez mais c'est également tout simplement un très bel endroit de la Grande-Pologne de l'Ouest, un endroit qui voit venir en été beaucoup de monde de toute la Pologne, pour se reposer, pour profiter de la belle nature, pour voir les monuments qui sont très, très nombreux dans cette partie de la Pologne. Et puis, c'est également ce que Monsieur le Maire disait il y a un moment : Wolsztyn, c'est avant tout ses habitants. C'est vous qui êtes la grande richesse de cette terre.

Il y a un instant nous avons parlé, avec Monsieur le Maire, des célébrations à l'occasion du centenaire de l'insurrection de Grande-Pologne, de la libération de Wolsztyn le 5 janvier 1919 et de tout ce qui est en lien avec ce qui se passe ici chez vous, de tout ce que vous faites. Je veux, je veux pour ça remercier de tout mon cœur, j'y tenais énormément.
Je l'ai demandé à plusieurs reprises à différents endroits en Pologne et également dans mes interventions les plus médiatisées notamment à la Diète, lors d'un discours il y a un peu plus d'un an j'ai demandé à ce que ces célébrations du centenaire de l'indépendance de la Pologne soient fêtées le plus localement possible. J'ai demandé à ce que l'on retrouve ces héros locaux, ceux qui, sont si proches, dont on peut très souvent retrouver les tombes dans nos cimetières, dont les photos se trouvent dans les albums de famille, qui sont les héros de nos voisinages de cette époque.

Et j'entends de Monsieur le Maire que nous avons, ici à Wolsztyn, publié un ouvrage sur l'Insurrection de Grande-Pologne. De notre bibliothèque sont sorties 283 biographies d'insurgés de Grande-Pologne, des garçons d'ici.

Un grand, grand merci pour cela, c'est précisément ce dont nous avons tant besoin, pour construire notre conscience polonaise mais également notre conscience européenne, le fait que nous avons toujours fait partie de la Pologne et qu'en Pologne nous avons toujours fait partie de l'Europe.

C'est également vrai concernant cette question culturelle, ce cercle culturel de l'Europe de l'Ouest qui a toujours été ici, sur cette terre. Je l'ai dit, je l'ai dit il y a peu à Grodzisk Wielkopolski et je le répèterai ici encore une fois, après tout c'est à quelques kilomètres d'ici à peine :

C'est la Grande-Pologne qui est le berceau de l'identité polonaise. C'est d'ici qu'est née la Pologne. C'est ici, en Grande-Pologne, que la Pologne a été baptisée. Les historiens peuvent se quereller pour savoir si c'est à Gniezno, sur l'île de Lednica ou à Poznan. Il n'y a pas pourtant pas l'ombre d'un doute que le baptême de la Pologne, le début de l'État polonais a eu lieu précisément ici. C'est d'ici, que nous venons et que comme Polonais nous avons commencé notre grande aventure, notre grande épopée nationale et notre grande épopée de construction de notre pays, qui a ensuite été tellement fortement ancré en nous, que même après avoir disparu pendant 123 ans ou plus, c'est également ici en Grande-Pologne, que tout a été mis en œuvre pour qu'il réapparaisse sur la carte. Ici, il y a eu cette grande tradition de travail organique, réalisé pendant tant d'années, la mise en place d'organisations de différents types, la mise en place de différents projets, y compris des projets économiques, des organisations paysannes, des coopératives : c'est tout cela qui a fait que les Polonais se sentaient appartenir à une communauté. Tout ce qui a fait que les Polonais ont toujours survécu malgré le HKT[4]

4 Deutscher Ostmarkenverein / Niemiecki Związek Marchii Wschodniej, ou Hakata/HKT, nom à partir des initiales des trois initiateurs : von Hansemann, Kennemann and von Tiedemann.

malgré toutes les actions qui ont été menées contre les Polonais et contre l'identité polonaise [polskość]. Cette identité polonaise [polskość] a perduré ici, a perduré grâce à vous.

Évidemment, je parle au sens figuré : [cette identité polonaise] a survécu plus particulièrement grâce à vos familles, grâce à vos ancêtres, vos parents. C'est leur grand service pour la République, un service qu'on oublie pas, car ce n'est pas seulement la lutte dans l'insurrection de Grande-Pologne, mais plus tard quand ces garçons de l'insurrection de Grande-Pologne sont allés sur l'insurrection de Haute-Silésie ou après quand ils sont partis défendre les frontières de la Deuxième République, ou encore, en défendant Lvov ou en combattant dans la guerre contre les bolchéviques ou plus tard quand ils ont reconstruit la Pologne car il fallait bien la reconstruire des ruines de la Première Guerre Mondiale et des destructions ultérieures, ou lorsqu'ils sont partis comme volontaires construire Gdynia, ils sont partis d'ici en train, grâce aux lignes de chemin de fer tout juste construites, ou reconstruites, ou lorsqu'ils sont partis bâtir le Bassin Industriel Central, construisant ainsi la République, ou ici-même, développant leur activité en Grande-Pologne.

Tout cela c'était la construction de l'État polonais, tout cela c'était une nouvelle étape dans ce travail, cette activité organique. C'est également, par la suite, justement grâce à ce pragmatisme de la Grande-Pologne et grâce à ce travail de fourmi, qu'ici vous savez effectuer et qui contribue à votre exceptionnelle solidité. La Pologne et l'identité polonaise [polskość] ont perduré, et le désir de liberté a survécu à plus de 40 ans d'esclavage communiste. Tout cela est toujours resté vivant ici grâce à la solidarité, grâce à une action conséquente jusqu'à la liberté, jusqu'à la Pologne libre que nous avons aujourd'hui.

Nous le devons en grande partie précisément à la Grande-Pologne, à l'identité de la Grande-Pologne [wielkopolskość] et à tout ce que vous portez en vous comme part extraordinairement précieuse de la République.

Pour cela, je veux [remercier], en cette année du centenaire de l'indépendance de Wolsztyn, je veux [remercier] en ces années de centenaire de l'indépendance de la Pologne, car ce sont des années que nous voyons comme une période de formation d'une Pologne indépendante, pour tout cela, de tout mon cœur je veux vous remercier. Je veux remercier les enseignants, je souhaite remercier tous ceux qui ont œuvré pour que l'école élémentaire numéro un porte le nom d'Insurgés de Grande-Pologne. Je veux remercier tous ceux qui ont œuvré, qui se sont battus pour qu'ici chez vous à Wolsztyn il y ait un monument aux Soldats Inébranlables, [je veux remercier ceux] qui ont récolté des fonds pour ce monument, qui ont fait en sorte que ce monument existe et que je puisse aujourd'hui poser une couronne de fleurs devant lui, en venant ici dans votre ville. [Je veux] rendre hommage aux Soldats Inébranlables, ceux qui, arme à la main, se sont battus jusqu'à la fin pour une Pologne libre et indépendante car ils ont considéré qu'elle ne l'était pas. Et avec raison puisque qu'ensuite jusqu'en 89, les générations suivantes a dû se battre pour la retrouver [La = une Pologne libre et indépendante]. Se battre non plus avec des armes, mais finalement ç'a fonctionné. Également grâce aux Inébranlables, à leur attitude intransigeante de défense de l'identité polonaise [polskość], je remercie qu'ici aussi à Wolsztyn vous vous souvenez d'eux. Je suis extrêmement reconnaissant pour cela, car la Pologne entière doit se souvenir d'eux.

Mouvement de germanisation des Polonais créé en 1894, visant principalement à les expulser des terres conquises par la Prusse à l'issue des partitions de la fin du XVIII[e] siècle.

[d. Conclusion]

Mesdames et Messieurs, je veux aussi remercier les directions des écoles, les jeunes écoliers, je veux remercier pour cet étendard *blanc* et *rouge* de 123 mètres de long que vous avez porté à l'occasion du 11 novembre[5]. Je veux remercier grandement pour ça, je veux remercier pour la Course de l'Indépendance' qui a commencé le 11 novembre à 11h11. Je veux remercier pour tout ce qui s'est passé aujourd'hui ou auparavant, en lien avec l'indépendance, en lien avec l'insurrection de Grande-Pologne, en lien avec ce qui est si important pour nous, pour notre mémoire historique et pour perdurer comme peuple, comme communauté et comme nation. Je vous remercie grandement pour cela.

[5] L'événement remonte au 11 novembre 2009.

ADEB, Association pour le Développement de l'Enseignement Bilingue
APLV, Association des Professeurs de Langues Vivantes[1]
Contact : adeb.informations@gmail.com

à

Madame la Rectrice de l'Académie de Strasbourg

Paris, Strasbourg, le 3 mai 2021

L'AVENIR DES PÔLES BILINGUES D'ALSACE EN QUESTION

La toute récente création de la Collectivité européenne d'Alsace (CEA) en janvier 2021 ainsi que la réforme de l'organisation territoriale au sein d'une région académique du Grand-Est au cours des deux dernières années manifestent deux tendances opposées – décentralisation et recentralisation - qui ont des conséquences sur l'organisation académique.

Sans doute, la période actuelle amplifie-t-elle aussi le malaise de la corporation enseignante. C'est d'autant plus inquiétant que la langue régionale dispose de plusieurs atouts de réussite. Sauf que la volonté d'en tirer parti semble tout à coup manquer.

1. Points de blocage

La formation des enseignants

Une des failles les plus graves du dispositif bilingue français-allemand réside dans le recrutement de candidats compétents dans les deux langues et particulièrement en allemand et titulaires du niveau C1 du Cadre européen de référence pour les langues (CERL).

[1] La publication de ce courrier dans les NCA a été autorisée par les signataires, et la missive a été envoyée à Mme la Rectrice, la DARILV, la DASEN 67 et DASEN 68, la DGESCO, aux IGEN de Langues régionales et de LV-allemand, aux députés et sénateurs alsaciens, à l'OLCA et à la Collectivité européenne d'Alsace.

Le concours de recrutement

Depuis la première session du Concours de recrutement des professeurs des écoles de langue régionale (CRPE spécial bilingue français-LVR) en 2002, l'objectif de recrutement annoncé par le plan État-Région de 50 maitres bilingues par an n'a jamais été atteint mais a au moins pu être approché. On pourrait donc penser que l'académie commence à disposer d'un « stock » relativement nombreux d'enseignants. Or, ce n'est pas le cas. Rares sont les enseignants des premières promotions encore actifs dans l'enseignement bilingue.

La formation continue

La formation continue a permis, dans le passé, d'inventer ou de réinventer la didactique spécifique de l'enseignement bilingue au premier degré. Malheureusement, elle a pratiquement disparu dans notre académie. Les très nombreuses publications allemandes sur la didactique spécifique, intégrant la dimension linguistique dans tous les apprentissages, ne sont pas encore connues ni utilisées dans l'académie.

Pour pallier la pénurie de maîtres de l'école primaire, l'académie met en place actuellement une formation didactique et linguistique pendant le temps scolaire afin de proposer des migrations vers le bilingue, la plupart du temps sous la forme d'un enseignant pour les deux langues, le même enseignant assurant dans la même classe les enseignements et en français et en allemand. Mais ce « dispositif MOBIL[2] » est une version au rabais du Master parcours bilingue. Au fil des années, le besoin de mesures palliatives et de rattrapage se manifeste avec plus d'acuité, mais la durée de formation (trois semaines de stages linguistiques et quatre semaines de formation) a été purement et simplement divisée par deux. Personne ne trouve cette réduction choquante. On ne peut pas non plus continuer à embaucher des personnels contractuels voire des étudiants pour pallier le manque d'enseignants compétents

L'INSPÉ de l'académie de Strasbourg a relancé à la rentrée dernière la préparation d'un diplôme universitaire (DU) « Enseigner sa discipline en langue allemande ». Mais ce DU, soumis aux règles de financement de la formation continue de l'Université de Strasbourg, est une nouvelle fois menacé de disparition : la direction de l'INSPÉ le juge financièrement non viable.

La mastérisation des formations non plus n'a pas permis de développer à l'Université de Strasbourg une formation initiale d'enseignants du second degré pour les disciplines concernés. La suppression des sections européennes en collège a contribué au déclin d'un enseignement bilingue disciplinaire en collège.

[2] Rectorat de l'académie de Strasbourg. Formation continue « MOBIL » 2020-2021.

Construits sous l'égide de l'Université franco-allemande, un cursus intégré pour les professeurs du second degré pourrait constituer la solution. Vraie réussite, un tel cursus existe depuis plus de 20 ans pour le professorat des écoles grâce à une volonté politique transfrontalière forte et à l'implication des responsables binationaux. Un cursus binational intégré menant au professorat des collèges et des lycées fait défaut.

En somme, les efforts d'enseignants-chercheurs et de professeurs associés spécialisés dans la didactique du bilinguisme sont réduits à néant et cela n'émeut personne. La mission principale de l'INSPÉ (« [organiser]- avec les composantes [de l'université], avec l'UHA et le Rectorat - et [assurer] les actions de formation initiale des étudiants se destinant aux métiers du professorat et de l'éducation, des personnels enseignants et d'éducation stagiaires, de la licence (pré-professionnalisation) au master, dans le cadre des orientations définies par l'État[3] » n'est pas accomplie.

2. Pistes de résolution

Remobiliser les enseignants

L'action prendra du temps, les mesures préconisées s'inscrivent dans une démarche de longue haleine, raison de plus pour ne pas tarder à en programmer la réalisation.

- Comment ? Tout d'abord, en menant une évaluation sur la remise en cause de l'un des principes fondateurs de l'enseignement bilingue du premier degré en Alsace : le principe OPOL, une personne, une langue. Sachant la gravité d'une mesure de ce type, on s'étonne de voir l'académie engager une telle manœuvre sans étude préalable de ses implications, de ses contraintes, de ses avantages et de ses risques, sans la baser sur un cahier de charges, sur des conditions contractuelles.
  Pour remotiver ces enseignants très spécialisés, leur hiérarchie immédiate pourrait les inciter à mettre leurs acquis professionnels au service de la collectivité enseignante, les associer à la politique de programmation, de conception et de rédaction des manuels.
- Il est temps aussi d'enclencher une stratégie de longue haleine pour consolider le recrutement. et de concrétiser enfin un cursus universitaire complet et intégré de formation à l'enseignement dans le second degré.
- De plus, la prime compensatoire comme celle consentie par les Collectivités aux enseignants du premier degré ne compense pas une « chasse aux têtes » adéquate, des enseignants « outillés » et une formation à la hauteur des

[3] https://inspe.unistra.fr/inspe/missions/, consulté le 28.03.2021

enjeux. Pourquoi la réussite au CRPE de langue régionale ne comporte-t-elle pas pour eux un engagement contractuel avec les directions académiques ?

Examiner des pistes d'évolution du dispositif

- L'expérience a prouvé que la filière Abibac n'incitait pas les bacheliers à s'orienter vers les métiers de l'enseignement. Partant de ce constat, il serait judicieux de prolonger la voie bilingue actuelle au-delà de la classe de troisième et de la conduire jusqu'au baccalauréat.
- Les récentes interventions à la tribune du Parlement[4] en faveur d'une présence accrue du dialecte dans les enseignements bilingues d'Alsace mériteraient une étude de faisabilité. L'association ABCM-Zweisprachigkeit, sous contrat avec l'éducation nationale, a mené, au cours des dernières années, des expérimentations d'immersion linguistique compensatoire suivies de près par des enseignants – chercheurs[5]. Leurs bilans d'étapes seraient d'un grand intérêt et pourraient donner une nouvelle impulsion à la filière bilingue dans notre académie.

Resserrer les liens de fonctionnalité

- Les liens fonctionnels entre l'enseignement supérieur et les enseignements de premier et de second degrés se sont relâchés dans le cadre de la restructuration des rectorats au sein de la région du Grand Est. Comment le recteur de Nancy-Metz, promu recteur de région académique, seul à conserver le titre de chancelier des universités et secondé par une rectrice déléguée à l'enseignement supérieur, la recherche et l'innovation, pourrait-il être mieux à même de susciter et d'harmoniser la concertation entre ces différents degrés que la rectrice de Strasbourg[6]?
- De manière plus générale, l'enseignement en général et l'enseignement des langues régionales ne fonctionnent jamais aussi bien que lorsque l'Etat, à travers le préfet et le recteur, les Collectivités territoriales, à travers leurs présidents sont associés à leur gestion[7]. La nouvelle Collectivité européenne d'Alsace est au centre géométrique de cette coopération.

---

[4] http://www.senat.fr/seances/s202012/s20201210/s20201210_mono.html#orat29

[5] https://www.francebleu.fr/infos/education/de-l-allemand-de-l-alsacien-et-pas-de-francais-200-enfants-alsaciens-en-classe-immersive-1504541966 page consultée le 2.04.2021.

[6] https://www.ac-strasbourg.fr/academie/region-academique-grand-est/ page consultée le 23.03.2021.

[7] Le gouvernement et le Parlement sont à l'origine des textes programmatiques nationaux relatifs aux langues de France. En 2008, l'inscription de l'article 75-1 dans la Constitution (« Les langues régionales appartiennent au patrimoine de la France ») a renforcé les pouvoirs des Collectivités territoriales mais a pu apparaître momentanément comme un désengagement de l'Etat, démenti par la loi d'orientation et de programmation de 2013 qui a donné des fondations légales aux langues régionales, inscrites dans les articles 312.-10 et 312-11 du Code de l'Éducation.

« Chef de file » de la coopération transfrontalière dont elle élabore le schéma régional, cette collectivité est aussi à présent l'interlocutrice naturelle de l'académie de Strasbourg et des universités pour la mise en place de nouveaux partenariats transfrontaliers dans l'enseignement et la formation.

3. Conclusions

Pour retrouver sa dynamique, le dispositif académique d'enseignement bilingue doit bénéficier de **nouvelles impulsions** provenant de la recherche scientifique, de la didactique spécialisée, d'expérimentations sur le terrain et de création de ressources pédagogiques adéquates.

Sur le terrain, il faut réaffirmer **l'importance d'un pilotage fort et d'ajustements**, donner la priorité à des équipes connues et reconnues pour leur compétence spécifique.

De plus, le rôle du Centre de formation aux enseignements bilingues au sein de l'INSPÉ, qui constituait dans le cadre de la Convention quadripartite de l'éducation nationale avec les collectivités territoriales un **pôle de ressources majeur**, a été perdu de vue.

Enfin, préserver les chances de réussite du dispositif bilingue exige de **remettre les enseignants en confiance** au centre d'un dispositif au service de la population.

En somme, il faudrait redynamiser le pilotage académique, pour **faire évoluer une filière bilingue** qui s'est engluée dans des habitudes au rabais.

Sur la base du constat que nous dressons, et en toute connaissance des enjeux importants du bilinguisme français-allemand tant pour les enfants qui en bénéficient que pour la personnalité culturelle et économique de ce territoire, nous souhaiterions pouvoir traiter avec vous des points de blocage énumérés et des pistes de résolution existantes. C'est une volonté politique, académique et régionale, qui peut rouvrir l'avenir au bilinguisme français-allemand en Alsace.

Nous sollicitons un entretien de travail dans les délais les plus raisonnables, et selon les modalités qui vous sembleront les plus adéquates, afin d'activer, dès la rentrée prochaine, de nouvelles modalités de développement du bilinguisme français-allemand,

Pour ce faire, nous nous tenons à votre entière disposition et vous prions de croire en l'expression bien sincère de notre dévouement,

Françoise Du	Laurent Gajo	Anémone Geiger-Jaillet
Présidente de l'APLV	Président de l'ADEB	Secrétaire de l'ADEB

\ Soziologie \ Theaterwissenschaft \ Geschichte \ Spracherwerb \ Philosophie \ Medien- und Kommunikationswissenschaft \ Linguistik \ Literaturgeschichte \ Anglistik \ Bauwesen \ Fremdsprachendidaktik \ DaF \ Germanistik \ Literaturwissenschaft \ Rechtswissenschaft \ Historische Sprachwissenschaft \ Slawistik \ Skandinavistik \ BWL \ Wirtschaft \ Tourismus \ VWL \ Maschinenbau \ Politikwissenschaft \ Elektrotechnik \ Mathematik & Statistik \ Management \ Altphilologie \ Sport \ Gesundheit \ Romanistik \ Theologie \ Kulturwissenschaften \ Soziologie \ Theaterwissenschaft \ Geschichte \ Spracherwerb \ Philosophie \ Medien- und Kommunikationswissenschaft \ Linguistik \ Literaturgeschichte \ Anglistik \ Bauwesen \ Fremdsprachendidaktik \ DaF \ Germanistik \ Literaturwissenschaft \ Rechtswissenschaft \ Historische Sprachwissenschaft \ Slawistik \ Skandinavistik \ BWL \ Wirtschaft \ Tourismus \ VWL \ Maschinenbau \ Politikwissenschaft \ Elektrotechnik \ Mathematik & Statistik \ Management \ Altphilologie \ Sport \ Gesundheit \ Romanistik \ Theologie \ Kulturwissenschaften \ Soziologie \ Theaterwissenschaft \ Geschichte \ Spracherwerb \ Philosophie \ Medien- und Kommunikationswissenschaft \ Linguistik \ Literaturgeschichte \ Anglistik \ Bauwesen \ Fremdsprachendidaktik \ DaF \ Germanistik \ Literaturwissenschaft \ Rechtswissenschaft \ Historische Sprachwissenschaft \ Slawistik \ Skandinavistik \ BWL \ Wirtschaft \ Tourismus \ VWL \ Maschinenbau \ Politikwissenschaft \ Elektrotechnik \ Mathematik & Statistik \ Management \ Altphilologie \ Sport \ Gesundheit \ Romanistik \ Theologie \ Kulturwissenschaften \ Soziologie \ Theaterwissenschaft \ Geschichte \ Spracherwerb \ Philosophie \ Medien- und Kommunikationswissenschaft \ Linguistik \ Literaturgeschichte \ Anglistik \ Bauwesen \ Fremdsprachendidaktik \ DaF \ Germanistik \ Literaturwissenschaft \ Rechtswissenschaft \ Historische Sprachwissenschaft \ Slawistik \ Skandinavistik \ BWL \ Wirtschaft \ Tourismus \ VWL \ Maschinenbau \ Politikwissenschaft \ Elektrotechnik \ Mathematik & Statistik \ Management \ Altphilologie \ Sport \ Gesundheit \ Romanistik \ Theologie \ Kulturwissenschaften \ Soziologie \ Theaterwissenschaft \ Geschichte \ Spracherwerb \ Philosophie \ Medien- und Kommunikationswissenschaft \ Linguistik \ Literaturgeschichte \ Anglistik \ Bauwesen \ Fremdsprachendidaktik \ DaF \ Germanistik \ Literaturwissenschaft \ Rechtswissenschaft \ Historische Sprachwissenschaft \ Slawistik \ Skandinavistik \ BWL \ Wirtschaft \ Tourismus \ VWL \ Maschinenbau \ Politikwissenschaft \ Elektrotechnik \ Mathematik & Statistik \ Management \ Altphilologie \ Sport \ Gesundheit \ Romanistik \ Theologie \ Kulturwissenschaften \ Soziologie \ Theaterwissenschaft \ Geschichte \ Spracherwerb \ Philosophie \ Medien- und Kommunikationswissenschaft \ Linguistik \ Literaturgeschichte \ Anglistik \ Bauwesen \ Fremdsprachendidaktik \ DaF \ Germanistik \ Literaturwissenschaft \ Rechtswissenschaft \ Historische Sprachwissenschaft \ Slawistik \ Skandinavistik \ BWL \ Wirtschaft \ Tourismus \ VWL \

narr\f
ranck
e\atte
mpto

NEU!

BEMERKENSWERT!

UNSERE NEUERSCHEINUNG

Das deutsch-französische Programm «Elysée-Kitas» führt die Kinder im frühen Alter an die Mehrsprachigkeit heran, legt so einen wichtigen Grundstein für deren sprachliche, soziale und kognitive Entwicklung und bildet einen nachhaltigen Impuls zur Förderung einer europäischen Mehrsprachigkeit.
Kinder brauchen einen Akt des Fabulierens (*acte de fabulation collectif*), der gemeinschaftsbildend und sinnstiftend wirkt. Mehrsprachigkeit unterstützt in diesem Sinne die Herausbildung eines Wir-Gefühls und regt als kreativer Akt kollektiver Bildungskraft und Teilhabe die Identitätskonstruktion an. Dennoch unterliegt sie Vorurteilen, denen vorliegendes Buch begegnet: Sollten sich Kindergartenkinder mit fremdsprachlichem Hintergrund nicht erst die deutsche Sprache aneignen, bevor sie sich einer weiteren Fremdsprache zuwenden? Sind sie beim Erwerb einer dritten Sprache nicht überfordert? Hat Mehrsprachigkeit einen negativen Einfluss auf deren kognitive, sprachliche und soziale Entwicklung? Die Münchner Feldstudie beantwortet diese Fragen.

Dr. Christine Fourcaud ist *enseignante-chercheure*. Sie lehrt an der Universität Reims Champagne-Ardenne und an der Eliteschule SciencesPo Paris. Sie forscht am Forschungslabor Linguistique, Langues, Parole LiLPa (UR 1339) der Université de Strasbourg.

Dr. Matthias Springer lehrt und forscht am Institut für Deutsch als Fremdsprache der Ludwig-Maximilians-Universität München.

PÖRKSEN, Bernhard / SCHULZ von THUN, Friedemann (2020) : *Die Kunst des Miteinander-Redens. Über den Dialog in Gesellschaft und Politik*. München : Carl Hanser Verlag, 223 pages. ISBN : 978-3-446-26590-5. Prix : 20 Euros.

Comme l'indique son titre, cet ouvrage invite à une réflexion sur l'art de dialoguer avec les autres au sein de la société et dans la sphère politique. À notre époque d'hypercommunication, l'entreprise s'annonce salutaire, d'autant qu'elle provient de deux spécialistes dans leur domaine respectif : Bernhard Pörksen est professeur en sciences de l'information et de la communication (*Medienwissenschaftler*) à l'université de Tübingen, et Friedemann Schulz von Thun est professeur émérite de psychologie à l'université de Hambourg, lui aussi expert en communication (*Kommunikationsexperte*). Le premier auteur a déjà publié un ouvrage consacré à « l'exaspération » causée par la désinformation (*Die große Gereiztheit. Wege aus der kollektiven Erregung*, 2018), dans lequel il appelle à une utilisation responsable des médias (*Medienmündigkeit*) pour retrouver le bien-être collectif. Le second a écrit une trilogie intitulée *Miteinander reden* et publiée entre 1981 et 1998 (voir références dans la bibliographie de l'ouvrage présenté ici). Leur projet est alléchant si l'on en juge par l'intention exprimée sur la jaquette : il s'agit d'analyser « le nouveau climat communicationnel » (*den kommunikativen Klimawandel*) afin de sortir du « piège de la polarisation » (*Auswege aus der Polarisierungsfalle*) et de concevoir « une éthique du dialogue avec autrui » (*eine Ethik des Miteinander-Redens*), qui constitue « une école de la démocratie et du vivre-ensemble » (*eine Schule der Demokratie und des guten Miteinander-Lebens*). Le livre s'ouvre par un long prologue de Bernhard Pörksen (34 p.) et se poursuit par quatre parties équilibrées (environ 40 pages chacune) : I. *Dynamik der Polarisierung* ; II. *Möglichkeiten und Grenzen des Dialogs* ; III. *Transparenz und Skandal* ; IV. *Desinformation und Manipulation*. Il s'achève par un épilogue d'une dizaine de pages, écrit par Friedemann Schulz von Thun.

Le prologue, intitulé *Gesellschaft der Gleichzeitigkeiten* et sous-titré *Über den kommunikativen Klimawandel*, dévoile les thèses de l'ouvrage, lesquelles sont ensuite développées dans chacune des quatre parties. L'incipit pose bien le problème d'ensemble (p. 9) : « *Wo liegen die Ursachen für die große Gereiztheit, für die Sofort-Eskalation öffentlicher Debatten, für den Hass und die Wut, die das Kommunikationsklima der Gegenwart zu ruinieren drohen?* ». L'allusion de B. Pörksen à son précédent ouvrage (*Die große Gereiztheit*) vise à prolonger sa réflexion sur les méfaits de notre société de communication afin d'en détecter les causes. Celles-ci peuvent être soit circonscrites, soit de large ampleur, comme le suggère la double métaphore des « quelques pommes pourries » (*ein paar faule Äpfel*) et du « champ entier » contaminé (*das ganze Feld*). Ces images expressives introduisent une question centrale : quelle est la part de responsabilité de l'individu et du système dans « l'ensauvagement du discours » (*Diskursverwilderung*) qui menace notre société et la démocratie libérale dans son ensemble ? L'auteur file la métaphore pour envisager les deux types de causes (*Äpfel und Felder*) selon un rapport dialectique entre l'individu et le système, qui se conditionnent mutuellement. Pour illustrer cette interdépendance, quel meilleur exemple que celui de l'ancien président des Etats-Unis Donald Trump, archétype de l'individu sans scrupules qui a exploité les failles du système médiatique américain à son profit ?

L'évolution générale des modes de communication est la cause d'une défiance croissante à l'égard des médias, et l'auteur s'inquiète de la dégradation du climat sur la Toile, en particulier des invectives qui ruinent tout effort de dialogue. L'ère du numérique pourrait ainsi faire disparaître l'ancienne « démocratie de l'information » (*Mediendemokratie*) et la remplacer par la « démocratie de l'indignation » (*Empörungsdemokratie*), qui se caractérise par des prises de parole instantanées, débridées et hors de contrôle. Cela tient surtout aux

réseaux sociaux, qui enferment l'individu dans sa « bulle de filtre » (*Filterblase*), où il se conforte dans ses propres certitudes (*Selbstbestätigungsmilieu*), de sorte que le dialogue avec les autres tourne vite à l'affrontement (*Filterclash*). Ce mécanisme est symptomatique d'une « radicalisation de la communication » qui provoque à la fois un repli sur soi et une confrontation brutale avec les autres (*Abschottung und Konfrontation*).

Face à ce danger, la société démocratique se doit de recréer les conditions favorables au dialogue apaisé avec les autres, selon la notion centrale de *Miteinander-Reden* défendue avec ardeur. La question est alors de savoir jusqu'où ce dialogue est possible avec des « contradicteurs » (*Andersdenkende*) qui ne respectent pas forcément les règles de base de la confrontation d'idées. Or, c'est là que l'analyse se brouille, car elle mêle des cas très disparates, regroupés dans cette phrase (p. 20) : « *Gilt es, mit Trump-Anhängern, Brexit-Befürwortern und Pegida-Freunden zu reden, sich mit FPÖ-Politikern und Orban-Verteidigern zu streiten, die Abgeordneten der AfD und die alten und neuen Rechten in Gespräche zu verwickeln?* ». Certes, tous ces acteurs politiques se caractérisent par une outrance verbale qui les place en marge du système, mais il est évident qu'ils n'exercent pas le même type de menace sur la démocratie libérale, prise ici en point de mire.

Dès lors, l'auteur ne peut que recommander un état d'esprit général d'ouverture au dialogue, en appelant à ne plus « déprécier » systématiquement les autres et à leur offrir un minimum de « considération » (*Abwertung* vs. *Wertschätzung des Anderen*). Ces qualités humaines indispensables sont rappelées avec force à la fin du prologue, mais il eût été utile de mieux cerner leur impact sur la démocratie pour éviter l'impression d'un certain dogmatisme (p. 39) : « *Das Miteinander-Reden und Miteinander-Streiten ohne falsche Harmonieerwartung ist in einer Demokratie alternativlos.*». Fidèle au principe qu'il défend, B. Pörksen insiste sur la forme dialogique dans les quatre parties centrales de cet ouvrage, qui se présentent sous la forme d'un entretien avec F. Schulz von Thun : l'échange d'idées dans un esprit constructif se veut une mise en application du postulat selon lequel nul ne détient seul la vérité car celle-ci « commence à deux » (p. 42) : « *In einem Dialog beginnt (…) die Wahrheit zu zweit.* ».

La première partie (*Dynamik der Polarisierung*) démonte les mécanismes qui entravent le dialogue pacifique avec les autres et mènent au conflit. Elle se présente comme un manuel d'« anti-communication » (*Anti-Ratgeber*), malicieusement intitulé « *Wie man sein Gegenüber garantiert kränkt* ». Le point de départ est un désaccord parental à propos de la conduite à adopter face aux enfants trop longtemps postés devant la télévision : cette scène banale tourne vite à une querelle sur les principes mêmes d'éducation – autorité contre permissivité – et illustre le risque d'envenimer les choses de part et d'autre (*symmetrische Eskalation*) en abordant le terrain des valeurs chères à chacun et surtout en invoquant des précédents similaires, perçus comme une « généralisation à rebours » (*rückwirkende Generalisierung*). Cette fine analyse psychologique est résumée par un premier schéma représentant une opposition de valeurs devenu source d'affrontement (*Wertequadrat 1* : p. 49) : le chemin menant à la « polarisation maximale » de la communication illustre la mise en échec du principe de vérité absolue que chacun croit détenir (*Es gibt nur eine Wahrheit.*) et la nécessité d'appliquer le précepte de la vérité partagée (*Die Wahrheit beginnt zu zweit.*) pour rompre avec la logique de l'altercation.Tout le problème est de savoir si cette approche séduisante des conflits dans un cadre privé peut être transposée dans la sphère politique, où les sujets de discorde sont légion. L'exemple de la crise des réfugiés de 2015 est bien choisi car cet épisode opposa pendant de longs mois les partisans de la « culture de l'accueil » (*Willkommenskultur*) aux défenseurs de « l'identité nationale » (*nationale Identität*) et donna lieu à de vifs échanges entre les deux camps. Toutefois, le « jeu de rôle » (*Rollenspiel*) auquel se

livre les deux coauteurs pour simuler de telles escalades verbales est un peu artificiel et schématise cette confrontation sous la forme d'un deuxième graphique illustrant la mécanique de « diffamation » de l'opposant (*Wertequadrat als Diffamierungsquadrat* : p. 69). Le parallèle avec le premier schéma (p. 49) montre que la « stigmatisation » à l'œuvre ici s'appuie sur les mêmes ressorts psychologiques que dans le cadre familial : les valeurs incarnées par les uns sont tournées en caricature par les autres, ce qui nourrit une « spirale de la dépréciation » (*Abwertungsspirale*) menant à la polarisation. L'enjeu consiste à s'en extraire en considérant son adversaire avec humanité (*menschliche Wertschätzung*) et dans toute sa singularité (*Andersartigkeit*) afin de faire émerger une « vérité commune » (*gemeinsame Wahrheit*) dépassant les clivages qui minent la communication privée ou publique.

La deuxième partie (*Möglichkeiten und Grenzen des Dialogs*) revient sur cette épineuse question : « *Kann man mit allen reden?* ». Là encore, le pronom *alle* désigne toutes sortes d'opposants, si bien que la réponse ne peut se situer qu'à un niveau très général. Ce flou est compensé par une bonne analyse des mécanismes psychologiques qui entrent en jeu dans « l'aptitude au dialogue » (*Dialogkompetenz*) : celle-ci résulte d'un « double mouvement de rapprochement et de distanciation » (*eine Doppelbewegung aus Annäherung und Abgrenzung*), illustré par un troisième schéma (p. 93). C'est dans ce juste équilibre entre « empathie et confrontation » (*Empathie und Konfrontation*) que réside « l'art du dialogue » proclamé en titre (*Die Kunst des Miteinander-Lebens*). Cela s'applique par exemple à la manière d'entrer en contact avec les manifestants de Pegida, tâche ardue pour laquelle F. Schulz von Thun établit une fine distinction entre la nécessité de « comprendre » leurs motivations (*Verstehen*), sans pour autant se montrer « compréhensif » à leur égard (*Verständnis*) ni encore moins les « approuver » (*Einverständnis*). Tout est affaire de subtilité, la difficulté majeure étant de trouver le ton « juste » selon les circonstances (*das Primat der Stimmigkeit*). Bien entendu, l'art du dialogue est particulièrement délicat à notre époque d'hyper-communication, qui ne se prête guère à la nuance. La suite de la deuxième partie est alors plus convenue : le règne de « l'instantanéité » (*Gleichzeitigkeit*) symbolisé par les débats télévisés, les médias numériques ou l'omniprésence des téléphones portables nuit à l'attention requise pour une conversation sereine. On regrette ici l'absence de recul historique qui eût permis de rappeler que chaque époque a connu de semblables débats à propos de la naissance de nouveaux modes de communication.

La troisième partie (*Transparenz und Skandal*) s'éloigne de la thématique centrale et porte sur un aspect particulier du monde ultraconnecté : la nouvelle exposition médiatique (*die neue Sichtbarkeit*) et la « terreur de la transparence » qui en découle („*Terror der Transparenz*“). L'idée principale est résumée par la phrase suivante (p. 164) : « *Wer sichtbar wird, der wird auch verwundbar.*». Cette vulnérabilité liée à une transparence totale affecte surtout les personnalités en vue, telles que l'ancien ministre de la défense Karl-Theodor zu Guttenberg, accusé de plagiat dans sa thèse de droit en 2011. L'affaire fit scandale, et les auteurs soulignent à quel point elle fut amplifiée par les révélations en série sur les réseaux sociaux, mais aussi par les tentatives de justification laborieuses de l'intéressé. Le cas traité illustre une « dynamique de la révélation et de l'indignation » (*Dynamik von Enthüllung und Empörung*) représentée par un diagramme (p. 153). Celui-ci est complété par un « schéma de l'acte de communication » (*Kommunikationsquadrat* : p. 155) qui détaille les quatre principaux messages véhiculés par tout énoncé : le contenu factuel (*Sachinhalt*), le positionnement personnel du locuteur (*Selbstkundgabe*), sa relation avec le destinataire (*Beziehung*) et l'intention qu'il manifeste (*Appell*). Ce graphique inspiré des théories linguistiques de l'énonciation sert à proposer une stratégie de communication efficace en situation de crise et tenant compte

des dilemmes propres à chaque contexte, ce qui se ramène à une formule concise : « *die DBSE-Formel (die dilemmabewusste Strategieentwicklung)* ».

La quatrième partie (*Desinformation und Manipulation*) prolonge la réflexion sur la toute-puissance de l'univers numérique, qui s'avère dangereuse en matière d'information. Les auteurs décryptent surtout « les mensonges et les fausses affirmations » (*Lügen und Falschbehauptungen*) de l'ancien président américain Donald Trump au service d'une propagande redoutable sur les réseaux sociaux. La technique consistant à « tordre la vérité » (*Wahrheitsbeugung*) pour imposer une certaine « vision du monde » (*Weltsicht*) conforme aux attentes de son électorat apparaît clairement, mais le propos d'ensemble pâtit d'une multitude d'exemples sans rapport et livrés sans transition (de la théorie du « complot juif » sous le IIIe Reich aux manœuvres actuelles de Vladimir Poutine, en passant par le lobbying de l'industrie tabagique !). Cet éparpillement fait perdre de vue l'aspect démocratique du dialogue recherché, et l'intérêt principal de la quatrième partie réside dans le dernier schéma (p. 197), qui appelle à retrouver une saine « consommation de l'information » (*Informationskonsum*) en évitant toute frénésie qui l'expose au sensationnalisme et au risque de manipulation.

Cette partie s'achève par une conclusion qui renoue avec la thématique centrale de l'ouvrage : à « l'ère de la post-vérité » (*das postfaktische Zeitalter*), la démocratie est gravement menacée par les dérives d'une communication mal maîtrisée. Néanmoins, les auteurs ont le courage de ne pas succomber au déclinisme ambiant et réaffirment leur confiance en l'humanité grâce à la force de « l'esprit éclairé » (*Aufklärung*). Cet idéal d'émancipation collective est même au cœur du modèle libéral puisque « le vivre-ensemble dans un cadre démocratique implique de garder foi en l'élévation spirituelle » (*„das demokratische Miteinander ist notwendig aufklärungsoptimistisch*" : p. 203).

L'épilogue de F. Schulz von Thun, intitulé *Navigationskunst im Dilemma*, résonne comme un plaidoyer humaniste, en dépit de tous les « dilemmes » de l'époque, qui semblent aboutir à un constat d'aporie. A l'heure où les conditions d'un véritable échange sont rarement réunies, il importe plus que jamais de revenir à « une communication juste » (*stimmige Kommunikation*), fondée sur « le credo selon lequel, dans un dialogue, la vérité commence à deux » (*„das dialogische Credo, dass die Wahrheit zu zweit beginnt*") : ainsi se résume « l'art de dialoguer avec les autres » qui est au cœur de l'ouvrage. Il s'agit en effet d'un aspect central de la démocratie, fondée sur la « culture du conflit » (*Streitkultur*) et du « compromis » (*Kompromiss*), et on regrette que cette dimension sociale et politique n'ait pas été mise en évidence par un développement mieux ciblé, portant par exemple sur l'art de la négociation, si important pour la formation de coalitions en Allemagne. Malgré cette faiblesse, le lecteur appréciera la finesse de l'analyse axée sur la communication et la psychologie, et il y trouvera matière à réflexion sur divers sujets, d'autant que les auteurs se défendent de livrer une « recette toute faite » (*Fertigrezept*), préférant inviter chacun à se situer lui-même. Cet appel à l'intelligence humaine fait la force de ce livre face au prêt-à-penser qui nous submerge. *Philippe Verronneau, Université de Bourgogne, Dijon.*

BEYER, Rahel / PLEWNIA, Albrecht (Hrsg.) : *Handbuch der Sprachminderheiten in Deutschland*. Tübingen 2020, Narr Francke Attempto Verlag. 474 pages. ISBN : 978-3-8233-8261-4. Prix : 108 €.

Cet ouvrage constitue une sorte de pendant à celui que les mêmes éditeurs ont fait paraitre en 2019 *Handbuch des Deutschen in West- und Mitteleuropa. Sprachminderheiten und Mehr-*

sprachigkeitskonstellationen[1], où l'allemand (au sens large) constitue le fil conducteur des « minorités linguistiques » étudiées. Les deux publications renouvellent ou poursuivent la série de *Handbücher* qui a été initiée en 1996. Dans ce nouveau volume, sur le plan formel, chaque chapitre suit la même structure, sur la base d'un patron unique. Si l'idée – louable – de faciliter la comparaison entre les situations des langues sous-tend ce choix (p.8), elle atteint de réelles limites lorsque les auteurs des différents chapitres sont amenés à faire un certain nombre de contorsions ou à exploser le cadre fixé (parfois à tort, comme « Die Friesen und das Friesische in Nordfriesland », avec 73 pages, texte qui tient plus du rapport que d'une synthèse scientifique) parce que toutes les nécessités descriptives n'ont, inévitablement, pas pu être prévues. S'agissant du choix des « minorités linguistiques », les éditeurs ont retenu d'une part les « groupes autochtones » dont les langues sont énumérées par la *Charte européenne des langues régionales ou minoritaires* de 1992[2] et signée la même année par l'Allemagne, mais d'autre part aussi d'autres groupes minoritaires, venus par migration, qui ont apporté d'autres langues avec eux. Au premier chef, il y a les personnes venues de l'URSS et de l'ancien bloc de l'Est (« Aussiedler » et « Spätaussiedler »), qui disposent de droits analogues aux Allemands, en raison de leur « origine » allemande, mais dont la langue habituelle (comme le russe, par exemple) n'est pas prise en compte – en droit – comme langue minoritaire. D'autres minorités venues d'ailleurs, quelle que soit la raison de leur migration, sont assez largement représentées en Allemagne, sans qu'elles aient de droits particuliers. Dans l'introduction, les éditeurs indiquent qu'ils ont conscience qu'il n'existe pas de définition satisfaisante de « minorité » et énumèrent les critères qu'ils ont retenus pour consacrer un chapitre aux minorités linguistiques évoquées dans leur ouvrage, tout en reconnaissant que des limites matérielles du livre les ont amenés à ne pas pouvoir prendre en compte davantage de minorités allochtones.[3] L'ouvrage se termine sur un chapitre consacré à la langue des signes allemande.

Les langues « autochtones » comme celles qui viennent d'ailleurs présentent une histoire souvent fort différente, dont les traces restent encore présentes, au moins pour partie, de manière plus ou moins prégnante, au début du XXI^{e} siècle. Les parties historiques de chaque chapitre sont donc précieuses dans la mesure où elles permettent de (re)situer la raison de la présence de la « minorité » et/ou de la langue minoritaire et de les inscrire sur l'axe du temps et dans des contextes historiquement situés et, pour les langues autochtones, dans un espace géographique et/ou géopolitique. Ces histoires, parfois différentes, parfois ressemblantes, ne sont pas spécifiques à l'Allemagne. Dans une bonne partie des États européens d'aujourd'hui, il existe des minorités ou des langues minoritaires avec des histoires analogues ou proches. La particularité réside dans le fait qu'elles se placent dans le cadre historique de la

[1] Tübingen, Narr Francke Attempto Verlag, 280 p.

[2] « Les langues minoritaires au sens de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires en République fédérale d'Allemagne sont le danois, le haut sorabe, le bas sorabe, le frison septentrional et le frison saterois, ainsi que la langue rom des Sintis et Roms de nationalité allemande ; la langue régionale au sens de la *Charte* en République fédérale d'Allemagne est le bas allemand. » (extrait de : *Déclarations consignées dans une lettre de la Représentation Permanente de l'Allemagne, en date du 16 septembre 1998, remise au Secrétaire Général lors du dépôt de l'instrument de ratification, le 16 septembre 1998,* https://www.coe.int/fr/web/conventions/full-list/-/conventions/treaty/148/declarations?p_auth=OpzFnbdq&_coeconventions_WAR_coeconventionsportlet_enVigueur=false&_coeconventions_WAR_coeconventionsportlet_codeNature=10&_coeconventions_WAR_coeconventionsportlet_searchBy=state&_coeconventions_WAR_coeconventionsportlet_codePays=GER. Un chapitre est consacré à chacune de ces langues, le sorabe étant traité dans un seul et même chapitre.

[3] Ce sont le russe, le turc et le polonais qui sont représentés dans l'ouvrage.

construction des différents États allemands jusqu'à nos jours, avec les conséquences des choix politiques qui ont été faits durant les cinquante dernières années.

Ce qui est probablement non seulement commun à l'ensemble des langues minoritaires en Allemagne, mais à l'ensemble des États en Europe, ce sont des questions en lien avec le fonctionnement assez identique des sociétés européennes d'aujourd'hui, en particulier celles concernant la transmission (ou non) de la langue minoritaire, de son usage et de sa place (ou non) dans la société, de ses fonctions dans les interactions sociales, etc. Ce qui est vu comme une crainte pour les uns (l'usage de la langue minoritaire peut être un frein à l'apprentissage de la langue majoritaire, voire un handicap social et professionnel, …), un avantage pour les autres (la connaissance d'une langue supplémentaire représente un atout pour apprendre d'autres langues et/ou pour s'insérer dans la vie professionnelle, …) semble présent dans toutes les situations décrites, comme on peut les trouver ailleurs en Europe.[4] Dans l'ensemble des cas de figure, la langue majoritaire (ici, l'allemand) est omniprésente dans la mesure où c'est la langue qui peut remplir toutes les fonctions, dans toutes les situations de la vie, à l'oral comme à l'écrit, dans tous les champs (privé, professionnel, médiatique, culturel, …). Sans que cela soit formulé ainsi, ce sont des rapports concurrentiels qui sont parfois régulés assez étroitement par la loi et/ou des accords interétatiques (comme le danois) ou simplement laissés à l'appréciation de mise en œuvre réglementaire des *Länder* qui peuvent prendre des décisions de « protection » assez différentes, comme c'est le cas par exemple pour le bas-allemand (pp.180-181), qui s'étend sur le tiers septentrional de l'Allemagne et un nombre important de *Länder* différents.

Globalement, les représentations sociales péjorantes concernant les langues « minoritaires » en usage dans les couches sociales moyennes ou modestes, sont construites durant les XIX^{e} et XX^{e} siècles par les classes dominantes et se diffusent dans l'ensemble du corps social, de sorte qu'elles sont affectées d'un regard généralement dévalorisé et dévalorisant, y compris chez les locuteurs de ces langues, ce qui est précisément recherché, de manière à en faire diminuer l'usage. C'est dans le dernier tiers du XX^{e} siècle, avec la décrue du nombre de locuteurs de ces langues et une large diffusion de la langue dominante, que non seulement l'intérêt pour ces langues croît, mais qu'une « protection » au travers de la *Charte européenne des langues minoritaires ou régionales* est garantie, à des degrés divers, par les Etats signataires. L'ouvrage montre de manière assez détaillée à la fois les soutiens dont jouissent ces langues ainsi que, selon les auteurs, l'importance et le soutien qu'accordent ou non les *Länder*, lorsqu'aucun texte juridique contraignant ne les encadre. Que le nombre estimé de locuteurs soit important comme pour le bas-allemand (autour de 3 millions) ou fort modeste comme pour le frison saterois (quelques milliers, semble-t-il), l'ensemble de ces questions se pose, tendanciellement, de la même manière, à des échelles différentes. De façon générale, ni l'Etat fédéral ni les Länder dans leur majorité ne semblent accorder une grande importance à ces langues et à leurs locuteurs.

Si une sous-partie sur le contact des langues, notamment avec l'allemand, était heureusement bien prévue dans la structure commune à tous les chapitres, les auteurs du chapitre sur le bas-allemand n'ont sans doute pas eu suffisamment de place pour développer la question complexe des influences qu'a eu et qu'a le bas-allemand sur le haut-allemand et réciproquement dans les productions linguistiques des locuteurs, excepté pour le « missingsch » qui est évoqué un peu plus longuement (pp. 199-200). De la même manière, la place de

[4] À titre d'exemples, pour la France : Kremnitz Georg (dir.) 2013, *Histoire sociale des langues de France*, Rennes, Presses Universitaires ; Hélot Christine et Erfurt Jürgen, 2016, *L'éducation bilingue en France. Politiques linguistiques, modèles et pratiques*, Limoges, Lambert-Lucas.

l'alternance de codes, du code-mixing, des phénomènes de calques et bien d'autres éléments présents chez des locuteurs de deux ou de plusieurs langues s'adressant à des pairs sont présentés de manière plus ou moins détaillée, selon les chapitres. Deux d'entre eux sont particulièrement éclairants, celui portant sur le danois et celui concernant le turc. En effet, les auteurs du « Danois comme langue minoritaire » consacrent une partie à la description du « danois du Schleswig du sud/sydslesvigdansk », pour en montrer à la fois les différences avec le danois standard et l'impact qu'a eu l'allemand dans les domaines de la phonologie, de la grammaire et de la sémantique (pp.39-44) tout en accordant aussi une place importante à l'alternance de codes dans différentes situations d'interactions orales (pp.44-52). Ce faisant, ils rendent compte d'une situation dynamique et complexe, qui est certes aussi évoquée dans les autres chapitres, mais pas de manière aussi documentée. Il est vrai que les trois variétés principales (allemand, danois standard et danois du Schleswig du sud) sont bien décrites et les travaux de recherches disponibles sont variés. Les auteurs du chapitre sur le turc ont fourni quelques éléments essentiels sur le fonctionnement de la langue (comme presque l'ensemble des auteurs de tous les chapitres) et ont tenté de montrer non tant qu'il existe des phénomènes d'alternances de codes et du code-mixing, mais le fait qu'il y a des *types* différents de productions switchées ou mixées selon les générations et les âges ainsi que les intentions des locuteurs, malheureusement dans un cadre éditorial assez contraint (pp.369-376).

Presque tous les auteurs insistent dans leur contribution sur l'aspect hétérogène des situations linguistiques dont ils rendent compte. En effet, les sujets, dans leur histoire socio-biographique et singulière, leur habitus spécifique, ne forment pas nécessairement, voire rarement une « communauté » en soi. De manière très significative, pour huit des dix chapitres, les auteurs ont choisi le nom de la *langue* minoritaire dont ils traitent (*Dänisch als Minderheitensprache in Deutschland* ; *Saterfriesisch* ; *Niederdeutsch* ; *Sorbisch* ; *Romanes, die Sprache der Sinti und Roma* ; *Russisch* ; *Türkisch in Deutschland* ; *Deutsche Gebärdensprache*) et non celui de la « *minorité* linguistique » annoncée dans le titre général. D'autres éléments peuvent jouer un rôle important et pousser des sujets à se sentir partie prenante d'une communauté, comme le rôle éventuel des Eglises (pour le sorbe, par exemple) ou d'institutions plus modestes, dont la majeure partie des langues dispose. Dans la partie où les auteurs sont invités à examiner les liens entre « langue » et « identité » ou sentiment d'appartenance identitaire, presque tous sont amenés à montrer l'aspect hétérogène des situations, dû à l'histoire, mais aussi à des raisons multifactorielles. L'exemple du russe et du turc en sont une illustration tangible, tant les trajectoires des russophones comme des turcophones présents en Allemagne peuvent être différentes, motivées par des raisons politiques, économiques, idéologiques, sociales, voire existentielles, selon les moments de l'histoire des sujets et des cadres politiques et/ou économiques dans lesquels ils ont vécu ou ils vivent. Dans ce sens, le fait de « réduire » en quelque sorte l'ensemble des personnes qui ont en partage une langue ou une variété *n* à une « communauté » ou à un groupe unique risque d'être une assignation exogène que les sujets concernés vont juger de manière fort différente. Il y a certes, pour toutes les langues concernées, une partie des locuteurs qui se reconnaissent dans une mise en lien entre la variété qu'ils parlent et une identité particulière dont la langue serait le trait principal, mais des non-locuteurs peuvent aussi revendiquer une même identité, comme d'autres locuteurs peuvent ne pas adhérer à l'identité assignée ou n'y adhérer que de manière distancée. Il y a des exceptions : ainsi, une partie importante des catholiques du haut-sorabe considère la langue comme un trait central de l'identité. De même, les Sintis allemands voient le romani comme un marqueur identitaire, par conséquent tabou, qui ne doit pas être transmis à des personnes non Sintis. En revanche, en utilisant leur langue dans l'espace public (médias, enseignement,..), les Roms se positionnent différemment. Par

ailleurs, l'auteure du chapitre sur la langue des signes allemande (*Deutsche Gebärdensprache*) indique que parmi les personnes concernées par cette langue, les jeunes générations se revendiquent aussi comme une communauté, avec une identité ethnique (p.465) assumée. Le choix des éditeurs de compter la langue des signes comme langue d'une minorité correspond ainsi non pas au statut de cette langue d'un point de vue du droit, mais à un point de vue (déclaratif) d'une majorité de ses usagers.

Les différents chapitres documentent soit en creux soit explicitement ces questions que le titre de l'ouvrage semble poser comme acquises. Peut-être aurait-il été utile que les éditeurs scientifiques interrogent plus longuement les différences référencielles entre « minorité linguistique » (*Sprachminderheit*) et « langue minoritaire » (*Minderheitssprache*/*Minderheitensprache*) ou, plus globalement, la manière même de catégoriser ces langues, dont tous les qualificatifs et attributs en usage sont « piégés » en ce qu'ils renvoient à des décisions et caractérisations politiques ou idéologiques, tout à fait honorables en soi, mais difficilement utilisables dans un cadre scientifique. Le statut de « langue régionale » attribué au bas-allemand est d'ailleurs interrogé et discuté brièvement dans le chapitre qui lui est consacré.

Même s'ils restent essentiellement des textes de synthèse, tous les chapitres apportent un nombre considérable d'informations, plus rarement une vision critique ou réflexive. Néanmoins, l'importance accordée à la situation sociolinguistique dans laquelle les langues et leurs locuteurs évoluent, aux usages, aux contacts, aux contextes et aux habitus, à la complexité qui émane des usages qu'en font les locuteurs, permettent au lecteur d'avoir un panorama nuancé, actuel, et parfois distancé d'un ensemble que l'ouvrage a le mérite d'ordonner. C'est aussi une invitation à penser et à enseigner l'Allemagne dans sa pluralité linguistique, voire culturelle, au-delà des stéréotypes habituels concernant les autochtones ou les anciens allochtones.

Véritable somme mise à jour, dotée d'une très abondante bibliographie incluant les publications récentes, avec un nombre important de cartes, de graphiques et, pour la partie « Linguistic landscapes », de nombreuses photos, l'ouvrage représente un pari dont on ne peut que féliciter les éditeurs scientifiques, les auteurs et l'éditeur. C'est un livre qui devrait figurer dans toutes les bibliothèques d'études allemandes et de langues de manière générale. *Dominique Huck, Université de Strasbourg*

KALTZ, Barbara/ MEISER, Gerhard /MUNSKE, Horst Haider, 2020 (Hrsg.) : *Englisch in europäischen Sprachen* . FAU University Press: Erlangen. ISBN 978-3-96147-318-2. 345 pages. 21,50 €. Disponible également en ligne : urn:nbn:de:bvb:29-opus4-143118

Ce recueil d'articles établi par deux professeurs des universités en linguistique allemande émérites (Barbara Kaltz et Horst Haider Munske) et un ancien professeur de linguistique des langues indo-européennes (Gerhard Meiser) présente en 12 articles un tour d'horizon de l'influence de l'anglais sur d'autres langues européennes. Ces langues sont, dans l'ordre d'apparition des articles : l'allemand, le danois, le suédois, l'islandais, le néerlandais, le français, l'italien, l'espagnol, le polonais, le russe et le tchèque. En fait, il serait plus juste de parler de l'influence de l'anglais sur d'autres langues nationales d'États européens. En effet, chaque article porte bien sur une langue européenne, mais l'allemand est l'objet de deux articles, l'un portant sur l'allemand d'Allemagne fédérale, l'autre sur la situation en Autriche, l'article sur le français porte sur l'usage du français de France (cf. p. 168 note 3), celui sur l'espagnol se restreint aussi explicitement à l'espagnol d'Espagne (cf. p 222), l'usage en Belgique ou en Amérique latine n'étant pas mentionné ou seulement évoqué à la marge en

introduction. L'usage dans deux pays différents (Belgique et Pays-Bas) est cependant pris en considération plus systématiquement dans l'article sur les anglicismes en néerlandais, qui est d'ailleurs aussi l'article le plus long du recueil (p. 125-166). L'ambition des éditeurs, tous trois membres du conseil scientifique du *Verein Deutsche Sprache e.V.*[5], est de dépasser les frontières des disciplines nationales en présentant des exemples de discussions sur l'influence de l'anglais qui ont lieu dans de différents contextes nationaux et linguistiques européens(cf. *Vorwort* p. i). On peut dire d'emblée qu'avec deux langues germaniques, trois langues nordiques, trois langues romanes et trois langues slaves, l'objectif que se sont fixés les éditeurs est assez bien atteint. D'un point de vue de lecteur, le choix ostensiblement politique (p. iii) de traduire tous les articles, y compris ceux rédigés en anglais, permet de faciliter l'accès à tout le contenu, à condition de pouvoir lire l'allemand. Il est à signaler que les textes traduits sont de très bonne qualité et de lecture très agréable. La façon de traiter les citations extraites de travaux linguistiques (original suivi immédiatement de la traduction en allemand) souvent écrits dans la langue étudiée, permet aussi une lecture fluide. Pour les exemples, il est évident que la compréhension en est plus facile dans les cas où le lecteur est familier de la langue considérée ou que les lexèmes présentent des similarités avec ceux de l'allemand. Dans l'ensemble, on ne peut que saluer le résultat global, qui permet au lecteur linguiste ou intéressé par les langues de lire 12 analyses de l'influence de l'anglais et des anglicismes sur 12 langues différentes, sans trop de difficultés de compréhension, grâce à l'usage conséquent d'une langue de publication unique (autre que l'anglais) pour tout l'ouvrage.

Les articles ne se présentent pas tous sur le même modèle, chaque auteur suivant une démarche propre pour aborder le thème commun. On peut cependant dégager quelques aspects transversaux qui apparaissent à la lecture de l'ensemble. Tout d'abord, la question de la présence d'anglicismes dans la langue et de leur intégration plus ou moins grande est soulevée dans la plupart des articles. Il pourrait donc sembler que le point qui attire l'attention des linguistes sur la question de l'influence de l'anglais soit le même chez le grand public, en particulier les puristes de toutes les nations qui ont tonné contre les emprunts depuis l'éveil des consciences nationales : le lexique. Pourtant, il est possible que les emprunts ou les calques de l'anglais soient aussi présents à d'autres niveaux, comme par exemple au niveau syntaxique (E. Battaner et E. Bernal le mentionnent pour l'espagnol p. 225-226, mais s'en tiennent dans leur article au niveau lexico-sémantique). Plusieurs articles détaillent la manière dont les emprunts à l'anglais sont assimilés au niveau phonétique, graphique et morphologique, éventuellement syntaxique. Il apparaît assez clairement que le degré d'assimilation, mesuré à la fixation du genre, l'adaptation graphique et phonétique, la combinaison dans la formation des mots avec des morphèmes natifs etc. est fonction de l'ancienneté de l'emprunt et permet de mesurer plus ou moins son intégration au standard. L'assimilation morphologique dépend en partie de la proximité de structure avec l'anglais, mais aussi, probablement, de l'ancienneté de la présence d'emprunts à l'anglais en général (cf. les articles de H. H. Munske pour l'allemand, S. Farge sur le français ou N. van der Sijs pour le néerlandais). Mais d'une manière générale, toutes les langues développent des façons d'assimiler leurs anglicismes, et ceux qui ressemblent le plus à la langue source et se combinent le moins avec le fonds lexical propre sont en général les plus récents. Contrairement aux craintes exprimés régulièrement par les tenants d'un purisme anti-anglicisme, plusieurs auteurs font le même constat : "Die Furcht vor einer Anglisierung des Italienischen scheint also unbegründet" (G. Gobber p. 202) ou encore "ein Tschenglisch scheint deshalb nicht zu drohen" (G. Meiser p. 308), même pour l'allemand, pourtant prompt à l'emprunt à partir de l'anglais, H. H. Munske (p. 15) affirme :

[5] https://vds-ev.de/

« Dagegen stellen die Superstratwirkungen wie auch unsere Anglizismen ein Oberflächenphänomen dar, das die stabilen Strukturen des Deutschen kaum berührt. » On lira donc avec intérêt les analyses de détail dans lesquelles les auteurs présentent les différents schémas de traitement et degré d'intégration des anglicismes, ainsi que la créativité réactionnelle des commissions terminologiques, mais on n'y trouvera pas la menace d'une subversion radicale de ces langues par l'import massif d'anglicismes.[6] Du reste, l'anglais n'est-il pas lui-même la preuve qu'une langue peut avoir un lexique constitué à moitié d'emprunts ?

L'aspect historique est présenté dans de nombreux articles. Deux catégories de langues se dégagent alors : les langues germaniques (en particulier le néerlandais) et nordiques ainsi que le français, où la vague des emprunts à l'anglais ne cesse de gonfler (pour reprendre la métaphore de N. van der Sijs) depuis la fin du 18e siècle et concerne tous les domaines impactés par les révolutions industrielles et la transformation de la société capitaliste moderne (sciences et techniques, sport et divertissement, transports, télécommunications etc.). D'autres langues latines, comme l'italien ou l'espagnol (d'Espagne) ou les langues slaves semblent connaître aujourd'hui la même montée en puissance des anglicismes chez les locuteurs, mais les auteurs en datent le commencement plutôt à partir de la deuxième moitié du 20e siècle, voire de la chute de l'empire soviétique pour les langues slaves. Ainsi, ce qui se dessine au fil de l'évolution historique, c'est une homogénéisation, pour les langues européennes, de la langue source majeure des emprunts contemporains : l'anglo-américain tel que véhiculé par le divertissement (nombreux genres musicaux, jeux vidéo, séries télévisées et films), le sport, la technologie et les sciences, entre autres. Là où l'espagnol a pu beaucoup emprunter à l'arabe, l'allemand au français, le danois à l'allemand, toutes ces langues empruntent de nos jours massivement à l'anglais. H. Gottlieb (p. 53-82) décrit même pour le danois un phénomène de vases communicants, certains emprunts à l'allemand, principale langue source d'emprunts pour le danois, cédant la place à des emprunts à l'anglais dans l'usage contemporain.

Certains articles se focalisent non pas sur le lexique et les emprunts, ou pas seulement, mais davantage sur la pratique et la politique linguistique vis-à-vis de l'anglais comme langue : H.-D. Pohl pour l'Autriche (p. 35), Arne Rubensson pour le suédois p. 83, et J. Sgtryggsson pour l'islandais (p. 101). Ces auteurs mettent au jour, en particulier pour le suédois ou l'islandais, un phénomène sans doute plus préoccupant que l'importance quantitative des emprunts à l'anglais : l'abandon de domaines entiers de la communication publique ou professionnelle à la pratique de l'anglais au détriment de la langue nationale. Ce phénomène semble favorisé par les politiques éducatives : les programmes bilingues du secondaire en Suède ou la présence de cursus universitaires, notamment scientifiques et économiques, entièrement en anglais, comme aux Pays-Bas ou en Islande, en accord avec la langue quasi-unique de publication dans ces disciplines. Ces politiques éducatives associées à l'exposition des jeunes et moins jeunes à des matériaux de divertissement en anglais non sous-titrés et non traduits favorisent l'émergence d'une diglossie fonctionnelle où certaines activités se font en anglais, de manière contrainte, comme dans certaines entreprises, ou inconsciente quand des locuteurs switchent en anglais selon le sujet abordé (p. 117). En Suède, il semble que la promotion d'écoles « anglophones » soit allée de pair avec un affaiblissement des compétences des enfants suédophones à l'écrit en suédois, et d'une baisse générale de niveau dans l'apprentissage des manières scolaires. Alors que l'anglais s'impose chez les dirigeants comme la langue de l'internationalisation et des milieux professionnels qui se veulent innovants et

[6] L'article sur le polonais est toutefois un peu déroutant pour le lecteur, puisqu'il semble identifier comme anglicismes de nombreux emprunts à d'autres langues, en particulier le latin ou le français, certains fort anciens dans la langue, ce qui est d'ailleurs parfois signalé en note par l'un des éditeurs.

dans le coup, les locuteurs des langues de ces pays, confrontés à des annonces d'emploi en anglais, ont tendance à ne pas postuler (dans le cas des Flamands par exemple p. 139). A. Rubensson exprime même cette crainte de « diglossisation » de la société suédoise ainsi : « was wir erleben, ist vielmehr eine Art Selbstkolonisierung infolge von Unverstand und Naivität. »

En résumé, l'ouvrage de B. Kaltz, H. H. Munske et G. Meiser présente un panorama intéressant et différencié de l'influence de l'anglais dans différents contextes nationaux européens. Il est frappant de constater que tant langues et de pays, qui, au cours de l'histoire, étaient soumis à des influences linguistiques diverses, subissent de nos jours une influence commune portée par la domination culturelle, géopolitique et technologique d'un seul pôle linguistique.

On remarquera avec le sourire qu'il semble effectivement difficile de nos jours d'échapper à l'usage de l'anglais comme marqueur d'appartenance à une certaine modernité et excellence internationale, y compris pour les auteurs d'un ouvrage émanant d'une association qui se bat pour que l'allemand n'abandonne pas d'importants domaines de la communication à l'anglais et qui publient ce recueil chez « FAU[7] University Press ». *Antoine Aufray, Université de Strasbourg.*

SZENDE, Thomas (2020) : *Form, Use, Consciousness: Key Topics in L2 Grammar Instruction.* Bruxelles · Berlin · Bern · New York · Oxford : Peter Lang. 252 pages. ISBN 978-2-8076-1585-4 (Print). Prix : 44,95 € (relié).

Tout d'abord quelques mots sur l'auteur de l'ouvrage. Thomas Szende est professeur de hongrois et de linguistique appliquée à l'INALCO et directeur de l'EA 4514 PLIDAM (Pluralité des Langues et des Identités : Didactique, Acquisition, Médiations) rattachée à l'INALCO. Ses domaines de recherche sont : l'acquisition d'une langue seconde, la grammaire du hongrois, la lexicographie bilingue et la traduction. Il a publié récemment, toujours en langue anglais, deux autres ouvrages chez Peter Lang : *Second Culture Teaching and Learning* en 2014 et *The Foreign Language Appropriation Conundrum: Micro Realities & Dynamics* en 2016.

L'ouvrage qui l'objet de notre recension comprend 20 chapitres relativement courts et bien structurés, l'avant-propos et la postface étant inclus dans cet ensemble. Sans vouloir prétendre à l'exhaustivité, les différents chapitres sont intitulés tour à tour : langue et grammaire, grammaire dans la salle de classe, transposition et métalangage, modèles de langues cible, règles et exceptions, grammaire et vocabulaire, pratiques discursives, accès à la grammaire, place à la réflexion, analyse contrastive, enseigner la grammaire grâce à la technologie, grammaire et communication, etc. Bref, il s'agit d'un guide pratique et précis destiné aux enseignants qui souhaitent enseigner une langue seconde dans le supérieur, tout en sachant que l'enseignement du hongrois en France entre dans la catégorie des langues dites « rares », ce qui signifie à la fois que cette langue est peu répandue en France et qu'elle est d'un abord difficile, étant donné que ses structures, qui sont celles d'une langue agglutinante, sont fort différentes de celles qui prédominent dans les langues indo-européennes.

Nous expliquons, dans un premier temps, ce que l'auteur entend par *form, use et consciousness*, notions figurant dans le titre. Puis, nous livrerons quelques « recettes » à

[7] Friedrich Alexander Universität Erlangen-Nürnberg, qui préfère visiblement l'anglais "University Press" à l'allemand Universitätsverlag.

destination des enseignants d'une langue seconde présentées dans cet ouvrage, ces « recettes » concernant surtout le recours à la grammaire dans le cadre de l'activité d'enseignement.

En enseignant une langue seconde, il convient de combiner la connaissance des structures grammaticales – et elles sont légion en hongrois : préfixes, suffixes facilement interchangeables, mais néanmoins spécifiques en fonction du choix de l'endroit – et les tâches communicationnelles en évitant de séparer la *forme* de l'*usage*. Plus généralement, la formation grammaticale ne devrait pas être prisonnière de débats stériles portant sur les théories grammaticales et les différentes écoles. Ce que les apprenants attendent d'un cours de langue, c'est que les explications fournies par l'enseignant ainsi que les usages présentés en tenant compte du contexte d'emploi soient en adéquation avec « les espoirs et les rêves de la classe »[8] et qu'ils reflètent les contextes auxquels les apprenants sont attachés. En prenant soin d'instaurer un équilibre entre réflexion et émotion, on échafaude un projet d'enseignement qui crée d'authentiques « occasions de communication »[9] telles qu'on peut les rencontrer dans « la vraie vie ». Dans ce cadre-là, l'interaction permanente entre des approches formelles ou sémantiques, en d'autres termes, le fait *d'être conscient* (*consciousness*) des *formes* et des *usages* s'inscrit dans cette connexion étroite entre la langue et l'action. Les tâches relatives aux exercices grammaticaux, qui peuvent souvent être décrites comme étant des activités apportant des solutions aux problèmes liés au maniement de structures grammaticales, doivent être ancrées dans les pratiques personnelles et s'appuyer sur les centres d'intérêts des apprenants. Cela constitue la clé d'une véritable acquisition de la langue, l'objectif de tout enseignement d'une langue étant de préparer les étudiants à être des apprenants et des communicants tout au long de leur vie. Enseigner une nouvelle langue risquerait ainsi d'échouer si l'on ne donne pas une voix aux apprenants qui souhaitent raconter leur propre histoire qui est unique.

En ce qui concerne la méthode d'enseignement, en particulier celle de l'enseignement de la grammaire, les points suivants méritent de retenir notre attention :

– Les apprenants souhaitant acquérir une langue seconde se lancent dans l'aventure avec les bagages et les outils de leur langue maternelle. Quand il s'agit d'exprimer leurs pensées, il faut qu'ils maîtrisent diverses opérations : par exemple, les interconnexions phrastiques, la détermination, la localisation et la quantification. Ils doivent donc constamment sélectionner et assembler de nouveaux matériaux linguistiques et, très rapidement, prennent conscience de limites qui, pour eux, sont imputables à leur manque de vocabulaire. Mais le vocabulaire n'est pas le seul obstacle à franchir.

– La grammaire est nécessairement présente dans un cours de langue étrangère, elle est essentielle, même si les compétences visées prioritairement par le CERCL sont lire, écrire, écouter et parler. Bien entendu, nos étudiants interagissent dans le cadre d'une mondialisation multiculturelle. Mais l'enseignement d'une langue étrangère ne peut pas se limiter à des approches reposant sur la communication et la perspective actionnelle : les fondamentaux grammaticaux doivent aussi y trouver leur place. C'est en tout cas ce que de nombreux linguistes réclament.

– Les méthodes d'enseignement varient en fonction de la langue étudiée. Une langue qui ne possède pas de code écrit formalisé ni de grammaire institutionnalisée n'est pas enseignée de la même façon qu'une langue qui a été codifiée durant des siècles. Mais, dans le cas du hongrois, le traitement systématique de la *forme* est indispensable pour l'obtention de messages structurés et porteurs de sens. La grammaire doit être introduite avec subtilité pour

[8] Nous citons le texte.
[9] Entre guillemets dans le texte.

étayer la communication des apprenants. Pour un public adulte, la *prise de conscience* (*conscientization*) doit accompagner la progression linguistique. À cela s'ajoutent des phases de pratique et de réutilisation (*reuse*) de structures connues. Nous retrouvons ici les trois piliers sur lesquels repose l'argumentation contenue dans cet ouvrage.

– Dans le cadre de l'enseignement de la grammaire propre à une langue étrangère, il y a une part de *négociation* avec les apprenants lors de la création d'un « sentier » (*pathway*) menant de la langue maternelle de ces derniers à la nouvelle langue qu'ils sont en train d'acquérir. En d'autres termes, les nouvelles compétences reposent sur des compétences préétablies.
Il s'agit également de rendre les apprenants *autonomes* (*autonomization*). L'autonomie des apprenants est un idéal que nous n'atteignons jamais vraiment. Perspective peu optimiste !
L'*optimisation* a aussi sa place dans l'enseignement de la grammaire. Il s'agit d'observer et de manipuler des structures en pratiquant les tests de la permutation, de la commutation, de l'ajout, de la suppression et des modifications en tous genres. Il s'agit également d'apprendre à reformuler. Cette activité rappelle celle pratiquée lors de l'apprentissage de la langue maternelle, étant donné que l'on insiste sur des difficultés phonologiques, lexicales, sémantiques ou morphosyntaxiques. Il convient, dans ce cadre-là, d'ajuster, de corriger, de re-contextualiser et d'expliquer. C'est un processus essentiel lors des interactions et de la construction du sens dans une classe de langue seconde.

La *bifocalisation* occupe une place non négligeable dans l'enseignement d'une langue seconde. Cela consiste à se concentrer à la fois sur la forme et le contenu des messages produits. Dans le cadre de l'enseignement d'une langue, on n'assiste en effet pas qu'à un transfert d'informations, l'apprentissage est un processus social négocié entre enseignants et apprenants.

– Enfin, le recours aux nouvelles technologies est indispensable, étant donné qu'il s'agit de mettre à la disposition des apprenants le plus grand nombre possible de documents authentiques, les plus courants comme les films, mais aussi des jeux vidéo. Tous ces supports renforcent l'autonomie des apprenants.

Nous ne pouvons pas aborder ici tous les points développés dans cet ouvrage, par exemple, les avantages et les inconvénients que présente un enseignant natif ou non-natif. *Ein weites Feld!* L'on ne peut que recommander la lecture de cet ouvrage touffu qui aborde un grand nombre de problématiques propres à l'enseignement d'une langue seconde, même si les réponses apportées ne sont pas vraiment révolutionnaires. Cette lecture est un exercice intellectuel bienfaisant qui nourrit notre réflexion sur nos méthodes d'enseignement. *Gilbert Magnus, Université de Lille.*

RÖMER, Christine / STURM, Afra (2021) : *Lexikologie***.** Collection Lingus (Linguistik und Schule : von der Sprachtheorie zur Unterrichtspraxis). Narr Francke Attempto Verlag**,** Tubingue, 132 pages. ISBN : 978-3823381778. Prix : 12, 90 Euros.

Pour pouvoir rendre compte équitablement de cet ouvrage, fruit d'une collaboration germano-helvétique, il faut avant tout indiquer dans quel contexte il a été écrit et à qui il s'adresse. Il s'agit de la collection *LINGUISTIK UND SCHULE, von der Sprachttheorie zur Unterrichts-praxis*. Sachant que *die Schule* s'achève à la *Klasse 9* (p.17) soit, la scolarité commençant à six ans, jusqu'à la 16ème année, elle inclut notre « collège ». Ainsi, le public est constitué des professeurs des écoles et leurs collègues jusqu'à notre brevet, des enseignants qui n'ont donc pas reçu une formation spéciale dans le domaine lexicologique. C'est par conséquent un

ouvrage d'initiation (mais pas du tout de vulgarisation !) de deux linguistes compétents, mais qui savent, de façon très pédagogique, se mettre à la portée de leurs lecteurs. On le sent dès l'introduction : « um die Leserlichkeit des Buches zu erhöhen » (p.10). La science est mise au service de l'enseignement, d'autant plus que : « in den letzten Jahren hat zudem der Befund, dass Wortschatz ein wichtiger Prädiktor für den Schulerfolg ist, eine verstärkte Aufmerksamkeit erfahren, gerade in Zusammenhang mit Lese- und Schreibkompetenzen » (p.10).

Un livre d'initiation ne saurait avoir le contenu ni les dimensions d'un ouvrage pour spécialistes. Aussi serait-il peut-être injuste de reprocher aux auteurs d'être, par exemple, très discrets, trop discrets, sur les mots composés, dérivés, mots valises et les emprunts aux langues étrangères, tous procédés qui permettent d'enrichir à bon compte son vocabulaire actif et passif, dans toute langue, la sienne et celles des autres. Mais, et c'est une idée ingénieuse, à la fin de chacun des huit articles (*Lexikologie, die Bedeutung des Wortschatzes in der Schule, das Lexikon, Wortstrukturelles Wissen, Bedeutungsbeschreibung und lexikalische Relationen, Wörter im Vergleich, Verwendungsmarkierungen und Beschränkungen, Wortschatz vermitteln*), les auteurs proposent des „weiterführende Literaturhinweise », qui permettent au lecteur intéressé d'accroître ses connaissances. Autre idée ingénieuse : après l'exposition de la teneur de chaque chapitre, il donne des *Aufgaben* et juste avant le *Literaturverzeichnis final*, on trouve les *Lösungsvorschläge* qui permettent de voir si l'on a bien répondu à la question posée.

Mais revenons au projet central du livre : améliorer les connaissances lexicales des élèves et c'est à ce but qu'est consacré le chapitre final : *Wortschatz vermitteln*, qui expose et oppose les différentes méthodes possibles, pour la lecture d'abord et surtout, puis pour l'écriture. En gros : laisse-t-on faire le hasard (*isolierte Wortschatzvermittlung*), opte-t-on pour une *Lexikon-und textorientierte Vermittlung*, ou encore pour *ein robustes Wortschatztraining im Bereich Lesen*, en attendant une *genrespezifizsche Wortchatzvermittlung* ?

Est présentée ensuite la *Wortschatzvermittlung im Bereich Schreiben*, qui fait pendant à la partie précédente. Tant pour l'écriture que pour la lecture, les auteurs n'avaient pas caché (p.15) leur préférence : « So könnte bspw. untersucht werden , ob eine situative oder eine eher systematische Vermittlung von Wortschatz die größere Wirkung hat. Ein Ergebnis einer solchen Untersuchung könnte sein, dass sich zugunsten der systematischen Vermittlung ein moderater positiver Effekt einstellt. » Peut-être aurait-on pu aussi se poser la question de savoir s'il y une 'la meilleure' méthode en soi ou si beaucoup, voire le principal ne dépend pas du niveau socioculturel des élèves, de leur motivation, de leurs antécédents scolaires, ainsi que de l'atmosphère et de 'l'esprit' propre à chaque classe.

À la lecture, ce livre, qui ne concerne que l'allemand à l'usage des germanophones nous pose implicitement une question : qu'en est-il de l'enseignement du lexique pour une langue étrangère, à supposer que les élèves se donnent la peine d'apprendre leur vocabulaire, car avec mes « tapirs » j'ai constaté que les jeunes y rechignaient, tant pour ce qu'ils faisaient en classe qu'avec moi ? Leurs connaissances lexicales viennent surtout, quand il y en a, de la vision et de la lecture de films étrangers sous-titrés.

Mais revenons à notre *Lexikologie* : c'est savant sans pédantisme, exposé avec clarté, avec beaucoup d'exemples, quelque humour. Pour bien initier, on se met délibérément à la portée de son public, le tout imprimé en caractères variés, bien lisibles, bref un ouvrage très '*leserfreundlich*'. Une coquille, p.46 in fine où le *K* de *Kollokation* manque, mais le lecteur rétablit de lui-même. Bref, contrat rempli. Et je le répète : on ne peut que se réjouir quand le lien entre recherche et enseignement n'est pas rompu. *Yves Bertrand, Université de Paris X-Nanterre.*

SMADJA, Stéphanie / PAULIN, Catherine (2019) : *La parole intérieure en prison*. Éditions Hermann : Paris. 220 pages. ISBN: 979-1-0370-01665. Prix: 22 euros.

La quatrième de couverture présente l'ouvrage de façon légèrement différente de ce à quoi fait penser le titre, qui oriente vers l'expression verbale des personnes incarcérées, alors qu'il est plus question du type particulier de discours qu'est la parole intérieure. L'endophasie, comme se nomme ce phénomène en langage spécialisé, se situe à la croisée entre les sciences du langage et la psychologie, et relève de la linguistique textuelle et d'approches cognitivistes. Il est relativement peu étudié, et pour cause a-t-on envie d'ajouter : comment accéder à ce qui relève du silence de l'activité mentale, car « la parole intérieure est ce qui ne se dit pas », p. 6 ? Cet ouvrage, écrit dans une langue très compréhensible qui ne rebutera pas le non-linguiste, présente la façon dont les deux auteures, linguistes et stylisticiennes, cherchent à résoudre cette aporie.

Le premier chapitre, « Enquête de terrain et protocole de recherche », 9-37, fait un bref état de la littérature secondaire, rappelant que Saussure lui-même s'est intéressé à des manifestations de parole inhabituelle (glossolalie entre autres), et présente rapidement les travaux de Vygotski sur l'extériorisation naturelle du langage intérieur chez l'enfant. Stéphanie Smadja, l'une deux chercheures, a élaboré en 2014 un protocole d'enquête nommé « Protocole 2R adapté », qui comporte des entretiens semi-directifs invitant le participant à noter sa vie intérieure dans un carnet endophasique, qu'il accompagnera ou non d'enregistrements audio ou vidéo, puis confiera (ou non) pour scan aux enquêteuses. Une phase ultérieure, située après la période d'auto-observation des sujets, comporte des entretiens de restitution orale avec les chercheures. Autant l'on comprend la nécessité de sensibiliser les sujets à cette auto-observation et de leur laisser une liberté de choix qui facilitera leur expression, autant on ne perçoit pas à ce stade ce qui permet de penser que l'enquête recueillera autre chose que le mode d'écriture du journal intime ou des souvenirs personnels. Par ailleurs, sans vérification sur la façon dont les participants gèrent leur carnet, en simultané ou en écriture postérieure, le filtre de la mémoire est susceptible de s'intercaler entre l'activité mentale et sa restitution.

Le second chapitre, « Représentations endophasiques en milieu carcéral », 39-60, analyse la conscience qu'ont les participants de leur parole intérieure et les représentations qu'ils (il semble que ce soit tous des hommes) s'en font. Les notions de « pratique monologale » et de « ruminations » correspondent bien à l'idée qu'on se fait de la réduction communicationnelle que représente l'emprisonnement : la solitude et l'énervement (p. 57) favorisent à l'évidence les pratiques du parler tout seul. Mais on sera étonné de voir un participant livrer des poèmes (52-54) comme documentation de sa parole intérieure.

Le troisième chapitre, « Pronoms et représentations de soi », 61- 87, traite des pronoms et de la représentation de soi dans un discours qui s'adresse à soi-même, en tout cas en théorie. Si le « je » prédomine, il peut correspondre à « un moi-locuteur et un moi-écouteur », comme le suggère Benveniste dans sa conception du monologue comme dialogue intériorisé (p. 62), et diverses notations des participants en sont l'illustration : « je me dis : je me demande si je suis normal » (p.65). « Tu » comme « il » – « qu'il est con celui-là » (p. 68) apparaissent dans les mises en scène individuelles de l'auto-apostrophe, de même que « on » pour parler de soi-même : « on a fait ceci » (p. 70). Certaines expressions de soi s'apparentent à des poèmes mystiques, manifestement souvenirs de lectures et de socialisation religieuse tout en s'affirmant par leur titre comme « Ma parole intérieure », comme p. 84 :

Telle une source jaillissante
À l'ombre d'un [10]Rêve paisible
La parole intérieure caressante
le mystère humain invisible
Mohammad de son expérience
J'en fais ma source première
de sa Tradition ma sentence
Ruisseau converti en rivière
Parole silencieuse timide (etc…)

Le chapitre conclut judicieusement que « les discours intérieurs sont traversés par des voix, des réminiscences, des discours autres, si bien qu'il est difficile de répondre à la question posée en introduction de ce chapitre : est-ce que *je* parle ou est-ce que *je* suis parlé ? », p. 87.

Le quatrième chapitre, « Le nom », 89-119, analyse le nom et ses déterminants : démonstratif, possessif, indéfini comme défini et déterminant ø. La fréquence élevée des GN et des N sans déterminant correspondrait à un accès atemporel aux expériences, synthétisant diverses informations dans le souvenir, comme dans (p. 110) :

Sonnerie
boule au ventre
réaction immédiate
Chahutement, bagares
Bousculades.

Le cinquième chapitre s'intitule « Verbe et temporalités endophasiques », 121-146, et suggère un lien entre l'enfermement carcéral et l'expérience du temps. La répétition d'activités quotidiennes des détenus amène à une expression au présent atemporel ou au contraire à un passé sous l'influence de traditions narratives diffuses, qui réinvestissent ce cadre chronologique où il ne se passe rien, cf. p. 136 :

C'est dans cette cour de
promenade que j'ai croisé
la Contrainte. Je l'ai
tout de suite reconnue
avec son air autoritaire
et son rictus de colère.
Elle me regarda et me
dit :
« Détenu, allons voir si la réinsertion, (…)
Veut bien te dévoiler
sa ligne d'horizon. »

Le sixième et dernier chapitre « Phrases », 147-172, lie les structures de phrase rencontrées dans les carnets à une réflexion pragmalinguistique sur les actes de communication réalisés en prison : affirmer, interroger, ordonner. En désaccord partiel avec ce qui est appelé l'hypothèse « Vygotski-Egger », qui envisage la parole intérieure comme étant « fragmentée, abrégée, voire décousue », les auteures recueillent des séquences courtes comme des longues, des « phrases » à modèle canonique sujet / verbe / complément aussi bien que des phrases

[10] Les citations suivent l'emploi idiosyncrasique des majuscules, la disposition typographique ou l'orthographe individuelle des textes donnés en illustration.

nominales, voire des mots-phrases. La délimitation des bornes de la phrase est aléatoire en raison des emplois individuels de la majuscule, de la subordination et des compétences langagières variables de ces sept détenus dont le français n'est pas toujours la langue première. Les auteures concluent que le « discours endophasique oscille entre trois pôles, l'abrègement, l'allongement, le flux. Plutôt qu'à un modèle uniforme, la parole intérieure appelle à être pensée en termes de variétés idiolectales », p. 171. Les patrons de phrase recueillis rejoignent ce qu'on connaît par ailleurs des réalisations de l'oral : phrases nominales, discontinuité syntaxique, glissement des limites de la phrase, appartenance d'un mot ou groupe de mots à deux schémas syntaxiques différents, occupation d'un même poste syntaxique par deux mots ou groupes (p. 171).

Une brève conclusion replace les résultats de la recherche dans le cadre de la parole endophasique. Même si cet aspect n'a guère convaincue la recenceuse (trop petit nombre de participants, recueil écrit et largement ultérieur de l'activité mentale), l'ouvrage offre des analyses textuelles intéressantes et sensibles qui tiennent compte du cadre de vie très spécial des locuteurs. Quant à la parole intérieure, elle reste, y compris après cet ouvrage, un défi pour la recherche linguistique. *Odile Schneider-Mizony, Université de Strasbourg*

HEINICKE, Nora (2020) : *« Gemischtwarenladen » Wissenschaftsblog? Eine Textlinguistische Untersuchung der Musterhaftigkeit in Wissenschaftsblogs*. Berlin; Bern; Bruxelles; New York; Oxford; Warszawa; Wien: Peter Lang (Germanistische Arbeiten zu Sprache und Kulturgeschichte: 58). 276 pages. ISBN 978-3-631-79079-3. Prix : 58,90 euros.

Cet ouvrage présente les résultats d'un travail de thèse, soutenue par Nora Heinicke en 2018 à l'Université de Zurich et réalisée sous la direction du Prof. Dr. Heiko Hausendorf. Cette étude s'insère dans le champ de la linguistique des médias ; l'auteur s'y penche sur un objet d'étude encore très peu traité, le blog scientifique. Cette forme de communication offre une grande variété de formes nouvelles dans la transmission de connaissances scientifiques, et constitue une classe très hétérogène tant sur le plan formel que stylistique. En ce sens, qualifier les blogs de « *Gemischtwarenladen* », concept proposé dans le titre de l'ouvrage, paraît justifié. Dans sa monographie, l'auteure dresse un aperçu systématique des différents traits prototypiques formels, linguistiques et visuels, qui contribuent à l'identification du genre du blog scientifique. Cette étude est composée de sept chapitres, dont les cinq premiers concernent l'analyse de l'arrière-plan théorique nécessaire à l'étude linguistique d'une forme de communication textuelle aux spécificités tant visuelles que langagières. Les deux derniers chapitres sont consacrés à la description et à l'analyse du corpus.

Le chapitre 2 porte sur l'étude théorique nécessaire à l'analyse des blogs scientifiques. Contrairement aux sciences de l'information et de la communication, cette nouvelle forme de communication a reçu jusqu'ici peu d'attention scientifique – et encore moins en linguistique. Le blog internet, « *Weblog* », mot-valise composé de *web* et de *log* (= journal), est un mode de communication adressé à un lectorat spécialiste et/ou non-spécialiste. Il peut contenir des textes et/ou du contenu visuel, audio ou vidéo qui permet à l'auteur de s'exposer et de s'affirmer dans une position de spécialiste d'un domaine scientifique. À ce titre, les blogs contiennent des productions formelles et stylistiques personnelles et variées. En l'absence d'un réel consensus autour de la définition du « blog scientifique », ce chapitre présente les difficultés théoriques à circonscrire ce que recouvre l'adjectif « scientifique » : s'agit-il du thème du blog, de la qualification de l'auteur, ou encore de l'institution qui héberge le blog ?

Dans cet ouvrage, ce choix définitionnel se fait au sens large et renvoie à un blog internet dont les thèmes abordés appartiennent à un champ disciplinaire scientifique.

Dans le chapitre 3, N. Heinicke tente de déterminer dans quelle mesure les concepts issus de la linguistique textuelle sont adaptés pour étudier une forme de communication médiée par ordinateur dont les productions correspondent des objets *a priori* très disparates. En déterminant des marqueurs textuels, elle souhaite étudier ce qui constitue un modèle prototypique de ce genre.

Le chapitre 4 se penche sur les caractéristiques de la communication scientifique en distinguant celle qui s'établit entre pairs, et celle adressée à des non-spécialistes. Face au discours scientifique traditionnellement envisagé comme forme extrême de la langue des domaines spécialisés, tant sur le plan lexical que sur le plan syntaxique, la présente étude met en évidence une autre forme. Selon N. Heinicke, cette forme a été marginalisée par la recherche portant sur la langue des domaines spécialisés : il s'agit du discours scientifique destiné à un public de non-spécialistes. L'auteure fait ainsi de l'adresse aux lecteurs un premier élément caractéristique contribuant à établir l'exemplarité et la prototypicité de cette forme de communication.

Le chapitre 5 s'intéresse aux aspects méthodologiques. Face à un corpus hétérogène, cette étude présente une méthode empirique permettant de résoudre la question des caractéristiques participant de l'exemplarité de cette forme de communication. Suivant le postulat que l'identification d'un *pattern* prototypique s'effectue à la surface du texte, en ce qui touche à la production ou à la réception du texte, N. Heinicke envisage l'organisation visuelle du blog comme un indicateur de la généricité textuelle. Un second niveau d'analyse apparaît sur le plan de la fonction pragmatique du texte, comprise ici non pas comme expression de l'intention réelle de l'énonciateur, mais plutôt comme intention communiquée par des indices textuels. La combinaison entre structure textuelle (explicative, narrative ou argumentative) et fonction textuelle permet à l'auteure d'établir une typologie des blogs scientifiques.

Après avoir présenté dans le chapitre 6 son corpus, composé de 25 blogs scientifiques issus du portail *scienceblogs.de*, l'auteure se consacre dans le dernier chapitre à l'analyse proprement dite de ce corpus. Elle établit une typologie des blogs scientifiques en distinguant trois catégories. La première catégorie concerne les textes explicatifs à fonction référentielle, au sein de laquelle N. Heinicke distingue deux grands sous-ensembles : les articles à visée pédagogique d'une part, et les articles de blogs de vulgarisation scientifique d'autre part. Ces deux types d'articles de blog se distinguent par la mise en scène d'une relation informelle avec le lectorat, créant l'illusion d'une interaction entre pairs. La seconde catégorie de la typologie regroupe les textes narratifs à fonction référentielle qui se rapprochent du genre du récit, tout en traitant un fait ou un événement ayant trait au domaine scientifique. La dernière catégorie porte sur les textes argumentatifs qui ont pour fonction d'orienter voire d'influencer l'opinion du lecteur. Elle est divisée en trois différents sous-types. Elle comprend d'abord des textes présentant des similitudes avec le commentaire journalistique, ayant un fort degré d'orientation de la lecture afin de corriger une opinion ou position exprimée par un autre article, scientifique ou médiatique. Le deuxième sous-type regroupe des textes de blogs scientifiques se rapprochant de la glose journalistique satirique et destinés à un lectorat de spécialistes. Enfin, le dernier sous-type rassemble des textes similaires à des recensions. La monographie s'achève par une analyse des limites du corpus, en présentant des productions issues de blogs scientifiques qui ne semblent correspondre à aucune des catégories précédemment établies dans la typologie. Ces dernières descriptions mettent en exergue la

richesse de la forme de communication qu'est le blog scientifique, en ce qu'il ouvre sur une grande diversité de productions personnelles.

Cet ouvrage propose une contribution salutaire à l'analyse des nouvelles formes de communication en parvenant à faire dialoguer linguistique textuelle et sciences de l'information et de la communication. Si l'étude qualitative effectuée à partir d'un petit corpus est appréciable, on regrettera toutefois que ledit corpus soit issu d'un recueil de blogs provenant d'une unique source, ce qui peut conduire à s'interroger sur le caractère universel et prototypique de l'analyse de l'aspect visuel du genre de l'article de blog scientifique. Sur le plan théorique, on aurait apprécié la présence de sources issues de la sphère non-germanophone. Enfin, d'un point de vue formel, on regrettera que la présentation et l'analyse du corpus adviennent aussi tard dans la composition de l'ouvrage, ce qui conduit parfois à des redites entre partie théorique et analyse du corpus. *Katia Darmaun, École Normale Supérieure de Lyon.*

Imprimé à Hélio-Services SA Custines 54670 - Dépôt légal juin 2021

Nouveaux Cahiers d'Allemand

Les N.C.A. paraissent quatre fois l'an et sont administrés par l'association des Nouveaux Cahiers d'Allemand (A.N.C.A.) dont le Conseil d'Administration comprend

– MÉTRICH René, Université de Lorraine, Président
– AURIA Frédéric, ancien président de l'A.D.E.A.F., Vice-président
– FAUCHER Eugène, Université de Lorraine, Secrétaire
– MÉTRICH Régine, Trésorière
– SCHNEIDER-MIZONY Odile, Université de Strasbourg, Rédactrice en chef
– BERTRAND Yves, Université de Paris X – Nanterre.
– GAUTHEROT Laure, Lycée Jean Rostand de Strasbourg
– GEIGER-JAILLET Anémone, E.S.P.E. de l'Académie d'Alsace
– HERMANN Ulrich, A.P.L.V.
– KAUFFER Maurice, Université de Lorraine
– MORGEN Daniel, I.P.R. honoraire, Académie d'Alsace
– RUDIO Yves, Association LEHRER Denkfabrik, association professionnelle pour l'enseignement bilingue dans les académies de Strasbourg et Nancy-Metz

Pour tout ce qui concerne la rédaction, adresser la correspondance à la Rédactrice en chef, Mme SCHNEIDER-MIZONY, Département d'études allemandes de l'Université, 22 rue René Descartes, BP 80010, 67084 Strasbourg cedex ; pour l'administration : Mme MÉTRICH, adresse ci-après.

Les N.C.A. paraissent sous le double sigle "ANCA" et "ADEAF" en vertu d'une convention de coopération entre les deux associations, dont le texte figure page 267 du n° 1983/4.

ABONNEMENTS

– Paiement par chèque : à l'ordre de *Association des Nouveaux Cahiers d'Allemand* à envoyer à Mme R. MÉTRICH, 18, rue d'Iéna, 54630 RICHARDMÉNIL.

– Paiement par virement SEPA :

- IBAN : FR7610278040470002104070150 - BIC : CMCIFR2A

– Abonnement à l'année civile 2021 (tarif 2020 inchangé) :

Particuliers : 30 euros Institutions : 45 euros
Tarif Etudiants (photocopie carte d'étudiant) : 20 euros
Prix de vente au numéro : 14 euros

ADHÉSION À L'ASSOCIATION

Cotisation 2021 : 6 euros

Siège Social
ATILF/ UMR 7118 CNRS, 44 Avenue de la Libération - BP 30687 - 54063 NANCY Cedex

Tous droits de production et de reproduction réservés.
© Association des Nouveaux Cahiers d'Allemand et les Auteurs.